

RÉSUMÉ

Peut-on parler d'un costume régional beauceron? Afin de répondre à cette question, le premier chapitre présente les rapports vêtement/tradition, en identifiant les éléments que l'on peut considérer traditionnels, d'une part dans les vêtements eux-mêmes, d'autre part dans les pratiques vestimentaires. Ces éléments sont analysés en considérant l'influence des contextes historiques et idéologiques de la période 1920-1960. Le second chapitre observe la manière dont s'intègrent les nouveautés vestimentaires dans ce contexte de survie des pratiques traditionnelles. Enfin, l'analyse de la création de costumes régionaux beucerons et québécois, à des fins économiques et identitaires, pose la question de la place que ceux-ci occupent dans l'imaginaire collectif.

AVANT-PROPOS

Mon intérêt pour ce sujet s'est précisé peu à peu tout au cours de mes études. Au départ, il fut éveillé lors de ma collaboration au projet de recherche de Jocelyne Mathieu, maintenant ma directrice de recherche. Grâce à l'appui du Conseil de Recherche en Sciences Humaines, elle m'a confié la tâche d'effectuer des enquêtes ethnographiques en Beauce, dès la première année de mon baccalauréat. Les résultats de ces entrevues constituent le fondement de ce mémoire. Je la remercie du soutien et de la confiance qu'elle m'a toujours accordés.

Je tiens aussi à souligner l'appui financier obtenu du Musée de la civilisation, grâce à son programme de bourse d'étude, ainsi que du Fonds de soutien au revenu à la maîtrise, du Département d'histoire de l'Université Laval.

Deux amis ont joué un rôle particulièrement important dans le développement de ma problématique de recherche: Alain Roy, grâce aux discussions toujours stimulantes que nous avons eues depuis plusieurs années, entre autres sur la tradition et la construction de la mémoire; Geneviève Brisson, qui a accepté de lire le manuscrit à différentes étapes au cours de la rédaction, dans l'ordre ou le désordre qui caractérise un travail en progression. Ses commentaires judicieux et les messages savoureux que nous avons échangés grâce au courrier électronique ont été très stimulants et précieux pour moi. Je les remercie tous deux chaleureusement. Merci aussi à Jean-Marc, toujours présent à mes côtés, dans les meilleurs moments comme dans les plus difficiles.

Enfin, je tiens à remercier mes parents, pour l'appui moral qu'ils m'ont offert à travers leur soutien matériel et financier, tout au long de mes études. C'est à ces deux grands Beaucerons que j'offre le résultat de mes recherches. Ils constateront que, comme le dit le dicton que se plaît à répéter ma mère, la Beauceronne que je suis est sortie de la Beauce, mais pas la Beauce de la Beauceronne.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|------|
| Résumé | I |
| Avant-propos | II |
| Liste des figures, graphiques et tableaux | V |
| Liste des abréviations utilisées | VII |
| Liste des annexes | VIII |
| | |
| Introduction | 1 |
| Methodologie | 4 |
| Le terrain: la Beauce | 7 |
| Le cadre contextuel | 11 |
| | |
| Chapitre 1: La tradition | 15 |
| Les vêtements traditionnels: le costume paysan | 16 |
| Le costume masculin | 16 |
| Le costume des femmes aux champs | 18 |
| Des traditions en changement | 21 |
| Les trois phases de vie du vêtement: aspects traditionnels | 24 |
| La production domestique | 24 |
| Les textiles domestiques | 24 |
| Le lin | 30 |
| La laine | 33 |
| La confection domestique des vêtements | 35 |
| Se vêtir convenablement: le port des vêtements | 42 |
| L'influence de l'Église | 42 |
| Hiérarchisation des vêtements | 44 |
| La récupération | 45 |
| Une Beauce traditionnelle | 47 |
| | |
| Chapitre 2: L'innovation | 49 |
| La diffusion de la mode par le commerce | 51 |
| Les influences de la Deuxième Guerre mondiale | 54 |
| Un vêtement de contestation | 54 |
| Le pantalon féminin | 56 |
| Les influences américaines | 64 |

| | |
|--|-----|
| | IV |
| Les « breeches» | 66 |
| Le jean | 68 |
| La robe de maternité | 69 |
| Une Beauce moderne | 71 |
| Chapitre 3: Un costume beauceron? | 74 |
| Tourisme et quête de pittoresque | 76 |
| Le besoin de créer des costumes régionaux | 79 |
| L'introduction et la propagation de l'idée du costume régional: | |
| le projet de Régor | 81 |
| Des costumes authentiques: les recherches de Madeleine Doyon | 86 |
| L'accueil et la popularité des costumes régionaux | 93 |
| Un costume « symboliquement historique» | 97 |
| Conclusion | 99 |
| Choisir son identité | 102 |
| Bibliographie | 105 |
| Annexes | 121 |

LISTE DES FIGURES, GRAPHIQUES ET TABLEAUX

| | |
|---|----|
| Figure 1: Le territoire de la Beauce, en 1987. | 9 |
| Figure 2: Costume typique de l'habitant: capot d'étoffe, tuque rouge, ceinture fléchée et bottes sauvages. | 17 |
| Figure 3: Publicité pour le « Lait des Dames Romaines». | 20 |
| Figure 4: Quelques modèles d'« overall» en vente dans le catalogue automne-hiver des magasins Eaton, en 1925-1926. | 23 |
| Figure 5: Jeunes filles à l'école ménagère de Saint-Georges de Beauce. | 26 |
| Figure 6: Jeunes filles à l'école ménagère de Saint-Georges de Beauce. | 27 |
| Tableau 1: Subventions reçues pour l'achat de métier à tisser, Cercles de fermières de Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie (1940 à 1963). | 28 |
| Graphique 1: Nombre de métiers à tisser et de rouets chez les fermières du Québec, 1922-1943. | 29 |
| Graphique 2: Nombre de fermières qui filent et tissent au Québec, 1922-1943. | 29 |
| Figure 7: Démonstration de brayage de lin par le Cercle de fermières de Saint-Georges, à l'occasion d'une exposition tenue les 26 et 27 août 1924. | 31 |
| Figure 8: Corvée de brayage de lin au Cercle de fermières de Sainte-Marie, 1923 ou 1924. | 32 |
| Graphique 3: Nombre de moutons en Beauce, 1831-1981. | 33 |
| Figure 9: Publicité expliquant comment fabriquer des vêtements d'enfants dans des vêtements d'adultes. | 37 |
| Figure 10: Récupération de guenilles par les jeunes filles de l'École ménagère de Saint-Georges de Beauce. | 46 |
| Figure 11: Andréa portant un pantalon dont le bas mesure 22 pouces au total (11 pouces de large) | 55 |
| Figure 12: Les « bloomers». | 57 |
| Figure 13: Entête d'une chronique sportive publiée dans <i>L'Éclaireur</i> en 1924. ... | 58 |
| Figure 14: Femmes en pantalon, lors d'un voyage de pêche en 1940. | 59 |
| Figure 15: Publicité publiée dans <i>La Revue moderne</i> pour inciter la population à ne pas juger les femmes qui portent le pantalon | 60 |
| Figure 16: Les « slacks», qu'on dit très confortables pour le sport. | 63 |
| Figure 17: Culottes aux genoux pour garçons ou « breeches». | 67 |

| | |
|---|----|
| Figure 18: Les premières robes de maternité illustrées dans le catalogue Eaton. | 70 |
| Figure 19: Costumes créés par Régor pour la région de Kamouraska | 84 |
| Figure 20: Costumes créés par Régor pour le tricentenaire de la seigneurie de Longueuil | 85 |
| Figure 21: Costumes beaucerons reconstitués par Madeleine Doyon | 87 |
| Figure 22: Poupées vêtues de costumes beaucerons. | 89 |
| Figure 23: Madeleine Doyon portant un costume reconstitué qu'elle a dessiné. . . | 91 |
| Figure 24: Carte illustrant les costumes régionaux français | 92 |
| Figure 25: Manteaux du soir et gilets de sport réalisés au crochet d'après les dessins de Roger Larose dit « Régor». | 95 |
| Figure 26: Les élèves de l'École normale de Beauceville arborant leur uniforme fabriqué de tissu domestique. | 96 |

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

AFUL: Archives de folklore, Université Laval
DCEM: Deuxième congrès d'enseignement ménager
FMACF: Fonds du Ministère de l'Agriculture, Cercles de fermières
FMDF: Fonds Madeleine Doyon-Ferland
FMIC: Fonds du Ministère de l'Industrie et du Commerce
IÉIB: Inventaire économique et industriel, Beauce
IRNI: Inventaire de ressources naturelles et industrielles
PCPPEM: Premier congrès pédagogique provincial d'enseignement ménager
RMA: Rapport du ministre de l'Agriculture

LISTE DES ANNEXES

| | |
|---|-----|
| Annexe A: Présentation des informateurs | 122 |
| Annexe B: Questionnaire d'enquête, Projet: "L'influence de la mode sur le costume québécois" | 124 |
| Annexe C: Grille d'analyse du contenu des entrevues: Classement thématique . | 127 |
| Annexe D: Effectifs des Cercles de fermières de la province de Québec (1916-1960) | 129 |
| Annexe E: Nombre de membres, Cercles de fermières de Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie (1916-1959) | 130 |
| Annexe F: Lieux d'achats de vêtements ou de tissus nommés par les informateurs, Beauce (1898-1991) | 131 |
| Annexe G: Copie du contrat entre le ministère de l'Industrie et du Commerce et Roger Larose, dit "Régor" | 133 |

INTRODUCTION

« Capeline blanche, fichu rouge, robe de toile quadrillée de rouge, tablier bleu, jupon rouge brodé et souliers fins » (Doyon, 1946 : 116). Ainsi se vêtait la Beauceronne vers 1875, d'après les résultats des enquêtes ethnographiques réalisées dans les années 1940 par Madeleine Doyon, folkloriste spécialisée notamment en costumes. Ces données, selon cette chercheuse, suffisent pour former « un ensemble agréable, assez complet pour devenir le costume traditionnel de cette région [la Beauce] » (Doyon, 1946 : 116). Mais la Beauce est-elle vraiment ce terroir, réservoir de traditions, où les femmes ont continué si longtemps à filer la laine pour tisser l'étoffe du pays, afin d'en vêtir leur nombreuse famille?

Les problématiques privilégiées par Madeleine Doyon, axées sur l'identification de manières de se vêtir authentiquement canadiennes, se situaient dans un courant remontant à la fin du XIX^e siècle¹. Par le dépouillement de récits de voyageurs, textes issus d'un regard posé sur l'Autre, d'inventaires après décès et d'iconographie, les folkloristes recherchaient les caractéristiques d'un costume typiquement canadien afin d'appuyer leurs enquêtes et de confirmer leurs intuitions. Cette approche, fondée sur la quête d'une identité collective, s'inspirait des courants européens² (Godin, 1988: 22-24) valorisant les costumes régionaux et les modes populaires, apparus un peu partout, « à peu près à la même époque, et pour des raisons identiques » (Delaporte, 1980: 109).

En Europe, ces recherches avaient pour objet l'identification et la description des particularités de chaque région. À travers ce courant, quelques chercheurs se sont tout de même montrés plus critiques face aux origines attribuées aux costumes régionaux. Entre autres, René-Yves Creston (1993) a révisé les théories les plus répandues sur les origines celtiques anciennes des costumes bretons. Plus récemment, d'autres chercheurs se sont intéressés aux stratégies identitaires donnant naissance aux costumes nationaux ou régionaux. Qu'on pense à l'analyse de Trevor-Roper (1983) sur la création du kilt écossais ou à l'étude des costumes bethmalais de Roberta Seid

1. Sur l'oeuvre de Madeleine Doyon, voir Godin, 1988 et Laforge, 1985.

2. Comme le souligne Serge Courville, plusieurs chercheurs s'intéressant aux disciplines historiques ont emprunté « des modèles européens, français surtout, et en oubliant presque qu'ils avaient été élaborés pour d'autres contextes et d'autres préoccupations » (1993:78).

(1984), ces chercheurs démontrent bien que les costumes régionaux ne sont pas figés dans le temps et qu'ils prennent toute leur importance lors de l'ouverture d'une communauté sur les régions avoisinantes. Face à ce contact avec l'Autre, le costume se singularise afin de bien délimiter les spécificités de chacun des groupes en présence, donnant ainsi naissance au costume régional ou national.

Madeleine Doyon définissait ainsi le costume folklorique: il rappelle le savoir-faire traditionnel de la paysannerie, avant l'industrialisation, et possède un caractère local ou régional (Godin, 1988: 8). Pour elle « Qui dit « costume régional » dit « costume folklorique », dit « costume traditionnel » (Doyon, 1954b: 1). Cette équivalence paraît aujourd'hui être un raccourci manquant un peu de nuances, bien que ce flou terminologique soit encore présent dans des publications plus récentes, alors que les concepts « costumes populaires » et « costumes traditionnels » en particulier semblent ne faire l'objet d'aucune distinction précise et sont généralement employés indifféremment l'un de l'autre.

Selon Creston, le costume national (ou régional) est celui qu'un groupe humain adopte lorsqu'il prend conscience de sa cohésion (1993: 22). Il est une « création hybride mêlant plusieurs éléments », qui « finit par être le point d'aboutissement » en réponse à différents impératifs politiques et économiques. Il devient une image de marque, un symbole (de Fontanès et de Sike, 1979: 25). L'utilisation du costume régional ou national à des fins commerciales et touristiques auprès d'autres pays le transforme peu à peu en un costume folklorique, sous forme stéréotypée permettant la reconnaissance instantanée d'un groupe (Maguet et Tricaud, 1994:14; Seid, 1984: 86). Signalons au passage que le costume national ou régional est généralement inspiré des costumes paysans, auxquels il intègre des éléments influencés par le style vestimentaire ou la mode d'une époque (Gáborján, 1969; Pop, 1984a; Seid, 1984).

Le costume paysan, relativement intemporel, se modifie lentement dans le temps, son évolution n'étant perceptible que sur une longue durée (Mathieu, 1988: 39). En ce sens, il peut être considéré comme traditionnel, puisqu'il se transmet sous forme de modèle vestimentaire prescrit (Mathieu, 1988: 37-38). Le concept de costume traditionnel réfère aussi aux vêtements et accessoires se rapportant à des circonstances particulières — souvent synonymes de rites de passage — et qui sont généralement transmis d'une génération à l'autre selon différentes modalités. Au Québec, l'exemple le plus connu est celui du trousseau de baptême.

Le costume populaire inclut l'habillement de la majorité de la population, c'est-à-dire de la masse des gens ordinaires, qui s'habillent de vêtements qui ne sont pas particulièrement originaux ni exclusifs, et qui doivent s'adapter aux différentes circonstances. En ce sens, il s'oppose au costume des élites, souvent plus recherché et réceptif aux changements réguliers qu'offre la mode. Le costume populaire est souvent synonyme de costume paysan, mais n'est pas nécessairement traditionnel.

En résumé, le costume populaire peut servir de point de départ à différentes fonctions. Il s'agit d'un costume simple répondant à des besoins de protection pour les activités quotidiennes; il peut être considéré traditionnel par la transmission de modèles et de pratiques vestimentaires. L'amplification de certaines de ses caractéristiques afin de marquer des distinctions entre des groupes permet la création d'un costume régional ou national. Enfin, l'utilisation ou la récupération du costume régional ou national à des fins commerciales ou touristiques en font un costume folklorique.

Populaire, traditionnel, régional ou folklorique, tous ces costumes sont influencés par la mode, c'est-à-dire par le changement rapide de ce qu'un groupe admet comme norme (Delaporte, 1984: 34; Martinet, 1984: 142). Cette définition de la mode réfère non seulement au costume, mais à n'importe quel objet social.

Au Québec, des études récentes (entre autres: Gagnon, 1991; Mathieu, 1994 et 1988; Hamel, 1995 et 1993) ont renouvelé les problématiques d'études du costume et de la mode en observant leurs contextes de création et de diffusion. Toutefois, peu de chercheurs ont examiné la question du costume régional québécois.

Les récents projets de recherche de Jocelyne Mathieu, l'un intitulé « L'influence de la mode sur le costume québécois » et l'autre « Identité vestimentaire et modernité au Québec (1920-1970) »³ visaient à s'enquérir du vécu vestimentaire contemporain au moyen de l'enquête ethnographique. L'objectif était de vérifier d'une part, la place que tient la mode et à quel point elle est considérée; d'autre part, comment s'insèrent les normes et les modèles traditionnels dans la dynamique de la mode, afin de revoir la perception du costume québécois dans l'optique d'une dynamique entre la tradition — ce qui persiste évolutivement — et la mode — ce qui se renouvelle périodiquement —

3. Subventionnés par le Conseil de la Recherche en Sciences Humaines pour les périodes 1990-1993 et 1996-1999.

en regard des différents facteurs d'influence contextuelle (Mathieu, 1988). Ce projet, ayant permis d'enquêter dans six régions différentes, pourrait donc permettre de comparer les données recueillies sous différents aspects, dont celui de la présence ou de l'absence de particularités régionales.

Tel n'est pas notre objectif. Nous nous limiterons plutôt à l'analyse diachronique et contextuelle des données recueillies en Beauce dans le cadre de ce projet, à l'été 1991, en identifiant les éléments considérés relever de pratiques traditionnelles et ceux reliés à l'introduction de nouveautés. Nous observerons ainsi comment des persistances (ce qui persiste dans le temps, dure dans la continuité) sont confrontées et se transforment face à des ruptures (écart, séparation plus ou moins brusque d'avec des faits ou pratiques antérieurs). L'observation de l'évolution de pratiques vestimentaires traditionnelles, en relation avec les processus de diffusion et d'intégration des modes, doit être située en relation avec certains phénomènes qui ont pu influencer la sauvegarde de pratiques, tel la production domestique des textiles et des vêtements. On pense ici au contexte historique (crise, guerre) et à l'influence qu'ont pu avoir les idéologies dominantes sur les vêtements portés. Ces constatations et leur situation dans la dialectique entre tradition et innovation amènent la question de l'existence d'un costume régional beauceron, en fonction des données recueillies par Madeleine Doyon dans les années 1940.

Méthodologie

Dans le cadre de nos enquêtes, nous avons rencontré 20 informateurs, soit 10 hommes et 10 femmes, appartenant à six secteurs d'occupation: travailleur agricole, commerçant, professionnel, travailleur spécialisé (incluant les ouvriers et les artisans), travailleur non spécialisé (comprenant les maîtresses de maison) et travailleur directement en rapport avec le monde de la mode. L'échantillon se veut ainsi représentatif des différentes catégories socio-professionnelles. Bien que les hommes donnent généralement moins de détails sur les vêtements qu'ils portaient, ils offrent un point de vue significatif sur les pratiques traditionnelles et l'acceptation des innovations. Le repérage et la sélection des informateurs ont été faits en partie grâce à la méthode dite « tri boule de neige », c'est-à-dire que les informateurs aident à constituer l'échantillon en référant d'autres personnes au chercheur, créant ainsi un enchaînement d'une personne à l'autre. Toutefois, les critères d'âge et d'occupation

nous ont forcés à recourir à plus d'un réseau, nous évitant ainsi d'être limité à un milieu trop restreint.

Dans le cadre du projet de recherche, le nombre de 20 informateurs pour chacune des six régions avait été fixé comme objectif. D'après Bouvier, « on aura nettement fait le plein de l'information recherchée avec une vingtaine de personnes, et [...] l'on sera au-delà en répétition continue de la même information déjà engrangée » (1980: 67). Nous avons pu en effet remarquer assez rapidement que des constantes se dégagent des données recueillies, par la redondance des résultats chez des informateurs de même groupe d'âge, nous approchant ainsi d'une saturation des sources. De plus l'analyse qualitative des données oblige à limiter le nombre d'informateurs, à cause de l'ampleur des informations à traiter. Plutôt que sur la quantité, l'analyse qualitative repose sur la *présence* ou l'*absence* d'une caractéristique donnée, mais surtout sur l'*importance* de cette caractéristique, la notion d'importance, bien que subjective, impliquant la nouveauté, l'intérêt et la valeur d'un thème (Grawitz; 1990: 699).

La méthode d'enquête utilisée est celle des entretiens semi-dirigés, avec un questionnaire ouvert (annexe B), articulé autour de trois périodes de la vie, soit l'enfance, la jeunesse et l'âge adulte. Une quatrième partie concerne plus spécifiquement la mode et sa diffusion. Les entretiens se sont presque toutes déroulées à la résidence de l'informateur, sauf trois qui ont eu lieu dans des commerces, propriétés des informateurs travaillant dans le monde de la mode.

Les questions posées étaient générales, par exemple, « Aviez-vous des vêtements particuliers pour les fêtes et cérémonies? » au lieu d'une question précise sur le costume de mariage. De plus, l'enquêteur ayant laissé parler l'informateur sans insister sur les détails, certains trous apparaissent. De façon générale, les informateurs ont rarement décrit leurs vêtements dans le détail; les descriptions les plus détaillées sont alors apparues principalement chez les femmes. À notre avis, le principal intérêt de la méthode d'entretien semi-dirigé pour notre recherche réside dans cet aspect de généralités, qui a eu pour conséquence de mettre en évidence des pratiques plutôt que des descriptions de vêtements. En plus de révéler la présence ou l'absence d'un phénomène, l'entretien semi-dirigé permet de saisir la perception qu'en ont eu les informateurs et comment cela a été vécu dans leur quotidien.

À partir de la transcription intégrale des entrevues, les différents thèmes abordés ont été classés dans des grilles d'analyse regroupant les aspects de tradition (vêtements et pratiques), d'innovation et de diffusion (mode, catalogue, marchand) (annexe C). Cette classification par catégories a été établie en fonction des sujets abordés par les informateurs et de la problématique de recherche actuelle. Elle a permis non seulement de quantifier la fréquence des mentions, mais de vérifier l'importance que les informateurs ont accordé aux divers sujets traités. Dans certains exemples, nous quantifions le nombre d'informateurs ayant mentionné une pratique, afin de bien montrer son importance relative dans la région étudiée.

L'âge des informateurs au moment des entrevues variait de 39 à 93 ans (annexe A). La période couverte par ces enquêtes va donc du début du siècle à la fin des années 1980, bien que la majorité des informations recueillies concernent plus particulièrement la période des années 1920 jusqu'aux années 1960. Cela s'explique pour une bonne part par le fait que les informateurs, en général, parlent plus facilement des vêtements qu'ils portaient dans leur enfance que de ceux portés à l'âge adulte, phase qu'ils résumant parfois en disant « ça n'a pas tellement changé », les rapprochant ainsi de ce qu'ils portent aujourd'hui. Cette période correspond de plus à une ère de changements multiples: influences de la crise économique et de la Deuxième Guerre mondiale, apparition et popularisation de nouveaux médias d'information, transformation des habitudes de consommation.

On a souvent reproché à l'enquête orale son manque de précision chronologique et l'interprétation de ses résultats de façon quasi « intemporelle », faisant remonter l'existence des pratiques étudiées à des temps anciens, mais non datés. Évidemment, on ne doit pas utiliser cette méthode à des fins de datation précise, la mémoire étant « une faculté qui oublie » de manière souvent sélective, quand elle n'idéalise pas tout simplement le passé. Les pratiques du quotidien se transforment lentement, apparaissent ou disparaissent plus ou moins tardivement selon les milieux, se chevauchent dans le temps, rendant ainsi très difficile une datation précise. Cependant, la période que nous étudions étant relativement courte, on peut y constater la naissance ou l'abandon de pratiques, et essayer de les situer assez précisément dans le temps, malgré les difficultés que cela suppose.

Afin de contrôler les possibles erreurs de fait et l'imprécision des dates fournies par les informateurs, nous avons confronté notre analyse thématique à différentes sources

manuscrites et imprimées, afin de nuancer, de préciser ou d'approfondir certaines tendances se dégageant des résultats d'enquête. Ainsi, les recensements du Canada de 1921 à 1961 ont permis de confirmer certaines affirmations de nos informateurs. Malgré l'inconstance et la variabilité de leur contenu, les rapports du ministère de l'Agriculture de 1915 à 1960 et, à titre d'exemple des activités que les Cercles de fermières de la Beauce organisaient dans la région, les archives des trois plus anciens Cercles (Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie) ont permis de cerner la situation de la Beauce en rapport avec les activités de propagande de ces organismes dans l'ensemble de la province de Québec. D'autres rapports gouvernementaux consacrés à la Beauce permettent de compléter le portrait.

L'interprétation de l'ensemble de ces données s'inspire de l'approche systémique proposée par Mathieu, Léonidoff et Porter (1987), basée sur l'étude de l'objet, de son producteur et de ses utilisateurs en considérant les différents contextes de signification que sont les espaces, le temps, les milieux sociaux et les valeurs culturelles dans lesquels s'inscrit l'objet. Nous avons choisi d'accorder peu d'importance aux aspects taxonomiques, descriptifs et technologiques de l'objet et de nous concentrer sur ses fonctions et usages, ses circonstances d'utilisation et de réutilisation. Ce choix se justifie par la problématique choisie, basée plus sur l'étude des pratiques entourant les costumes que sur les costumes eux-mêmes, et par le type de données recueillies en enquête, où les informations sur les pratiques abondent alors que les descriptions détaillées des vêtements portés et de leur technique de fabrication sont plutôt rares.

Afin de préserver l'anonymat des informateurs, nous les nommerons uniquement par un prénom. Les extraits d'entrevues sont en italiques.

Le terrain: la Beauce

Situé à une trentaine de kilomètres au sud de la ville de Québec, le territoire de la Beauce a été ouvert à la colonisation le long de la rivière Chaudière au début du XVIII^e siècle, soit sous le régime seigneurial. La Beauce reste longtemps relativement isolée à cause de la déficience des moyens de transport. Par exemple, l'ouverture sur toute l'année de la route reliant Québec aux États-Unis via la Beauce remonte à peine aux années 1940 (Bélangier et al, 1990: 10). Le développement de la région connaît un nouvel essor au milieu du XIX^e siècle, lors de la colonisation des cantons entourant les seigneuries de la vallée de la rivière Chaudière. Soulignons que plusieurs paroisses

de ce secteur ont été créées il y a moins de cent ans. Autre facteur géographique non négligeable pour cette étude, la Beauce est délimitée au sud-est par la frontière américaine. Cette proximité a favorisé l'émigration des Beaucerons, et presque toutes les familles beauceronnes de la première moitié du XX^e siècle ont de la parenté aux États-Unis qui les visite (ou qu'ils visitent) de temps à autre.

La Beauce est aujourd'hui rapidement associée à ses entrepreneurs débrouillards, indépendants et courageux, mais ayant, avant tout, le sens de l'entreprise (Lavertue, 1980: 58). Bien que la région ait connu une première phase d'activités industrielles relativement importante dans les domaines du bois, du cuir, du vêtement et de l'alimentation entre 1850 et 1960, l'agriculture est restée l'activité économique prédominante jusqu'aux années 1950. Pendant longtemps, « la ferme beauceronne demeure une entreprise familiale et vivrière qui entretient peu de liens avec l'extérieur et qui ne cherche pas à modifier son mode de fonctionnement » (Lavertue, 1980: 26). Vers 1950-1960, un ensemble de transformations touche l'agriculture beauceronne et marque son déclin comme activité dominante. L'industrie prend alors le relais, sous forme de petites et moyennes entreprises. On constate en effet l'absence en Beauce de grandes industries financées par des capitaux étrangers: « l'industrialisation de la Beauce a été générée de l'intérieur même de la région et par des beaucerons (sic) » (Lavertue, 1980: 57). Voilà probablement une des sources de la fierté et de l'identité des entrepreneurs beaucerons.

La population de la Beauce peut être considérée comme fortement homogène: en 1851, elle est constituée de 96% de francophones catholiques (Lavertue, 1980: 15-19); en 1931, moins de 2% de sa population n'est pas canadienne-française (Bélanger et al, 1990: 38), et en 1976 elle est encore francophone à 98.3%. Au même moment, 43.5% de la population vit encore en zone rurale (Lavertue, 1980: 15-19).

Le territoire couvert lors de nos enquêtes est principalement constitué des villages longeant la rivière Chaudière, de Sainte-Marie à Saint-Georges, avec une percée du côté des cantons ouverts à la colonisation au cours du XIX^e siècle, nous permettant ainsi de couvrir les anciennes seigneuries et quelques paroisses plus récentes (Figure 1).

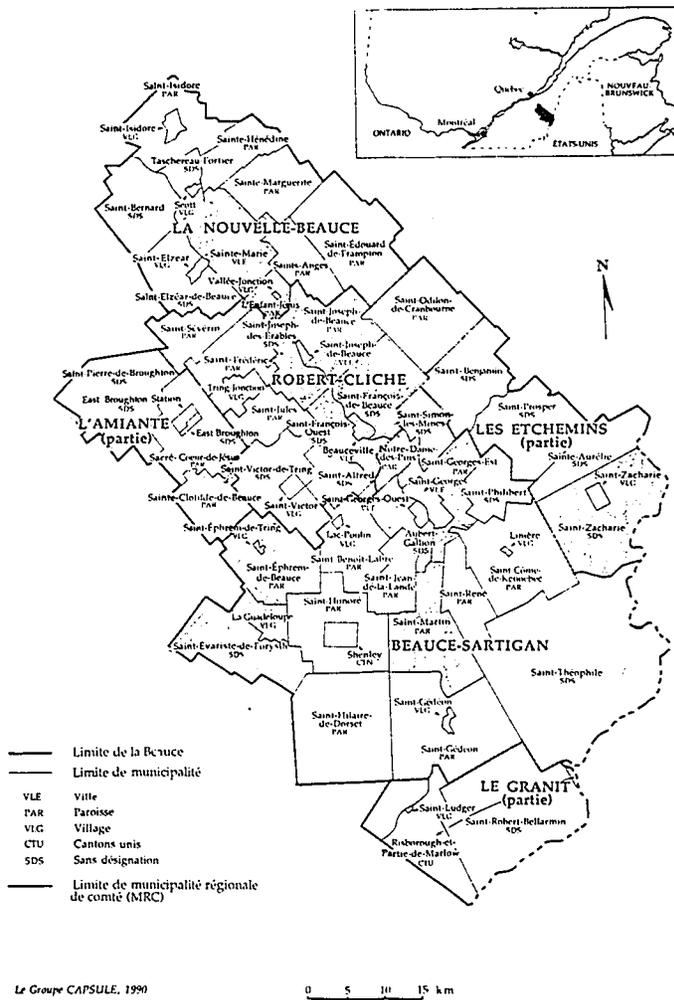


Figure 1: Le territoire de la Beauce, en 1987. La zone ombrée indique les paroisses touchées par nos entrevues en 1991. Source: Bélanger et al., 1990: X.

Le problème de la délimitation des régions étudiées est rencontré par de nombreux chercheurs, la région pouvant comporter différentes frontières selon les découpages administratifs, et même selon l'identification des habitants de la région à leur territoire. Serge Courville résume ainsi la problématique de l'existence de régions culturelles au Québec:

Perçu pendant longtemps comme une société traditionnelle, qui n'entrera dans la modernité qu'assez tard au XX^e siècle, le Québec est apparu comme un monde à part, formé de « régions » aussi distinctes les unes que les autres, et dont les expériences ont contribué à définir l'identité collective. Introduite par le courant d'histoire locale qui s'amorce dès la fin du XIX^e siècle, puis renforcée par le courant de monographie régionale qui suit l'oeuvre de Blanchard, cette vision sera consacrée par l'action administrative de l'État qui, dès les années 1960, partageait le territoire en régions administratives. Elle sera reprise plus tard par le courant d'histoire « régionale » qui découpera le Québec en régions historiques inspirées des découpages administratifs. Cette approche, formalisée par l'IQRC (Institut québécois de recherche sur la culture) dans sa collection « Les régions du Québec », conduira à l'idée qu'il existe au Québec des régions culturelles pétrées par l'histoire, même si, par leurs découpages, elles ne correspondent qu'à demi aux expériences historiques (Courville, 1993: 81).

Malgré le nouvel intérêt que suscitent les études régionales depuis quelques années (Proulx, 1996; Harvey, 1994; Bouchard, 1993b; les études de l'IQRC publiées dans la collection « Les régions du Québec »; IQRC, 1983), les études sur la Beauce restent peu nombreuses. La bibliographie de l'ouvrage de Bélanger et al., *La Beauce et les Beaucerons: Portraits d'une région 1737-1987* (1990) permet de constater l'importance des monographies paroissiales et des diverses publications entourant les anniversaires de fondation de paroisse. Hormis quelques études à caractère historique, dont les recherches de l'abbé Honorius Provost, et géographiques (Lavertue, 1981 et 1980; *La Beauce*, 1981 et 1990; Grenier, 1955; Blanchard, 1947), et de récentes recherches anthropologiques (Hardy, 1989), on constate la rareté des recherches en sciences humaines. Ce phénomène semble un peu paradoxal, alors que la Beauce a été si longtemps perçue comme un réservoir de traditions⁴ (Jacob, 1995; Pomerleau, 1987; Gagné et Poulin, 1985; Vachon, 1982; Lachance-Fortin, 1980; Lorent, 1977; Dupont, 1978; Doyon, 1946 à 1954) et que plusieurs des premiers grands folkloristes du Québec sont d'origine beauceronne (Barbeau, Lacourcière, Doyon-Ferland).

4. Une analyse rapide des différents terrains représentés aux Archives de folklore permet de constater que les quatre régions les plus étudiées, par ordre d'importance quantitatif, sont les suivantes: Québec, Montmorency, Beauce, Charlevoix.

Au Québec (ou au Canada français selon l'époque), les ethnologues et les folkloristes ont depuis longtemps utilisé un découpage régional pour l'étude d'objets ou de pratiques traditionnelles (entre autres, les nombreuses études de Robert-Lionel Séguin; Audet, 1980; Massicotte, 1939; Gauthier-Larouche, 1974), certains utilisant une méthode comparative pour identifier les similitudes et disparités entre les différentes régions (entre autres Doyon, 1946 et 1947b; et plus récemment Desdouits, 1993; Mathieu, 1994). Nous avons plutôt choisi d'analyser les données recueillies dans une seule région et de les étudier de façon diachronique et contextuelle, en identifiant les éléments considérés relever de pratiques traditionnelles et ceux reliés à l'introduction de nouveautés.

Le cadre contextuel

Au XIX^e siècle, le contexte d'accélération de l'industrialisation et du développement des communications favorise les questionnements identitaires, en Amérique comme en Europe. Combinés à l'urbanisation, ces facteurs ont bouleversé les modes de vie traditionnels et stimulé le désir de conservation du passé, lequel s'est manifesté notamment par un nouvel intérêt pour l'histoire et les traditions populaires.

Dans ce contexte, les classes populaires rurales sont habituellement considérées comme les derniers lieux de survivance des traditions nationales; elles sont aussi les dernières à être touchées par la prise de conscience nationale (Hobsbawn, 1992: 23; Bertho, 1980: 60). Ce sont généralement les membres des classes dirigeantes qui découvrent chez les paysans des traditions populaires qui les charment, et les élèvent au rang de tradition nationale (Hobsbawn, 1992: 134). Le Québec ne fait pas exception, alors que dans un contexte de modernisation et de mouvance des classes populaires rurales vers les villes, les élites traditionnelles vantent les mérites du monde rural. Ils perçoivent la culture traditionnelle comme étant menacée de disparition et en valorisent le maintien et la survie (Linteau et al, 1989a: 350).

Considérant que les traditions disparaissent à mesure que les ruraux migrent vers les villes, certains traditionalistes s'inquiètent. On part à la recherche des origines du costume traditionnel, on traque son évolution, on combat pour sa survie. L'intérêt porté par certains folkloristes au costume rural jusqu'au début du XX^e siècle est à relier à un mouvement d'idéalisation de la vie paysanne, en réaction à la modernisation. Cette tendance est occidentale: le romantisme et la quête de pittoresque du XIX^e siècle ont

amené un nombre croissant de gens à déplorer la disparition des cultures régionales, en Europe comme en Amérique⁵. Le maintien des traditions sert alors de garantie au maintien de l'identité.

Le concept d'identité canadienne-française⁶ se développe peu à peu, fondé sur la famille, la foi catholique et la vie rurale. Les Canadiens français constituent une société différente mais homogène, ces deux caractéristiques étant dues à leurs origines françaises et catholiques, au maintien des traditions et à la fidélité aux racines, ce qui place cette société en filiation directe avec la France (Bouchard, 1993a). L'image que l'on veut projeter de l'identité canadienne-française, c'est, justement, qu'elle est française. La culture matérielle ne peut que témoigner de ces origines: l'habitation considérée typiquement canadienne est inspirée principalement de Bretagne ou de Normandie, les costumes empruntent les traits de ceux des provinces de France.

Les romans du terroir, généralement écrits par des gens qui vivent en ville, se font les porte-parole de cette tendance romantique et patriotique (Linteau et al, 1989a: 367-368). Des artistes et illustrateurs répandent une iconographie pittoresque, représentant la campagne et les habitants canadiens:

Les dessins, les aquarelles et les tableaux de Julien ont popularisé à travers le dominion l'image d'un Canada français, terre du folklore et des superstitions, dont les habitants, gentils mais arriérés, vivent en marge de la vie moderne. Les tableaux d'un Krieghoff, les illustrations et les peintures d'un Massicotte, les toiles d'un Delfosse sur la campagne québécoise, celle d'un Gagnon, d'un Suzor-Coté, d'un Jackson, ont contribué à renforcer cette image. Tous ces artistes peignent le Québec sous un jour pittoresque et vieillot (Harper, 1966: 244).

Ces idéologies conservatrices, que continuent de véhiculer le clergé et l'État, marquent encore la société québécoise de la première moitié du XX^e siècle. L'agriculturisme encourage le retour à la terre et considère ce mode de vie comme idéal, alors que la ville est un lieu de perte des valeurs traditionnelles où l'agriculteur est privé de son indépendance économique. Les penseurs agriculturistes souhaitent ralentir le processus d'industrialisation et enrayer l'exode rural en favorisant les mouvements de colonisation agricole (Linteau et al, 1989a: 349-350; Monière, 1977: 273-274). Ces

5. Pour l'Europe, voir entre autres Seid, 1984; Bausinger, 1993; Hobsbawm et Ranger, 1983; Chiva et Jeggie, 1987. Pour l'Amérique, voir McKay, 1994.

6. L'ethnonyme Canadien français est ici préféré à celui de Québécois, dont l'usage ne se popularise qu'à partir des années 1960.

idéologies sont aussi présentes dans les journaux, comme *L'Action catholique*, journal très répandu en Beauce et qu'ont connu presque tous nos informateurs.

De leur côté, les écoles ménagères se chargent de transmettre les valeurs traditionnelles aux jeunes filles, alors que les Cercles des fermières s'occupent de les encourager chez les femmes mariées. Cet organisme, lors de sa fondation, se donne comme buts principaux d'« attacher la femme à son foyer en lui rendant agréable et facile l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, d'éducatrice et de ménagère [et de] garder à la terre nourricière nos garçons et nos filles en leur rendant la vie rurale plus attrayante et prospère » (Desjardins, 1983: 225).

Au cours de la crise économique et de la Deuxième Guerre mondiale, la vie rurale est perçue comme une issue pour les chômeurs urbains, le moyen pour ramener les femmes qui travaillent dans les usines de guerre au foyer et la meilleure façon de réintégrer les soldats à leur retour au pays.

Cette idéologie traditionaliste, qui joue un rôle déterminant jusqu'aux années 1960, est reléguée à une position minoritaire au moment de la révolution tranquille, alors que de multiples courants valorisent le changement (Linteau et al. 1989b: 673).

De quelles façons ces idéologies ont-elles influencé le maintien de pratiques traditionnelles dans un milieu semi-rural⁷ comme la Beauce? Depuis un siècle nos folkloristes québécois se chargent de recueillir la tradition pour la sauvegarder, quand ce n'est pas pour la transmettre et la réactiver en lui donnant d'autres raisons de survivre (Hardy, 1993: 168; Bouchard, 1995). À quel point ont-ils réussi?

Nous croyons que le maintien de pratiques traditionnelles jusqu'aux années 1960 dans la Beauce est plus le fait d'une volonté des élites de maintenir et de revitaliser les traditions qu'une persistance due à la transmission de traditions par la population elle-même. Cette volonté des élites, liée à des fins économiques et touristiques, aurait favorisé une (ré-)appropriation par la population de son artisanat dit traditionnel. Ainsi, notre premier chapitre présente les pratiques traditionnelles recensées lors de nos

7. Un milieu semi-rural est caractérisé par la combinaison des secteurs primaires et secondaires, c'est-à-dire par la présence de manufactures et d'usines de transformation des produits (aluminium, bois, etc) et de petites et moyennes entreprises à réseau limité d'effectifs (entreprises familiales, locales ou régionales).

enquêtes, en les situant par rapport aux idéologies véhiculées et à des données statistiques tirées de sources gouvernementales. Ces pratiques traditionnelles, en étant mises en présence de nouveautés véhiculées par la mode, sont appelées à se transformer, car la population est très réceptive et perméable⁸ à l'intégration des innovations. Ce sont ces processus de diffusion et d'intégration des nouveautés en Beauce que nous analysons dans le second chapitre. Enfin, face à la confrontation entre tradition et innovation dans cette période de changements, le troisième chapitre posera la question de la différenciation régionale du costume, en étudiant le cas beauceron en relation avec les données recueillies et les modèles établis par Madeleine Doyon dans les années 1940.

8. Nous empruntons le concept de perméabilité des collectivités à Jocelyne Mathieu (1988).

CHAPITRE 1 LA TRADITION

La tradition « n'est pas (ou pas nécessairement) ce qui a toujours été, elle est ce qu'on la fait être » (Lenclud, 1987:118).

Au sens étymologique, tradition signifie « remettre, transmettre » [latin: traditio, de tradere]. Mais selon Lenclud, la tradition telle qu'on la perçoit aujourd'hui associe « trois réalités forts différentes et point nécessairement cohérentes entre elles: celle de conservation dans le temps, celle de message culturel, celle de mode particulier de transmission » (1987: 113). Partant de cette définition, on peut accoler au concept de tradition ceux de pratiques traditionnelles et de costume traditionnel. Les pratiques traditionnelles se définissent comme des actions culturelles dont vivent les groupes, ayant d'abord une efficacité pragmatique qui, à mesure que changent les contextes, est remplacée par une efficacité symbolique (Du Berger, 1989: 2). Le costume traditionnel est celui qui se transmet, non seulement sous une forme matérielle, mais aussi par les modèles et les façons de faire, les usages qui l'entourent.

Ce chapitre présente les costumes et pratiques traditionnels recensés lors de nos enquêtes, en les situant dans leurs contextes de production et d'utilisation. Les données recueillies nous permettent d'identifier certains éléments pouvant être reliés à la tradition en ce sens qu'ils témoignent de la conservation dans le temps d'objets et de pratiques qui sont, en principe, transmis de génération en génération selon le mode particulier de la mémoire orale ou de la reproduction des gestes. Nous observerons ainsi comment des persistances sont confrontées et se transforment face à des ruptures. En effet, la tradition n'est pas figée et se transforme au gré de diverses influences externes, opérant des changements sur fond de continuité, par l'intégration de variations: « Vient-il à manquer tel ingrédient qu'on le remplace sans hésiter par un autre: il ne s'exprime pas pour autant le sentiment de manquer à la tradition » (Lenclud, 1987: 113-114).

Nous regrouperons ces éléments traditionnels en deux parties, soit les vêtements eux-mêmes, puis les pratiques traditionnelles entourant le vêtement, de sa création à sa récupération. En général, les études portant sur les costumes traditionnels du Québec associent ceux-ci aux rites de passage (baptême, première communion, mariage,

funérailles) et aux costumes paysans, soit le costume de l'« habitant »⁹ et de son épouse (entre autres: Audet, 1980; Back, 1988; Beaudoin-Ross, 1988; Séguin, 1968). Nous nous intéressons principalement aux vêtements du quotidien. Le questionnaire d'enquête touche donc peu aux vêtements cérémoniels, seul le trousseau de baptême était l'objet d'une question spécifique. Les données recueillies à ce sujet sont plutôt sommaires, et ne seront pas traitées dans le cadre de ce mémoire.

C'est avant tout le costume paysan qui nous intéresse: c'est par l'analyse de sa présence ou de son absence, par l'observation de différents phénomènes encourageant son maintien ou sa disparition que nous examinerons l'évolution des pratiques vestimentaires en Beauce de 1920 à 1960. Ces pratiques traditionnelles seront situées en relation avec certains phénomènes qui ont pu influencer leur sauvegarde. On pense ici au contexte historique et à l'influence qu'ont pu avoir les idéologies dominantes sur la fabrication et le port des vêtements, en favorisant le maintien et la revitalisation de certaines pratiques.

Les vêtements traditionnels: le costume paysan

La tradition, nous dit encore Lenclud, est « l'absence de changement dans un contexte de changement » (1987: 113). Le costume paysan, appelé ici « habitant », est peut-être le meilleur exemple de cette stabilité dans le temps, par la reproduction de ses modèles d'une grande simplicité, conçus avant tout pour répondre à des besoins de protection pour les activités quotidiennes.

Le costume masculin

L'image stéréotypée du costume masculin traditionnel représentée par les peintres et illustrateurs le montre généralement comme suit: il se compose d'un capot, grand manteau avec ou sans capuchon (Audet, 1980: 37), idéalement en « étoffe du pays ». Le capot se ferme à l'avant soit par une série de boutons ou par une ceinture qui entoure la taille. Sur la tête de l'habitant, une tuque, le plus souvent rouge. Dès les débuts de la colonie, les Français ont adopté certains vêtements amérindiens,

9. Le sens du mot habitant a évolué à travers le temps: « du sens premier de celui qui habite, le terme s'est spécifié en celui de colon » au XVIII^e siècle, pour ensuite « prendre une autre signification spécifique, celle de cultivateur » (Fillion, 1970: 401). Le terme prend peu à peu le sens péjoratif de rustre (Bélisle, [1955]: 592).

principalement les indispensables « bottes sauvages », chaussures issues de la combinaison des mocassins et des mitasses (Séguin, 1968: 4, 7). D'après des données tirées d'inventaires après décès, les bottes sauvages sont plutôt rares avant le XVIII^e siècle (Séguin, 1968:1; Audet, 1980: 56-59). De même, les « étoffes du pays », peu répandues avant la seconde moitié du XVIII^e siècle, n'ont été popularisées sous forme de capot qu'au XIX^e siècle (Séguin, 1968: 2; Back, 1988: 120) (Figure2).



Figure 2: Costume typique de l'habitant: capot d'étoffe, tuque rouge, ceinture fléchée et bottes sauvages. Source: Henri Julien, *Album*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1916, p. 15.

D'après Madeleine Doyon, la création d'un costume particulier aux Canadiens est d'abord influencée par le contact avec le continent et ses habitants (Godin, 1988: 18-19); il est le résultat d'une adaptation au climat. Selon elle, un pays aux variations

climatiques aussi fortes ne peut qu'influencer le choix des matériaux et la coupe des vêtements. Pendant l'hiver, le corps doit être entièrement couvert et les matières doivent garder au chaud, d'où l'importance accordée à l'étoffe du pays¹⁰.

Chez les hommes rencontrés, on ne fait aucune mention de capot d'étoffe du pays, mais on retrouve dans deux cas des pantalons et des chaussons faits de ce matériau. Dans les années 1930, Léon a porté, pour travailler en forêt l'hiver, des pantalons fabriqués d'étoffe tissée par sa mère, ainsi que des « bottes de boeuf » fabriquées par son père. Sa mère lui faisait aussi des chaussons d'étoffe, lorsqu'il était plus jeune, pour jouer dehors l'hiver. Quant à Gérard, il n'a pas lui-même porté d'étoffe du pays, mais se rappelle que l'aîné de la famille en a porté, dans les années 1930 aussi. Ces informateurs sont nés respectivement en 1918 et 1926.

Le costume des femmes aux champs

Le costume féminin dit traditionnel, tel qu'identifié par Madeleine Doyon (1946; 1947b), se caractérise lui aussi par sa simplicité: robe ou blouse et jupe de coton, jupon et tablier, chapeau de paille ou coiffe en constituent les principaux éléments. Seulement trois informateurs nous parlent de costumes féminins s'approchant de cet ensemble traditionnel. Il s'agit du costume porté par les femmes qui participent aux travaux agricoles. En particulier Estelle nous décrit ce qu'elle portait aux champs à l'âge de 15 ou 16 ans, soit jusque vers 1941:

On avait des grands grands chapeaux pour prendre le soleil, parce que dans ce temps là, fallait rester la peau blanche, fallait pas être brune, c'était pas joli, alors on se mettait des grands chapeaux, c'est maman qui nous les faisait, des grands chapeaux fait en matériel blanc, toute bien empesé, [...] avec des grandes mitaines blanches en coton, nos chapeaux étaient en coton, nos robes étaient en coton, attachées bien au cou pour pas prendre de soleil, des bas blancs. [...] Des grandes mitaines en coton, fait au moulin, que maman nous cousait, des grandes mitaines jusqu'ici, avec un élastique pour pas prendre de soleil. Genre mitaines, avec le pouce, avec un élastique au coude. [...] Même souvent elle nous tricotaît des bas avec un moulin spécialement là, elle nous

10. Bien que la nécessité de porter un costume approprié dans les climats extrêmes semble évidente, de nombreux exemples montrent que le rôle premier du costume n'est pas toujours la protection du corps. Comme le souligne Yvonne Deslandres, les Indiens de la Terre de Feu, d'origine polynésienne, portent dans un climat rigoureux leur costume tropical, et « nos contemporaines se promènent en bottes et cuissardes le 15 août, et en minijupe au coeur de l'hiver » (Deslandres, 1976: 15). Les exemples de ce genre abondent, les chroniques de mode des journaux de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle faisant de fréquentes remontrances aux jeunes filles qui portent des vêtements trop légers au coeur de l'hiver.

tricotait des bas en coton blanc pour porter ça, puis des souliers en cuir, des pantoufles de cuir que papa nous faisait. Papa nous faisait ça, il mettait des braquettes en dessous, des fois il disputait, c'était dur à faire. Il taillait tout ça dans de la peau de vache, il taillait nos pantoufles puis on allait travailler au foin comme ça. Me semble qu'on n'avait pas trop chaud. Puis souvent on mettait nos corsets.

Pour le travail à la ferme, sa mère lui fabriquait des jupes en poches de jute. Hermann raconte que sa mère et ses sœurs portaient des robes « assez longue pour cacher les plis des genoux et des coudes » et de grands chapeaux de paille pour se cacher du soleil. Il ajoute que sa mère utilisait du « lait de dame romaine » pour blanchir le teint de sa peau (Figure 3). Cette préoccupation à ne pas bronzer, loin des craintes actuelles du cancer de la peau, est plutôt liée à un processus de distinction sociale: un teint bronzé dévoile l'origine sociale de l'agricultrice, obligée de travailler aux champs, alors que l'épouse ou la fille d'un professionnel par exemple, aura la peau blanche.

Dans ce temps là, les filles se mettaient un grand chapeau de paille pour pas se faire griller, parce que y arrivaient à la messe « r'garde donc, ça c'est une habitante, vois-tu, regarde comment elle est grillée. Ça c'est une fille du village, vois-tu comment elle est blanche ». Fallait qu'elles soient blanches, fallait pas qu'elles soient grillées, c'est le contraire d'aujourd'hui (Hermann).

Comme le souligne Pascal Ory

En un temps où la majorité de la population occidentale est rurale ou même paysanne, tout ce qui rappellera sur la peau d'un individu la « marque » servile du soleil le tirera vers le bas de l'échelle sociale. Mais dès lors que la vie citadine devient le fait de ladite majorité et que, d'autre part, le travail ignoble ne se déroule plus en plein air mais entre les murs d'une manufacture, accessoirement d'un bureau ou d'un grand magasin [...], l'une des formes modernes du luxe devient bel et bien le bain de soleil, plus difficile à réaliser — et à prouver — qu'un bain dans une baignoire (1987: 151-152).



Le Lait des Dames Romaines

UNE AIDE PRÉCIEUSE A LA BEAUTÉ

Vous pouvez et devez acquérir et conserver la beauté. Il s'agit tout simplement de protéger les charmes dont la nature vous a comblés, contre les attaques de la température, du temps et de la maladie. N'attendez pas pour cela que le miroir découvre à vos yeux un tout petit plissement, un léger sillon, qui se distingue à peine sur la fraîcheur de votre teint, mais, si vous voulez régner longtemps encore sur la foule de vos admirateurs entretenez votre peau hygiéniquement et scientifiquement en employant le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Cette lotion, composée de sèves végétales bienfaisantes donne au visage un éclat merveilleux, fait disparaître comme par enchantement toutes les tares, accidents et maladies de la peau.

Le Lait des Dames Romaines supprime l'usage des poudres et fards.

EN VENTE PARTOUT

Grâce à une vente énorme et à un système de fabrication amélioré, nous pouvons vendre ce produit supérieur valant au moins \$1.00 le flacon au prix de

50 cts le flacon de 6 onces

Echantillon expédié sur réception de 10 sous.

COPPER & CIE, Département R. No. 156 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

Figure 3: Publicité pour le « Lait des Dames Romaines ». *La Revue moderne*, 15 mars 1920, p. 73.

Des traditions en changement

Comme on le voit, les données recueillies au sujet des costumes paysans dits traditionnels sont plutôt sommaires, laissant supposer leur rareté au début du XX^e en Beauce. On peut, bien sûr, expliquer cette rareté par l'augmentation de l'achat de vêtements tout fait et les phénomènes de diffusion de la mode. Cependant, la diminution générale de la production de textiles domestiques au tournant du XX^e siècle¹¹ et une baisse certaine d'intérêt pour ces vêtements — particulièrement pour le costume de « l'habitant », probablement déjà considéré dépassé et « folklorique » au sens négatif du terme¹² —, doivent aussi être considérées .

Dans le cas du costume de travail masculin, on remarque l'importance de l'« overall », qui, bien que moins « typique », est tout aussi présent que l'étoffe du pays. L'« overall » est un vêtement de travail porté par les hommes pour protéger leur vêtement. Pour eux, ce vêtement est à l'origine du jean tel qu'on le connaît aujourd'hui. On verra dans le second chapitre leur réticence, aujourd'hui encore, face au port du jean en toutes circonstances. Bien qu'il soit difficile d'établir une date précise pour leur apparition, il semble que les « overall » étaient peu portés chez nos informateurs avant les années 1940. Selon Iain Finlayson, le denim, vêtement de première nécessité chez les chercheurs d'or de l'Ouest, a rarement traversé les Rocheuses vers l'est avant les années 1930 (1990: 11-12). Cependant, les « overall » sont en vente dans le catalogue Eaton en 1925-1926 (Figure 4). Il est probable qu'étoffe du pays et « overall » se sont côtoyés pendant quelques années, puisque les trois informateurs qui ont parlé des « overall » ont aussi parlé de fabrication d'étoffe du pays¹³. On peut supposer que l'« overall » a, petit à petit, remplacé l'étoffe du pays comme vêtement de travail. Toutefois, ce vêtement n'aurait, en principe, rien de traditionnel: pas de

11. « Dès 1900, la fabrication domestique de tissu était si restreinte qu'il n'en fut plus question dans le recensement » (McCullough, 1992: 48). Comme nous le verrons plus loin, la production d'étoffe domestique sera ravivée vers 1930.

12. Au sens étymologique du mot, le folklore est la science du peuple. Bien que le terme anglais ne semble pas avoir pris de connotation péjorative, en français, le mot folklore prend avec le temps le sens de pittoresque, sans importance, dépourvu de sérieux (Robert, 1987: 800). On l'utilise alors pour qualifier négativement ou humoristiquement des personnages, objets, circonstances ou événements.

13. On verra plus loin que les données recueillies sur la fabrication d'étoffe domestique sont beaucoup plus nombreuses que celles sur le port de ces étoffes.

conservation dans le temps ni de transmission, et aucun message culturel précis ne lui est associé à cette époque¹⁴.

Quant au costume féminin, on peut supposer, par l'exemple que nous avons précédemment cité, que le port de ce costume n'est pas exclusivement relié à un modèle traditionnel, mais répond aussi à un phénomène de mode. L'objet reste peut-être semblable, mais son rôle est en transformation: non seulement lié à la pudeur ou à la protection, le port de vêtement couvrant entièrement le corps est lié à des préoccupations d'ordre esthétique et modal, repoussant ainsi la question de transmission de modèles vestimentaires —l'aspect traditionnel du vêtement— au second plan.

14. À la limite, le jean ne devrait-il pas être considéré comme un vêtement traditionnel? Comme pour les costumes traditionnels, un modèle, légèrement modifié, s'est transmis pour un nouvel usage: il est toujours porté comme vêtement de travail, mais aussi comme vêtement mode. Les différents messages culturels véhiculés par le jean depuis 50 ans sont très forts (Guillemard, 1991: 55-56; Finlayson, 1990; Friedmann, 1987).

Les trois phases de vie du vêtement: aspects traditionnels

Malgré la rareté des vêtements traditionnels, nos résultats d'enquête révèlent la présence de certaines pratiques traditionnelles que nous pouvons relier à trois phases de « vie » du vêtement, soit la confection, le port et le recyclage des vêtements. Ces pratiques peuvent être considérées traditionnelles dans la mesure où l'apprentissage se transmet des parents aux enfants, ces derniers reproduisant à leur tour les mêmes pratiques. Cependant, l'ancienneté de ces pratiques n'est pas nécessairement évidente, puisqu'on ne peut vérifier d'aucune façon qu'elles sont conformes à une formule d'origine (Lenclud, 1987: 113). Nous verrons que l'étude de données historiques tend plutôt à montrer la récente popularisation, si ce n'est l'apparition de certaines pratiques dites traditionnelles.

La production domestique

Depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, et surtout du tournant du siècle jusqu'à la crise de 1929, la consommation de biens manufacturés est en croissance continue, provoquant un recul de l'autosuffisance et la montée de la coexistence d'une production domestique et de biens fabriqués ailleurs que sur la ferme (Courville et Séguin, 1989: 23). Dans le contexte de la crise économique, la volonté d'économiser et la rareté des matériaux provoquent une augmentation du travail domestique (Collectif Clio, 1985: 248 et 254) et un recyclage important (Auger et Lamothe, 1981). Ainsi, on constate que malgré cette augmentation de la consommation de biens fabriqués, le contexte de rareté favorise le maintien de certaines pratiques traditionnelles de confection domestique.

Les textiles domestiques

La confection d'étoffe domestique en Beauce est attestée par huit informateurs sur vingt, soit 40%. Une différence à première vue étonnante apparaît dans nos données: alors que seulement deux personnes mentionnent clairement le port d'étoffe du pays, huit personnes évoquent la fabrication d'étoffe domestique. Nous avons alors vérifié de quelle façon les gens en parlaient, afin d'identifier s'il ne s'agissait pas d'un travail de reconstruction de la mémoire¹⁵, à savoir une évocation générale de la production

15. Sur le discours sur le passé, voir Bouvier, 1980: 52-57.

domestique du type « elles faisaient tout de leurs mains eux autres, il y avait des métiers pour tisser » versus des références concrètes aux personnes (mère, soeur, grand-mère) et aux travaux effectués. Cette vérification nous amène à rejeter cette hypothèse, car dans 7 cas sur 8, l'informateur mentionne explicitement par qui les différentes étapes du traitement de la matière première étaient effectuées. Il semble donc que l'on se rappelle plus facilement et plus en détail du travail domestique observé que des vêtements du quotidien que l'on portait.

Cette popularité de la fabrication domestique d'étoffe doit être reliée à certains courants valorisant le maintien des travaux d'artisanat. En fait, il semble que la période où la production domestique fut la plus intense fut celle de 1840 à 1890 (Ruddel, 1990: 42-45; Little, 1978: 23-24; Doyon, 1967:197-198). Par la suite, « l'industrie domestique connut la léthargie profonde » (Bériaud, 1933b:10) jusqu'au regain qui lui fut insufflé vers 1915 et qui prit son envol dans les années 1930 (Doyon, 1967:197-198; Turcot, 1928:17).

Dès 1915, les Cercles de fermières, avec leurs objectifs d'attacher la femme de la campagne à son foyer, de lui faire apprécier la vie rurale, de relever, développer et encourager l'artisanat « selon les méthodes modèles et payantes » (RMA, 1920: X), rejoignent de nombreuses femmes dans toutes les régions du Québec, par différents cours et démonstrations, et par leur revue officielle. Les écoles ménagères, et l'enseignement ménager en général¹⁶, font la promotion des valeurs traditionnelles à travers toutes les matières (français, mathématiques, etc), notamment par le choix d'exemples visant à « faire aimer la famille, la demeure ancestrale, la terre défrichée par le père, le grand-père ou l'aïeul, [...] faire aimer le clocher natal, la paroisse, la patrie en un mot » (PCPPEM, 1927: 89)¹⁷. Le programme des Écoles ménagères comprend entre autres des cours de couture, de coupe, de tricot, de raccommodage, en plus de la cuisine et de l'horticulture. On y voit se côtoyer le rouet, le métier à tisser et tous ses accessoires (Figures 5 et 6). Des cours d'enseignement ménager sont aussi offerts aux femmes des différentes régions par ces écoles. En 1916, cinq jours de cours d'été sont donnés dans cinq endroits de la province, dont Sainte-Marie de

16. L'enseignement ménager est obligatoire à l'école primaire et dans les écoles normales à partir de 1937, et ce, jusqu'à la fin des années 1960 (Thivierge, 1982: 163 et 391).

17. Cet encouragement à utiliser des exemples concrets tirés de la vie quotidienne en milieu rural pour les lectures, dictées, et exercices de calculs revient constamment au cours des congrès de 1926 et 1934 (PCPPEM et DCEM).

Beauce. « La résultante de ces cours fut la même aux cinq endroits: succès qui dépasse toute attente. L'assistance moyenne a été, quotidiennement, de plus de cent personnes » (RMA, 1916: V). En 1924, 4800 Beauceronnes ont assisté aux cours ménagers offerts par le Service de l'Économie domestique du ministère de l'Agriculture (RMA, 1925: 218-219). En 1925, plus de 400 rouets et métiers ont été remis en action par l'instructeur du ministère, dans l'ensemble de la province (RMA, 1926: 205). La technique du tissage elle-même est modifiée, pour la rendre plus performante: « Nous avons donc mis de côté dans les méthodes des villages, où s'était confinée la vieille manière de tisser, tout ce qui rappelait une tradition impropre au progrès, pour regrouper, dans (sic) un noyau de sûre théorie, la technique moderne de l'art de tisser » (RMA, 1931: 101). En 1933, le ministère distribue « des milliers de plans détaillés pour la construction sur la ferme d'un métier simple mais solide » (RMA, 1934: 50). Le rouet devrait aussi être l'objet d'améliorations (RMA, 1932: 32).



Figure 5: Jeunes filles à l'école ménagère de Saint-Georges de Beauce. Source: « Rapport du ministre de l'Agriculture », 1917-1918, p.153.

En plus du rendement, on essaie d'accroître la variété et la qualité de la production (RMA, 1931: 101-102). Pour ce faire, le ministère publie des ouvrages sur les techniques du tissage et de la teinture végétale (Bériaud, 1933a et 1933b), en plus de diffuser des modèles décoratifs pour les tapis, représentant des paysages, des motifs floraux et des sujets tous typiquement canadiens (RMA, 1938:76).



Figure 6: Jeunes filles à l'école ménagère de Saint-Georges de Beauce. Source: « Rapport du ministre de l'Agriculture », 1917-1918, p.153.

Depuis 1929-1930, les Cercles de fermières sont subventionnés par le ministère de l'Agriculture pour l'acquisition de métiers à tisser. Après 1938, cette subvention atteint 50% du coût d'achat d'un métier à tisser, jusqu'à concurrence de 25 dollars (Boucher, 1945: 20-21). Les Cercles de Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie profitent de ces subventions dès 1940 (Tableau 1).

**Tableau 1: Subventions reçues pour l'achat de métier à tisser
Cercles de fermières de Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie (1940 à 1963)**

| | Beauceville | Saint-Georges ¹⁸ | Sainte-Marie |
|------|--|--|-------------------------|
| 1940 | 25\$ | | |
| 1945 | | | 25\$ pour métier de 90" |
| 1952 | 25\$ pour métier de 36" 50\$ pour métier de 90" | | |
| 1954 | | 25\$ pour métier de 45" 10\$ pour réparation d'un métier 50\$ pour métier de 90" 26.43\$ pour accessoires | |
| 1959 | | 46.86\$ pour métier de 36" | |
| 1960 | | 75\$ pour métier de 90" | |
| 1961 | | 50\$ pour métier de 45" | |
| 1963 | | | 75\$ pour métier de 60" |

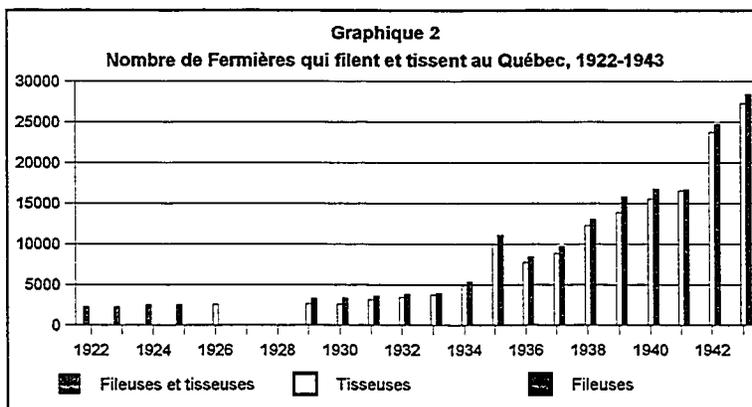
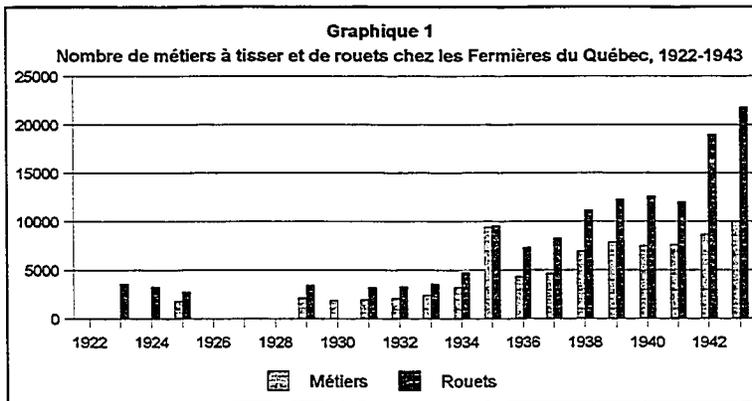
(D'après les Archives des Cercles de fermières, dossiers Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie).

Selon Oscar Bériau, directeur des Cercles de fermières dans les années 1930, en 1945, 90% des métiers à tisser de la province se trouvent chez les fermières (Boucher, 1945: 28). La croissance phénoménale du nombre de métiers et de jouets, ainsi que du nombre de fileuses et de tisseuses témoignent du succès que la promotion de ces activités a obtenu chez les fermières du Québec depuis 1935 (graphiques 1 et 2). Dans la seconde édition de son ouvrage sur le tissage domestique, Bériau affirme que « l'adhésion au ré-apprentissage [...] fut au-delà de toute espérance » (Bériau, 1943:16). Ainsi, dans son *Rapport sur l'artisanat dans la province de Québec*, Jean-Marie Gauvreau pouvait-il écrire, en 1939:

Il est incontestable que l'École des Arts domestiques de Québec aidée de nos écoles ménagères a fait faire un bond formidable, a rénové la technique du tissage depuis sa fondation. Le manuel de tissage de M. Oscar Bériau est maintenant très répandu et les ouvrières qui ne le possèdent pas faute du tirage épuisé le réclament à grands cris. [...] La

18. Les nombreuses subventions accordées au Cercle de Saint-Georges s'expliquent par la division de celui-ci en deux Cercles, en 1952.

plupart des Cercles de fermières possèdent un ou plusieurs métiers qui font le tour des foyers qui les réclament. Si bien des familles se sont départies du métier d'autrefois, il est consolant de noter que plusieurs s'en procurent de plus modernes et moins encombrants et que de plus en plus on s'intéresse à ce genre de travail (1939: 8).



(D'après les « Rapport du ministre de l'Agriculture », 1922 à 1943, années où ces données sont disponibles).

Tout cet enseignement dispensé aux jeunes filles par les Écoles ménagères et aux femmes par les Cercles de fermières¹⁹ n'est certes pas étranger au maintien des pratiques traditionnelles de production de textiles domestiques. Lucille, qui n'a elle-même jamais fait de tissage, raconte: « *Ma soeur a tissé au métier, celle après moi, parce qu'elle avait pris un cours d'art ménager qui se donnait à Upton. Elle avait fait un cours pi là quand elle est arrivée, elle était toute emballée, elle avait tissé des choses, [...] des laizes de tapis qu'on mettait sur le plancher* ». L'influence des Écoles ménagères est ici particulièrement remarquable.

Le lin

Les étoffes artisanales sont fabriquées principalement à base de laine, le lin occupant une position marginale. En 1939, Gauvreau signale que la culture et le traitement du lin connaissent une *renaissance* dans la province depuis 25 ans, laissant ainsi supposer sa rareté ou sa diminution auparavant, alors que cette production était relativement importante au XIX^e siècle²⁰ (Ruddel, 1990: 42). En 1891, la Beauce était le sixième comté le plus actif dans la production domestique de toile de lin, avec une moyenne de 1.09 verges par habitant, alors que la moyenne provinciale était de 0.38 verge par habitant (Lamontagne et Harvey, 1997a: 29). La renaissance de la culture du lin qu'évoque Gauvreau n'est probablement pas étrangère à la création, en 1915, et à l'expansion subséquente des Cercles de fermières dans l'ensemble de la province (annexes D et E).

En effet, les archives des trois premiers Cercles de fermières de la Beauce (Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie) révèlent que le ministère de l'Agriculture encourage la culture du lin, entre autres par le don de graines de lin de semence aux Cercles de Beauceville et de Sainte-Marie en 1922. Ce dernier en a reçu une trentaine de livres, à partager entre les fermières « les plus désireuses d'en recevoir ». D'ailleurs, « la propagande de cette culture s'accomplit surtout par l'intermédiaire des Cercles de fermières » (Désilets, 1937b:7).

19. À compter de 1936, les fermières « se font à leur tour institutrices » et s'enseignent entre elles les différentes techniques artisanales qu'elles connaissent (RMA, 1936:13).

20. En 1851, 14 700 verges de toile de lin domestique sont produites en Ontario, alors qu'au Québec, c'est plus de 900 000 verges. Par la suite la production ontarienne continue de diminuer alors qu'elle augmente de 50% au Québec entre 1851 et 1870 (Ruddel, 1990: 42-43).

À Beauceville, le Syndicat de la brayeuse mécanique a obtenu un prêt spécial de 300\$ du ministère en 1929, pour l'installation d'une brayeuse qui servira aux paroisses environnantes. Cette acquisition mettra toutefois le Cercle de fermières dans une mauvaise position financière, amenant le ministère à lui accorder une subvention spéciale de 150\$ en 1934 afin de payer son déficit. Il semble donc que l'utilisation insuffisante de la brayeuse mécanique n'a pas permis de rentabiliser cet investissement.

Le Cercle de fermières de Saint-Georges organise une journée de brayage de lin en 1924 (Figure 7). Le Cercle de Sainte-Marie fait de même en 1924 (Figure 8), 1925, 1937 et 1938, alors qu'à Beauceville une causerie intitulée « Le lin et son utilité » est offerte en 1946. Déjà dans les années 1920, ces activités nous semblent relever plus de la représentation publique que d'une activité associée aux travaux du quotidien.



Figure 7: Démonstration de brayage de lin par le Cercle de fermières de Saint-Georges, à l'occasion d'une exposition tenue les 26 et 27 août 1924. Source: « Rapport du ministre de l'Agriculture », 1923-1924, planche XXIX.

Selon le géographe Raoul Blanchard, qui étudie la Beauce et les Cantons de l'Est dans les années 1940, « ce sont les [Canadiens] Français seuls qui ont ressuscité depuis la crise une petite culture de lin dans le Nord et l'Est des Cantons pour permettre à leurs femmes de fabriquer à domicile des toiles solides » (1947:264). Cependant, malgré les encouragements du ministère de l'Agriculture, la culture du lin reste marginale en Beauce (IRNI, 1941: 25). Une lettre de la directrice du Cercle de fermières de Saint-Georges-Ouest, datée du 10 décembre 1942 et adressée à la directrice des Cercles de la province confirme: « Le lin ici à St-Georges, se cultive en très petite quantité » (sic). D'ailleurs, la programmation des démonstrations et des expositions des Cercles de fermières de la région fait très peu de place aux travaux en lin. Une seule informatrice, Lucille, née en 1930, nous a parlé du lin d'une manière

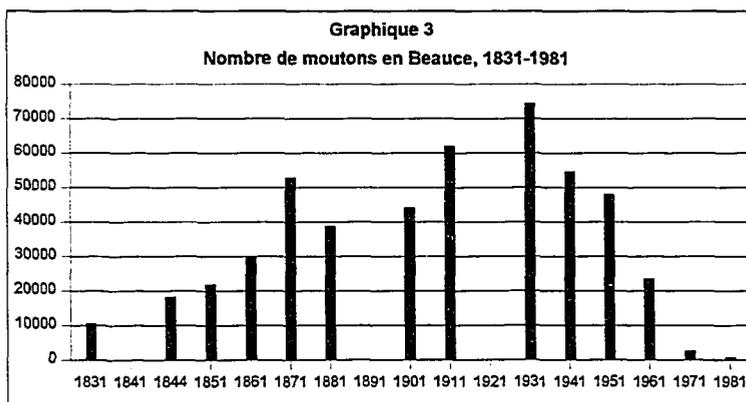


Figure 8: Corvée de brayage de lin au Cercle de fermières de Sainte-Marie, 1923 ou 1924. La façon dont les gens sont vêtus —« endimanchés »— nous laisse croire qu'il s'agit d'une activité spéciale de représentation, organisée un dimanche, et non seulement d'une corvée venant répondre à un besoin. Source: « Rapport du ministre de l'Agriculture », 1923-1924, planche XXX.

générale: «Y avait le lin qui récoltaient aussi, le linge pour la vaisselle, c'était avec du lin, y semaient du lin. On donnait des noms à ça: brayer le lin, filer le lin, tisser le lin, c'est loin dans ma petite enfance».

La laine

Bien que le lin soit rare, la production de laine demeure importante. Tout comme pour la production de toile de lin, la Beauce se classe au sixième rang des comtés les plus actifs pour la production de drap et de flanelle en 1891. Sa production atteint 3.85 verges par habitant, alors que la moyenne québécoise est de 1.49 verges par habitant (Lamontagne et Harvey, 1997a: 24). Bien que les données concernant la production d'étoffes domestiques se fassent rares par la suite, la taille des troupeaux de moutons donne un indice de l'intérêt accordé à la production de laine.



(D'après Bélanger et al, 1990: 121).

En 1941, la Beauce se classe toujours première de tous les comtés de la province pour l'importance de ses troupeaux de moutons (IRNI, 1941: 38), position qu'elle occupe toujours en 1960 (Boucher, 1962: 256). Le nombre de moutons a cependant tendance à diminuer, à cause des maladies parasitaires, de la prédation des chiens et des ours, mais aussi du peu d'intérêt que les cultivateurs semblent porter à cet élevage (IRNI,

1941: 29). Dès 1915, le gouvernement québécois adopte une loi pour « donner aux éleveurs de moutons plus de protection contre les chiens », espérant ainsi voir augmenter sensiblement le nombre de moutons dans la province, qui est alors en moyenne de quatre par ferme, soit le deuxième rang parmi les provinces canadiennes (RMA, 1916: X). Le ministère de l'Agriculture encourage l'élevage du mouton par des subventions aux agriculteurs pour l'acquisition d'animaux de race pure et de baignoires à moutons (RMA, 1921: V). D'après le rapport de 1923, la poursuite de la politique de propagande en faveur de l'élevage du mouton a permis d'accroître sa popularité principalement dans le sud-est du Québec, soit dans les comtés de Sherbrooke, Stanstead, Compton, Frontenac, Beauce et Dorchester (RMA, 1923: 133). Cependant, la loi de 1915 semble n'avoir été efficace qu'à court terme, puisqu'on doit légiférer encore en 1934 pour protéger les moutons contre les chiens, stimulant ainsi, une fois de plus, l'augmentation temporaire des troupeaux (RMA, 1935: 64). Gauvreau, en 1939, fait encore une fois allusion à ce problème. Le ministère de l'Agriculture continue, tout au long de la période étudiée à encourager l'élevage du mouton, particulièrement dans les nouvelles régions de colonisation.

La race de mouton préférée en Beauce est le demi-sang Leicester, à cause de la qualité de sa laine qui convient mieux à la fabrication des tissus (IRNI, 1941: 29).

Le traitement de la laine nécessite cinq grandes étapes avant d'en arriver au tissu: préparation de la fibre, filature, préparation du filé pour le tissage, tissage et finissage. La préparation de la fibre se subdivise elle-même en quatre étapes: le triage, le dégraissage, le démêlage et le cardage. Le foulage s'effectue une fois que l'étoffe est tissée (McCullough, 1992).

Depuis le début du XIX^e siècle, certaines étapes, dont le cardage de la laine et le foulage de l'étoffe, peuvent être confiées à des moulins (McCullough, 1992: 48). Léon raconte:

on tondait les moutons, puis là on échiffait la laine, [...] ils étaient obligés de la laver. On l'envoyait carder, après qu'elle était cardée, ils l'emmenaient à la maison, là ils filaient jusqu'aux sucres. Ils avaient hâte de filer, y avait des fois un moulin, un rouet. [...] Les culottes d'étoffes ça c'était encore de la laine tissée à la maison avec un métier, ils faisaient de l'étoffe avec ça puis ils l'envoyaient teindre puis fouler, parce que rien qu'au métier de même c'était pas assez fort.

Ces pratiques suggèrent que les femmes étaient très réceptives à des solutions leur permettant d'économiser du temps (Ruddel, 1990: 43). Cette mécanisation des tâches de cardage et de foulage peut même être considérée comme un facteur favorisant le tissage domestique (Lamontagne et Harvey, 1997a: 2), d'autant plus que les fonctions multiples des moulins (scierie, carderie, meunerie) permettaient même aux moins nantis de faire effectuer ces opérations contre paiement en nature (*ibid.*: 32).

En 1941, la Beauce compte 15 carderies, qui manipulent en moyenne 8000 livres de laine par année chacune, la production totale étant de 120 000 livres. Toute cette laine est cardée pour le compte des cultivateurs, aucune des carderies n'achetant de laine (IRNI, 1941: 39). À cette époque, une seule compagnie de la région, la East Broughton Woolen Mills, achète une partie de sa matière première chez les cultivateurs de la Beauce, sous forme de laine brute et de chiffons de laine (IRNI, 1941: 45). La Victor Woolen Products fera de même après 1950, échangeant la matière première contre des couvertures de laine. Cette pratique d'échange de laine brute contre des étoffes est évoquée dans le « Rapport du ministre de l'Agriculture » dès 1924: « Dans bien des cas, les cultivateurs échangent leur laine pour des étoffes. D'autres la font carder, filer et même tisser plutôt que de la travailler à domicile » (1924: 175).

Les étoffes domestiques sont utilisées à divers usages: les lainages servent entre autres à la fabrication de jupes, pantalons, sous-vêtements et chaussons, alors que le lin est réservé presque exclusivement au linge de maison, tel que nappe et linge à vaisselle.

La confection domestique des vêtements

Malgré le succès des opérations de propagande en faveur de la production d'étoffes domestiques, celle-ci diminue peu à peu au profit des tissus manufacturés que l'on se procure soit par catalogue ou chez les marchands de la région. La popularité croissante des tissus manufacturés s'explique facilement: en plus d'offrir une grande variété de textures et de coloris, ils permettent de passer directement à l'étape de la confection des vêtements, économie de temps et d'énergie non négligeable pour les femmes. « *Y achetaient du linge, un gros ballot, y achetait ça chez Eaton, y arrivait un ballot, peut-être ben 100 livres, toutes sortes de pièces de linge dans ça, du coton, du coton ouaté, toutes sortes d'affaires. Du tissu, c'était vendu à la livre. Des fois, y se mettaient trois, quatre, ils partageaient ça entre eux autres* » (Léon). Dans certains cas,

on achète le tissu et on confie la confection à une couturière. L'achat de tissu est généralement réservé aux occasions où l'on souhaite un vêtement plus raffiné, par exemple pour les fêtes et les dimanches.

Il n'est pas rare qu'au lieu d'acheter des tissus manufacturés, les femmes réutilisent de vieux vêtements comme source de matières premières, augmentant ainsi la tâche: « *Quand t'es obligé de défaire du vieux pour refaire du neuf, ça fait de l'ouvrage ça, c'est presque en confectionner deux ! Faut le défaire, tout enlever les fils, laver ça, presser ça* » (Jeanine). Les écoles ménagères enseignent depuis longtemps à « faire du neuf avec du vieux » (RMA, 1918: 67) et les Cercles de fermières encouragent cette pratique jusqu'aux années 1960, par le choix des pièces à présenter aux expositions locales, régionales et provinciale. De plus, cette pratique de recyclage a été encouragée lors de la Deuxième Guerre mondiale, par le Service des consommateurs qui dispensent des cours de couture où l'on apprend aux femmes à récupérer les vêtements et à transformer, entre autres, « de vieux complets et paletots d'homme en chic vêtements féminins » (Auger et Lamothe, 1981: 92; Voir aussi Ber, 1942e: 41) (Figure 9). On montre aussi comment faire, « dans une chemise d'homme, un ensemble comprenant deux blouses, un genre de robe-tablier et un petit bonnet pour une fillette de cinq ou six ans » (Auger et Lamothe, 1981: 92). Un informateur raconte:

Ma femme, quand mes chemises étaient usées, tournait le collet et les poignets à l'envers pour prolonger la durée. Quand la chemise était usée des poignets encore une deuxième fois, qui avait plus possibilité de les tourner, elle faisait des vêtements pour les enfants (Andréa).

La crise économique des années 1930 n'est certes pas étrangère à ce souci d'économiser, alors que les familles « doivent utiliser au maximum leurs ressources en faisant « du neuf avec du vieux »²¹ (Linteau et al. 1989b: 17; Auger et Lamothe, 1981: 89-94).

Parmi les cours offerts par le ministère de l'Agriculture, les cours de couture sont des plus populaires. Annette se souvient:

Y avaient des madames qui passaient puis qui donnaient des cours. J'avais 14 ans (1926), j'en ai même suivi un. Ils nous montraient à faire des patrons, c'était assez malaisé ça ! Les pouces puis tout ça, le dessous du bras. Je m'étais fait une robe de chambre avec ce patron là. Aux mesures, elle prenait la mesure et il fallait découper le patron. Ça prenait une femme adroite.

21. Il semble cependant que le remodelage des vêtements trouve peu d'adeptes en milieu urbain (Gagné-Collard et al, 1997: 220).

Cette technique de coupe « aux mesures », basée sur des principes géométriques est celle qu'enseignent les écoles ménagères (Congrégation Notre-Dame, 1943: 115-124).

DU NEUF DANS DU VIEUX

Si p n est renommé elsewhere, que son
vieux de chez lui sera, ses grandes vent battantes
sont vers un trousseau de bébé.

Mais le demande en trousseau simple de bonnet
suffisamment, il sera vers possible d'être de
trouver l'article qui vous étonne, ou même de voir
en votre honneur.

Pourquoi ne pas offrir un cadeau original et plus per-
sonnel. Vous pouvez confectionner des vêtements de bébé
«Pratiques confortables et agréables au regard de vous
également, et de votre bébé qui dormira dans
vos bras.

Voici quelques suggestions qui vous donneront une
idée de ce qui peut se faire avec de l'ancien, de
vieux vêtements et des objets utiles.

Tout les magasins ont des patterns.




CETTE ANNONCE
est destinée à vous aider à
confectionner des vêtements
pour bébé. Elle est destinée
aux personnes qui ont des
vêtements de bébé et qui
souhaitent les utiliser.

AUTRES SUGGESTIONS PRATIQUES
Utilisez les vieux vêtements
pour confectionner des vêtements
pour bébé. Les vieux vêtements
sont souvent de bonne qualité
et peuvent être utilisés pour
confectionner des vêtements
pour bébé. Les vieux vêtements
sont souvent de bonne qualité
et peuvent être utilisés pour
confectionner des vêtements
pour bébé.

PERSONNAGES UNIS

Figure 9: Publicité expliquant comment fabriquer des vêtements d'enfants dans des vêtements d'adultes. Source: Geneviève Auger et Raymonde Lamothe, *De la poêle à frire à la ligne de feu: La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre '39-'45*, Montréal, Boréal Express, 1981, p. 88.

Ce n'est qu'en 1943 que le rapport de la Section de l'économie domestique mentionne pour la première fois la large part faite dans ses cours « à la propagande de la récupération et à la refection des vêtements usagés » (RMA, 1943: 100). Chez les fermières de la Beauce, ce n'est qu'après la guerre que des démonstrations sont consacrées à la fabrication de vêtements d'enfants dans du « linge usagé » et que l'on présente des pièces de ce genre aux expositions.

Les vêtements usagés proviennent fréquemment de don à l'intérieur de la famille élargie: si aucun enfant de la famille ne peut les porter, les oncles et tantes dont les enfants sont plus âgés donnent leurs vêtements pour les cousins plus jeunes. Il n'est pas rare que ces dons proviennent de parenté vivant aux États-Unis. Hermann raconte: « *C'est notre mère qui faisait nos habits, avec des habits de nos tantes des États, qu'elle défaisait puis qu'elle refaisait* ». Ces vêtements sont parfois portés tels quels, mais plus souvent modifiés pour les ajuster pour un enfant plus petit. Il arrive aussi que l'on modifie simplement des détails, pour mettre les vêtements plus au goût du jour, mettant ainsi en valeur les talents de création des mères. Cette « mise à la mode », très présente depuis le dernier quart du XIX^e siècle, témoigne de la valeur accordée aux vêtements. Plus les vêtements sont rares et coûteux, plus on s'ingénie à les adapter aux nouvelles modes et à les faire durer (Farrell-Beck et Starr Johnson, 1992).

En plus de réutiliser le tissu, les femmes dessinent souvent leur patron à partir d'un vieux vêtement qu'elles défont complètement, et dont elles modifient un peu la coupe et surtout les détails de finition, particulièrement pour les robes des fillettes et jeunes filles:

Elle défaisait un vieux vêtement qui faisait bien, se faisait une base de patron, quitte à donner un peu de modifications pour faire un peu plus nouveau. Ensuite on a commencé à en avoir dans le commerce, je sais pas si c'était arrivé avant les années 1930 (Lucille).

Cette habitude de recycler et de récupérer les vêtements, encouragée lors de la crise économique et la guerre, s'est ancrée dans les moeurs.

Je pense que ça s'est jamais en aller tout à fait parce que je m'étais fait des vêtements quand j'étais enceinte, des grands manteaux plus amples, puis des robes, là je m'en suis resservi pour faire des ensembles aux enfants. Ils ont toujours été bien mis à cause de ça, parce qu'on n'avait pas d'argent, ça coûtait moins cher (Lucille).

Notons cependant que la rareté des matériaux pouvait, tout autant que la propagande gouvernementale, favoriser ce comportement apparenté à celui d'une économie domestique d'autosuffisance. À ce titre, on peut supposer que la récupération de sacs de sucre ou de farine comme matière première, chez quatre informateurs, témoignent d'une certaine rareté et d'un souci d'économie²². Cependant, selon Loris Connolly (1992), au cours des années 1920 à 1960, la popularité de la réutilisation des sacs de farine ou de grains aux États-Unis n'est pas exclusivement liée à la pauvreté ou à un simple souci d'économie, comme c'était le cas au XIX^e siècle. Cette pratique devient à la mode dans les milieux ruraux américains, encouragée par les fabricants de sacs en tissu, qui utilisent des tissus plus fins (dress goods) dès la fin des années 1920, diversifient les imprimés et publient des brochures diffusant des modèles de vêtements à réaliser avec ces sacs.

Chez nos informateurs, ces sacs de coton sont transformés en chemises pour hommes, en robes pour fillettes ou en sous-vêtements, au cours des années 1930 à 1950. Ils peuvent aussi être utilisés pour faire des linges à vaisselle ou des draps. En Beauce, pour obtenir une poche imprimée de motifs, on doit payer cinq sous de plus, tout comme c'est le cas aux États-Unis vers 1945 (Connolly, 1992: 24).

Les chemises, y avait dans ce temps là, ils vendaient de la farine, puis y avait des poches fleuries, maman chez-nous, c'était à la mode, ils payaient la farine 5 cents de plus pour avoir une poche fleurie puis avec ça ils faisaient des chemises, ça faisait des belles chemises fleuries, pour hommes, quand on était garçon, à une vingtaine d'années [c. 1938], on n'avait pas d'autres choses (Léon).

Le Cercle de fermières de Saint-Georges met au programme en 1947 et 1948 des démonstrations de lavage de sacs de sucre.

Généralement, les vêtements d'enfant réservés aux activités quotidiennes (écoles, jeux ou travail) sont de fabrication domestique. Seul les vêtements les plus beaux, pour le dimanche ou les occasions spéciales, sont achetés ou commandés à une couturière. Ces vêtements sont cependant peu nombreux, se limitant généralement à un petit habit ou à une robe pour l'été et une pour l'hiver. Dans quelques rares cas, si la mère est particulièrement habile couturière, elle fabrique aussi les vêtements de dimanche et parfois un manteau. Toutes les femmes n'avaient cependant pas

22. Pour un bon aperçu des multiples usages des sacs de sucre et de farine, voir McGrath et Saunders, 1984.

nécessairement l'habileté et le temps nécessaire à la confection des vêtements pour une famille nombreuse. Ceci peut expliquer le recours à un autre membre de la famille pour la fabrication des vêtements, que ce soit la grand-mère, une tante ou une cousine. Cette pratique se situe dans une continuité du XIX^e siècle, alors qu'on trouvait, selon Katharine B. Brett, une personne particulièrement habile en couture dans chaque famille, celle-ci ayant la responsabilité de la confection de la plupart des vêtements de la famille (1969: x).

Par contre, la plupart des mères (12/20) font du tricot: bas, mitaines, tuques et foulards sont tricotés le soir. Trois mères ne font d'ailleurs que du tricot et aucune couture. Bien que Jean-Marie Gauvreau n'ait pas étudié la Beauce pour son rapport sur l'artisanat en 1939, il estime à cette époque que le tricot est pratiqué dans 75% des foyers de la province (1939: 4). Cette production répond presque essentiellement aux besoins domestiques et est très rarement destinée à la vente. D'après Yvonne Deslandres, la Première Guerre mondiale est responsable de l'extension du tricot à la main en France. C'est à cette époque qu'on voit apparaître des modèles de tricots pour les soldats, dans les revues féminines. On tricote des chandails, des chaussettes, des bonnets et des gilets boutonnés (Deslandres, 1976: 154). Il est difficile de vérifier si des changements sont intervenus en ce domaine au Québec au même moment. Cependant, le « Rapport du ministre de l'Agriculture » de 1919 souligne que « les tricots de toutes sortes abondent: Bas (sic), chaussettes, pantoufles, chandails, jupons, mitaines « nuages » ou « crémones », on fabrique avec plaisir toutes ces bonnes choses » (RMA, 1919: 67). Il est probable que la mode du chandail en tricot se sera développée à cette époque, alors que celle du tricot d'accessoires (bas, mitaines, etc) serait plus ancienne.

Lors de leur jeunesse, les achats prennent de l'importance chez presque tous les informateurs, alors que la fabrication domestique diminue. Les dons deviennent aussi beaucoup moins importants. Deux jeunes filles commencent à fabriquer elles-mêmes leurs vêtements, pratique qu'elles perpétueront à l'âge adulte. À ce moment, l'achat devient la source la plus importante d'approvisionnement en vêtements chez tous les autres informateurs. Au cours des années 1940 à 1960, sept informateurs, majoritairement des femmes, ont encore à l'âge adulte quelques vêtements fabriqués à la maison, alors que deux seulement ont recours à une couturière ou à un tailleur.

L'importance de la confection domestique, particulièrement pour les enfants, et le souci d'économiser les vêtements posent la question de leur disponibilité dans la région. Selon un de nos informateurs, âgé de 72 ans, « *du linge, ici à Saint-Joseph, y avait pas de ça dans le temps, ces magasins là. Y avait les magasins pour le grand monde, y en n'avait pas des racks comme on voit aujourd'hui* » (Léon). Un commerçant de Saint-Georges, né en 1915, confirme: « *y avait pas de marchands, à part la chaussure, le bas et les sous-vêtements, la balance c'était artisanal. [...] Les vêtements pour enfants, il s'en vendait pas, les enfants finissaient d'user les vêtements des parents* ». Annette ajoute: « *Ca fait pas longtemps qui a du linge d'enfants comme il y en a aujourd'hui. Ça fait qu'on le faisait faire* ». Un autre informateur, dans la quarantaine, fait allusion à la rareté des magasins de vêtements: « *Comme les magasins étaient limités à Saint-Georges à l'époque, on prenait ce qu'il y avait* » (Jean-Guy). Ces commentaires laissent supposer que le développement du commerce au détail et du prêt-à-porter amorcé dans la première moitié du XX^e siècle ne s'est probablement étendu en Beauce qu'un peu plus tard.

Des vérifications dans les recensements canadiens confirment qu'en 1931, on compte seulement 29 magasins de vêtements en Beauce, soit un peu moins de 1% de tous les magasins de vêtements de la province. Si l'on ajoute tous les magasins vendant des vêtements ou des tissus (magasins généraux, magasins de marchandises sèches et magasins de marchandises générales), on obtient 110 magasins, représentant alors seulement 1.5% de tous ces magasins dans la province. En 1941, le nombre de magasins de vêtements a augmenté à 39, représentant encore 0.9% des magasins de la province, le pourcentage passant à 1.6% pour l'ensemble des marchands vendant des vêtements et tissus. Environ les trois quarts de ces magasins se concentrent à Sainte-Marie, Saint-Joseph, Beauceville et Saint-Georges, le reste étant réparti sur l'ensemble du territoire. Ces données correspondent d'assez près à ce que nous ont dit nos informateurs²³, les trois quarts des marchands nommés ayant pignon sur rue dans ces quatre municipalités. La situation continue de s'améliorer, car en 1951, on retrouve un total de 66 magasins de vêtements et accessoires dans l'ensemble du comté.

Il est probable que le prix élevé des vêtements a favorisé le maintien de la fabrication domestique, puisqu'en 1959, d'après l'*Inventaire économique et industriel: Beauce*,

23. Voir, en annexe F, la liste des magasins mentionnés par nos informateurs.

leur coût est plus élevé en Beauce qu'à Québec²⁴. On peut supposer que c'était le cas auparavant, bien que la présence et la popularité des catalogues des grands magasins permettent une accessibilité des produits à toutes les régions à des coûts similaires. L'achat de vêtements par catalogue, tout comme les voyages à Québec, sont cependant généralement réservés à des circonstances nécessitant ou méritant une tenue particulière, telle un mariage ou la fin des études. Le souci de « faire durer » les vêtements doit donc être relié à la difficulté de s'en procurer, tant à cause de leur coût que de leur rareté.

Se vêtir convenablement: le port des vêtements

L'influence de l'Église

La présence de l'Église catholique dans presque tout le domaine social (éducation, santé, bien-être) exerce une grande influence sur la société québécoise du milieu du XIX^e siècle jusqu'aux années 1960 (Laperrière, 1984: 138). Cette influence se manifeste aussi dans le domaine du vêtement, par les obligations et restrictions que l'Église impose, particulièrement aux femmes²⁵. Par exemple, un homme doit se signer ou se découvrir lorsqu'il passe devant l'église, alors qu'une femme doit obligatoirement porter un chapeau pour y entrer (*ibid.*: 163). L'annonce du Concile Vatican II par Jean XXIII (1959) enclenchera « l'opération « *dépoussiérage* » (*ibid.*: 150); ce renouveau correspondant au déclin de la pratique religieuse amorcée après la Deuxième Guerre et surtout après 1965 (*ibid.*: 138).

La présence à l'église, obligatoire à moins de circonstances graves (*ibid.*: 155), nécessite le port de vêtements propres: « *On était fier de ça d'être bien habillé parce que tout le monde nous voyait. Le monde était soucieux de ça à l'époque. Quand t'allais à l'église avec une chemise propre, tout le monde l'avait remarqué* » (Charles). Mais encore plus que la propreté, la décence des toilettes féminines est exigée. Jusqu'au Concile, le clergé surveille étroitement les toilettes féminines et les médias locaux se chargent de rappeler ses ordonnances à la population. Citons un extrait de *L'Éclaireur*, journal hebdomadaire régional, en 1931:

24. Dans la liste suivante: viandes, légumes, fruits, épicerie, combustibles, vêtements, logement, seuls les vêtements, les fruits et l'épicerie ont des coûts plus élevés qu'à Québec.

25. Pour une synthèse des prescriptions du clergé québécois sur les vêtements féminins, voir Suzanne Marchand, 1997, chapitre 3.

Les modes indécentes— Une stricte surveillance des modes féminines est recommandée au clergé et aux éducateurs dans la lettre pastorale de Son Éminence le Cardinal Raymond-Marie Rouleau, lue dimanche aux différentes messes dans toutes les églises du diocèse. Son Éminence attire d'abord l'attention sur les récents enseignements promulgués par le Pape à ce sujet, et demande aux membres du clergé d'exercer une surveillance attentive en vue de maintenir la modestie du costume féminin, particulièrement dans les églises et les écoles (*L'Éclaireur Progrès...*, 1983: 57).

Cette ordonnance du cardinal Rouleau recommande le port d'un vêtement décent, qui « couvre la poitrine et les bras d'étoffes non transparentes, qui descend au moins à mi-jambe, et dont la coupe d'une ampleur convenable protège la pudeur en dissimulant les lignes du corps » (Rouleau, 1931: p. 340). En plus d'avoir la tête couverte et les épaules cachées, une bonne façon de déterminer si une tenue féminine est « correcte », d'après un informateur, est qu'il ne faut voir ni les plis du coude, ni ceux des genoux. Ainsi, raconte Lucille, « *pour savoir la bonne longueur de nos robes, les religieuses, quand on arrivait à l'école normale, on se plaçait à genoux devant la directrice, si si notre robe touchait le sol, c'était bien, fallait que notre robe touche le sol. C'était pas très long, ça pouvait donner à peine cacher le genou, je pense bien* ».

La modestie prônée par l'Église catholique est constamment confrontée aux nouveautés de la mode: ses principales exhortations touchent le goût du luxe, le dénudement du corps (corsage plus décolleté, raccourcissement des jupes et des manches, port du costume de bain), et le pantalon féminin (Marchand, 1997, chapitre 3). « *L'été, on avait des petites manches courtes, aux coudes, pas des petites courtes, c'était pas la mode, le curé voulait pas. Fallait être modeste* » (Isabelle). Au risque, encore une fois de se voir montrer du doigt par le curé. Mais la surveillance de la décence des vêtements n'est pas seulement l'affaire du curé. Comme l'explique Gisèle, le contrôle social est aussi très important: « *Quand la mode est venue des robes pas de manches, c'était pas dégage beaucoup là, c'était coupé sur le bord de l'épaule, ça c'a été tout un drame avant qu'elle [ma mère] accepte de me faire une robe pas de manches. C'a pris du temps. Puis la première qu'elle m'avait faite, y avait une tante à moi qui avait dit: « Ta mère a tu manqué de tissu? »* Selon Hermann, les personnes qui suivaient la mode étaient celles « *qui avaient assez de cran pour s'affirmer, quand même que le curé les sermonnait, ils suivaient la mode pareil. Ça prenait beaucoup de cran parce que quand le curé sermonnait, les parents sermonnaient rendus à la maison* ». Ainsi, comme le souligne Yvonne Deslandres,

« La bienséance en matière de costume, est de se conformer aux usages de la société dans laquelle on vit; ce qui est décent, ou non, n'est défini que par l'habitude » (1976: 16).

L'influence des idéologies dominantes sur la population en général et l'obéissance de celle-ci à leurs ordonnances restent difficile à cerner. Le rôle de l'Église en milieu rural fut très important jusqu'aux années 1960 et celle-ci a sans contredit influencé la mode par ses restrictions. On n'a qu'à penser, par exemple, au port du chapeau féminin qui a décliné aussitôt que celui-ci ne fut plus obligatoire pour se présenter à l'Église. Non obligatoire, le port de médailles religieuses ou du scapulaire est néanmoins très populaire, plus de la moitié des informateurs en ayant portés, dans certains cas jusqu'aux années 1960.

Comme on le voit dans les exemples précédents, dans des communautés de petite taille, l'ensemble de la population voit au respect des normes sociales admises par la majorité du groupe, favorisant ainsi une certaine stabilité. Ainsi, « les individus cherchent à entretenir l'impression selon laquelle ils vivent conformément aux nombreuses normes qui servent à les évaluer, eux-mêmes et leurs produits. Parce que ces normes sont innombrables et partout présentes, les acteurs vivent, bien plus qu'on pourrait le croire, dans un univers moral » (Goffman, 1973: 237).

Hierarchisation des vêtements

Comme nous l'avons vu, la rareté des vêtements favorise le souci d'économiser, de les « faire durer » longtemps, particulièrement en ce qui concerne les vêtements dit « de dimanche », plus beaux et moins nombreux. « Je dirai, une recharge, deux par semaine. Puis on avait la petite robe du dimanche. Un moment donné quand elle était un peu plus usagée, elle passait aux robes de semaine. Là on en faisait une neuve pour les dimanches. Celle-là était bien réservée pour le dimanche, c'était officiel. Y en avait une », raconte Lucille. Ainsi, ces vêtements sont souvent portés exclusivement pour aller à la messe, et on les enlève dès son retour à la maison, afin d'éviter de les salir ou de les abîmer. La rareté des vêtements est telle, dans certaines familles nombreuses, que tous les enfants ne peuvent aller à la messe en même temps, les vêtements de dimanche n'étant pas en nombre suffisant pour tous, probablement à cause du coût élevé impliqué par leur acquisition. Trois informateurs disent avoir vécu cette situation, entre 1912 et 1948.

Si les vêtements sont devenus trop petits, on les fait porter par un enfant plus jeune; s'ils sont devenus moins « propres » on les portera alors la semaine. Ainsi, on remarque une importante hiérarchisation des vêtements, chez tous les informateurs: le vêtement le plus neuf est réservé pour la messe, et sera ensuite porté pour les activités du dimanche, comme les visites. Puis, il passera aux vêtements portés la semaine pour l'école ou le travail dans le cas des marchands ou professionnels. Enfin, dernière étape, il sera porté pour le jeu ou le travail à la ferme, s'il n'est pas plutôt passé à un autre enfant tel quel, ou après quelques modifications pour le mettre plus à la mode. Ce processus de déclasserment du vêtement —ou de « mutation des fonctions » (Pop, 1979: 321)— montre bien le souci de conserver les vêtements le plus longtemps possible.

Peu importe à quel endroit le vêtement se situe dans cette hiérarchie, on n'utilise jamais un vêtement pour une autre activité que celle à laquelle il est maintenant réservé, pas plus pour un niveau supérieur que pour un niveau inférieur: un vêtement pour l'école ne sera pas porté le dimanche, ni pour le travail à la ferme. Mais économie et recyclage ne s'arrêtent pas là. Une fois franchis tous les échelons hiérarchiques possibles, le vêtement n'est que très exceptionnellement jeté.

La récupération

Lorsqu'un vêtement ne peut être porté par aucun des enfants de la famille, on l'offre à des cousins, à des gens pauvres ou à la Saint-Vincent-de-Paul. Plus fréquemment, les vêtements usés servent de source de matières premières. Courtepointes, catalognes et tapis tressés sont fabriqués à partir de ces vieux vêtements dans 80% des familles, surtout au cours des années 1930 et 1940. « *Ma mère par la suite quand c'était fini ça un peu, elle les taillait pi elle faisait des couvertures; maman les déchirait en lanières, en lisières, puis elle faisait des catalognes, des coussins, des confortables* » (Lucille). Le recyclage des vieux vêtements en pièce d'artisanat textile est une pratique encouragée par la Section de l'économie domestique du ministère de l'Agriculture, à travers ses différents cours: « Tout a été si bien utilisé dans la couture et le crochetage par les artisanes que les greniers sont en maints endroits vidés des vieux vêtements et de toutes les retailles employées dans la catalogne et le crochetage » (RMA, 1948:96) (Figure 10).



Figure 10: Récupération de guenilles par les jeunes filles de l'École ménagère de Saint-Georges de Beauce. Vers 1918. Source: « Rapport du ministre de l'Agriculture », 1917-1918, p.153.

Une autre pratique de recyclage très populaire en Beauce est la récupération des tissus de laine. Six informateurs nous ont expliqué en détail le processus de récupération:

Tout ce qui était en laine, maman, elle appelait ça faire des échiffes. Elle la mettait toute en petits carreaux, on l'échiffait nous, on faisait ça les enfants le soir, enlevait tous les brins, enlever le brin sur un côté, le brin sur l'autre. On mettait ça dans des récipients. Pis le tricot c'était pareil, on défaisait des petits bouts de laine, pis là elle le faisait à nouveau carder dans les moulins. C'est tout un mélange, cardé, puis y font de la laine de seconde qualité, de seconde main, qu'i appelait de l'échiffe, et puis ils recommençaient le cercle. C'était moins bon, ça durait moins longtemps, mais ça faisait quand même que ça servait deux fois (Lucille).

Ils envoyaient ça au moulin à carder pi il y avait, ils appelaient ça des, prend comme l'étoffe tout ça, y avait une machine, elle défaisait toute ça,

puis ils faisaient de la laine. Ils faisaient de la laine pour de quoi de foncé, pour faire des mitaines, tricoter de quoi... Ça se démançait toute, puis ils remettaient de la laine neuve un peu avec puis ils refaisaient de la laine, ici chez Clément Lemieux (Clermond).

Cette industrie, carderie d'Albert Lemieux en 1941, avait à elle seule produit 18 000 livres de laine pour les cultivateurs cette année là (IRNI, 1941: 39). Certains moulins récupèrent les restants de laine en échange de couvertures de laine qu'ils produisent:

Elle tricotait la laine, qu'elle faisait filer à Saint-Victor, qu'elle envoyait avec des poches d'échiffes, des vieux vêtements, avec un échange de couvertures de Saint-Victor Woolen Mills²⁶. Faites avec des échiffes, mais industriel; couverte de laine foulée avec une ligne de couleur et un petit point de surjet autour (Jean-Guy).

Le Cercle de fermières de Sainte-Marie a recours à ce procédé en 1947, alors qu'il rassemble la laine de plusieurs fermières de la région pour l'envoyer dans une manufacture en échange de couvertures (FMACF, dossier Sainte-Marie, lettre du 7 septembre 1947).

Une Beauce traditionnelle

Les pratiques traditionnelles de production domestique se maintiennent en Beauce au cours de la période 1920-1960. Fabrication d'étoffe domestique, confection de vêtements et recyclage persistent dans plusieurs familles, grâce aux différentes formes d'encouragement qu'offrent les écoles ménagères, les Cercles de fermières et le ministère de l'Agriculture.

En contrepartie, la transmission d'une forme particulière de costume semble avoir peu d'importance au cours de la période étudiée. Les costumes traditionnels, tel le costume de l'habitant, se transmettent rarement²⁷. Par contre, les pratiques de transmission à brève échéance, comme le don à l'intérieur de la famille, sont omniprésentes, grâce à un processus de hiérarchisation des vêtements témoignant d'un constant souci d'économie. La tradition est donc présente au niveau des pratiques plutôt que des objets eux-mêmes: elle se révèle dans les actes plus que par les objets, qui eux sont des témoins résultant de pratiques traditionnelles. La

26. La Victor Woolen Products, fondée en 1950, fabrique en effet des couvertures de laine. Elle emploie 50 personnes en 1959 (IÉIB, 1959).

27. De même, nos entrevues laissent croire que la transmission du trousseau de baptême est peu fréquente.

reproduction de modèles traditionnels dans le costume touche principalement l'approvisionnement en matières premières, la fabrication et le recyclage des vêtements.

Le maintien de ces pratiques jusqu'aux années 1960 ne peut être expliqué sans le soutien du gouvernement: « On ne cesse de vanter les valeurs rurales, alors que le Québec est fortement urbanisé. [...] À mesure que les années passent, les valeurs et les modèles anciens qu'on tente de reproduire correspondent de moins en moins à la culture québécoise. Seul un appui sans défaillance du pouvoir aura permis qu'ils résistent si longtemps » (Thivierge, 1983: 142). Garder les familles à la terre, lieu de sauvegarde des traditions, éviter l'accroissement du chômage urbain, encourager l'économie en période de crise économique et de guerre, planifier le retour des soldats et des femmes au foyer après la guerre, voilà quelques-unes des préoccupations qui sont à la base de la propagande gouvernementale en faveur du maintien des traditions, de la vie rurale et de la revitalisation de l'artisanat domestique. Malgré le succès remarquable de cette propagande — nos résultats d'enquêtes et les statistiques du ministère de l'Agriculture en témoignent — la diffusion des nouveautés de la mode par les médias et l'amélioration des moyens de transport amorcent une lente rupture d'avec ces pratiques traditionnelles.

CHAPITRE 2 L'INNOVATION

La période de 1920 à 1960 en est une de bouleversements et de contrastes. D'un côté, les valeurs traditionnelles sont toujours très présentes, véhiculées par les élites et le clergé; de l'autre, le Québec est de plus en plus ouvert aux influences extérieures, particulièrement à celles des États-Unis. Face à cette ouverture émerge une crainte de l'américanisation, l'américanisme étant défini comme « une manière de penser et de vivre, à base de matérialisme, d'utilitarisme et de sensualisme » (Bilodeau, 1931: 144). Cette américanisation touche tous les domaines: religion, magazine, cinéma, radio, mode, économie, etc²⁸. Comme le soutient Yvan Lamonde, « les phénomènes liés à la culture de masse [...] ont été, avec raison, associés aux États-Unis. La nouveauté venait des « États », le moderne était « américain », la modernité avait des airs d'américanisation, laquelle était décriée par les élites mais saluée par les consommateurs » (1995a: 30).

La modernisation du Québec se manifeste par l'urbanisation et l'industrialisation croissantes, provoquant l'apparition de nouveaux comportements, tant en ce qui concerne la sociabilité que dans la vie domestique (*ibid.*: 19). On observe en effet au cours de la période étudiée une hausse importante de l'ensemble des dépenses de consommation, tant pour les vêtements que pour les autres dépenses (Charland, 1992: 89). Cet accroissement est en étroite relation avec la diminution de la production domestique, cette dernière étant en partie due à l'industrialisation et à l'amélioration des moyens de communication. En effet, le développement du réseau ferroviaire, qui atteint la plupart des régions du Québec vers la fin du XIX^e siècle, ainsi que l'amélioration et le développement du réseau routier dans la première moitié du XX^e siècle (Linteau et al., 1989a: 564), ont favorisé l'expansion du commerce. Depuis le début du siècle, « l'article manufacturé peut facilement arriver aux villages les plus retirés, aux fermes les plus isolées » (Bouchard, 1932: 356). D'ailleurs, « le succès des ventes par correspondance dès le début du siècle montre bien que plusieurs objets de consommation ne sont plus le fruit d'une production artisanale ou domestique », mais produits en série et ensuite offerts aux

28. En 1936, la Revue dominicaine consacre une série d'articles à ces différentes voies par lesquelles l'américanisation envahirait le Canada à l'époque (Lamarche, 1937).

consommateurs (Charland, 1992: 80). Même si le catalogue offre des marchandises de luxe, le système de commande postale instauré par les grands magasins est basé d'abord sur des produits de nécessité et vise principalement les gens à faible et moyen revenu (Glazebrook, 1969: viii). Ainsi, le passage à la modernité signifie à la fois rupture avec certaines habitudes plus ou moins ancrées et adoption de comportements nouveaux.

La modernité rejoint la Beauce comme le reste du Québec. Alors que 79% de la population beauceronne vit en milieu rural en 1921, cette part chute à 62% en 1956. Entre temps, l'agriculture continue d'occuper une place importante dans la vie économique de la région puisque 70% de la population vit sur des fermes en 1941 (IRNI, 1941:33). Par la suite, l'agriculture se transforme en fonction du développement des marchés et des transports: les agriculteurs se spécialisent et délaissent peu à peu la production vivrière et plusieurs productions traditionnelles (Lavertue, 1980: 28). À partir de ce moment, l'activité manufacturière en Beauce s'accroît grâce à la prospérité que connaît tout le pays et à l'ouverture de la région aux marchés extérieurs (Bélanger et al, 1990: 89; Lavertue, 1980: 69). Malgré tout, la Beauce est encore le comté de la province comptant la population agricole la plus élevée en 1956 (Boucher, 1962: 256). En contrepartie, l'électrification des fermes est en avance sur le reste du Québec: alors que 67% des fermes québécoises sont électrifiées en 1951, 87.5% des fermes beauceronnes le sont (*Recensement du Canada*, 1951). En 1956, 94% des fermes beauceronnes sont électrifiées, faisant de ce comté celui qui en compte le plus au Québec (Boucher, 1962: 254,256).

Nous tenterons ici de cerner les processus de propagation de la mode dans une région où les pratiques traditionnelles de production et de confection domestiques sont toujours présentes. Nous observerons comment se modifient peu à peu les habitudes vestimentaires par l'intégration de certaines nouveautés dans la garde-robe quotidienne des Beaucerons. Par « nouveautés », nous référons à des vêtements qui sont nouveaux dans la région, mais qui, dans certains cas, existent ailleurs depuis plusieurs années déjà.

C'est sous l'angle des différentes influences favorisant la diffusion des modes en Beauce que nous examinerons l'intégration de ces innovations: tout d'abord, le moyen de diffusion quasi naturel de la mode, les magasins et leur catalogue,

instrument privilégié de diffusion des nouveautés de la mode depuis la fin du XIX^e siècle. Nous verrons ensuite comment la Deuxième Guerre mondiale, par ses restrictions mais surtout par les bouleversements de société qu'elle provoque, modifie en profondeur certaines habitudes vestimentaires. Enfin, l'accroissement des voyages et du tourisme, ainsi que le développement des médias (journaux, radio, et plus tard, télévision), permettent une ouverture sur les régions avoisinantes, dont, en Beauce, les États-Unis ne sont pas la moindre. Ces contacts influencent grandement les vêtements portés au cours de la période étudiée.

La diffusion de la mode par le commerce

Depuis la fin du XIX^e siècle, les grands magasins rejoignent les gens chez eux, même dans les régions les plus éloignées, grâce à leur catalogue. Le catalogue crée une ouverture sur un monde différent; il collabore aux bouleversements des modes de consommation dans tous les domaines, il amène des images de l'innovation jusqu'à la maison, sans que l'on ait à se déplacer pour se tenir au courant des dernières nouveautés. Ce médium est sans conteste un outil de diffusion de la mode des plus efficaces, non seulement pour la mode vestimentaire, mais dans tous les domaines. Le catalogue permet, lorsqu'on le souhaite et que les moyens financiers le permettent, d'acheter des vêtements tout faits au lieu de les fabriquer à la maison ou de les faire faire sur commande.

L'influence des catalogues commerciaux est fréquemment dénoncée comme étant néfaste au maintien des valeurs et des pratiques traditionnelles, tant par les différents promoteurs de ce maintien que par le clergé. « Il y a certes plus d'avantages à tricoter pendant une heure qu'à feuilleter le catalogue. Le rouet et le métier sont en train d'être supplantés par le catalogue. Les uns faisaient rentrer les sous à la maison; l'autre en fait sortir les piastres » (Bilodeau, 1931: 87-88). « Ils exercent une fascination redoutable sur l'âme des campagnardes. Outre qu'ils offrent des facilités d'achat indéniables, ces catalogues allument des convoitises pour la mode urbaine ou la mode exotique. Les catalogues ont peut-être été le plus grand agent de déruralisation du logement et du costume, et des coutumes » (Bouchard, 1932: 356). Une de nos informatrices, Jeanne, raconte:

Ils avaient commencé à envoyer des catalogues, chez Eaton, le curé Morisset, il avait fait un sermon « Scandale! » parce qu'on voyait les femmes avec des brassières, et puis les hommes en « caneçon », un

scandale! Il avait prêché un dimanche de pas laisser rentrer ça dans les maisons.

Le premier catalogue Eaton est publié en 1884; la première édition illustrée date de 1886. Dans les premières éditions, on retrouve des vêtements pour femmes et enfants, et quelques items pour hommes. Mais la part de marchandises la plus importante est celle des tissus et accessoires pour l'ornementation des vêtements. Sears et Simpson, principaux concurrents de Eaton, publient leur propre catalogue dans les années suivantes. Un premier catalogue en français est publié par Eaton en 1910, mais celui-ci ne devient régulier qu'en 1927-1928 (Glazebrook, 1969: iii-ix). Les catalogues sont, dans plusieurs maisons, un des rares volumes que l'on possède. « *Ca c'était notre machine à penser dans le domaine de la mode, on effeuillait ça, on regardait ça* » (Lucille). Après avoir été bien observé par toute la famille, ses illustrations peuvent être découpées par les enfants. En Beauce, selon trois informateurs, les catalogues étaient souvent récupérés par les garçons pour se faire des jambières de hockey.

Peu à peu, les catalogues offrent une plus grande variété de vêtements prêt-à-porter, mais ceux-ci sont lentement acceptés, puisqu'on est habitué à porter des vêtements coupés sur mesure, adaptés à sa taille: « *Considerable persuasion was needed to induce the customers to break with tradition* » (Brett, 1969: x). Pour certains informateurs, le problème de l'ajustement des tailles semble persister: « *[le catalogue] nous aidait à nous fixer un peu sur la mode, ce qui s'en venait. On « yeux-tait » mais on n'achetait rarement, on avait acheté quelquefois mais les grandeurs étaient pas correctes. Mais on aimait regarder pour être au courant des nouvelles choses qui se présentaient* (Bertrand).

Outre un souci d'économiser en faisant soi-même, cette habitude de porter des vêtements bien ajustés pourrait en partie expliquer l'intérêt du catalogue comme source d'inspiration pour la confection domestique ou pour se faire fabriquer des vêtements sur mesure.

Je prenais un patron qui paraissait être pareil comme dans le catalogue, un peu le modèle dans le catalogue (Simone).

Maman était pas assez adroite pour nous faire nos belles robes. Elle nous faisait nos robes de semaine, mais pas de dimanche. Notre bonne couturière, elle faisait ça pareil comme celles qu'on voyait dans le catalogue. On voyait un beau modèle, on le découpait puis elle la faisait (Annette).

C'est aussi là que les femmes puisent leur inspiration pour recycler de vieux vêtements en tenue plus à la mode: elles défont un vieux vêtement, regardent dans le catalogue et transforment le patron pour le mettre au goût du jour.

Certains magasins de Québec offrent aussi la possibilité de commander des marchandises par la poste, par leurs annonces dans les hebdomadaires régionaux de la Beauce. Ils s'adressent à leur clientèle beauceronne potentielle en les invitant à les visiter lors de leur prochain voyage à Québec (par exemple, *L'Éclaireur*, 11 décembre 1924).

Chez nos informateurs, l'achat de vêtements prêts-à-porter est réservé presque exclusivement aux vêtements des jeunes et des adultes, la plupart des vêtements d'enfants étant de confection domestique. Malgré leur relative rareté, les magasins de la région sont visités pour s'approvisionner en accessoires et en matières premières, de même que pour s'y inspirer des quelques nouveautés qui y sont en vente. À l'occasion, les Beaucerons se rendent dans les grands magasins de Québec, mais le principal média de diffusion de la mode pour nos informateurs est sans contredit le catalogue des grands magasins:

On s'habillait parce qu'on avait vu ça dans le catalogue, puis c'était établi. On regardait le catalogue Eaton et Simpson, puis bon c'était ça, puis on en voulait une pareille (Jean-Guy).

On allait à Québec en train, on pouvait y aller une couple de fois par saison, ça fait que la mode c'est plutôt par les catalogues, ou quand on allait en ville, à Québec ou à Saint-Joseph (Estelle).

Certaines personnes, toujours plus au fait des nouveautés de la mode, sont aussi des modèles, des diffuseurs, qui servent d'exemples et de sources d'inspiration pour les gens moins bien nantis.

On regardait les madames qui étaient capables de s'en acheter arriver avec ça puis ça copiait (Annette).

Il y avait quelques familles qui allaient en France, des professionnels, ils arrivaient avec des toilettes excentriques, quand on allait à la messe le dimanche, ils aimaient ça les mettre (Simone).

Dans le temps de l'époque des chapeaux [...] tout le monde voyait ça, c'est à se demander si le monde allait à l'église [...] pour aller à la messe vraiment ou si c'était pas pour voir les nouveautés dans la mode. Le monde était très soucieux de ça. Je me rappelle mes grandes soeurs arrivaient à la maison, ça durait le temps du dîner le dimanche midi, elles parlaient des vêtements que telle dame, telle dame portait (Charles).

Ainsi, on remarque que malgré le pouvoir coercitif exercé par le clergé, l'église est un lieu de diffusion idéal des nouvelles modes dans les villages de la Beauce. Fréquentée régulièrement par la grande majorité de la population, elle constitue sans contredit un endroit privilégié pour montrer ces nouveautés que le curé s'efforce de contrôler en les dénonçant en chaire.

Les influences de la Deuxième Guerre mondiale

Au cours de la guerre de 1939 à 1945, différents décrets gouvernementaux viennent contrôler la quantité de tissus et d'ornements permis dans les vêtements, afin de réserver les matières premières aux besoins des militaires et de l'Angleterre. Un commerçant de vêtements raconte:

La mode a changé au cours de la guerre, pour économiser sur le tissu. [...] Ça commencé, pour économiser le tissu, pour en obtenir pour les militaires, y ont commencé par décréter que « double-breasted » qu'on appelait, double croisure là, c'était aboli ça, on avait pu le droit de vendre du « double-breasted ». Le gilet était aboli aussi, c'était des deux pièces, le veston et le pantalon. Un deuxième décret, c'était la largeur du pantalon, le pantalon était à 24 pouces de large (bas de la jambe) (Figure 11) et puis il a tombé à 19 pouces, on était-tu malheureux! Tout ce qu'on avait de vieux stock à 24 pouces ça s'est vidé dans les magasins, y avait plus possibilité d'en avoir. Un autre décret c'était l'abolition des revers, des coffres là (Andréa).

En fait, la Commission des prix et du commerce en temps de guerre régleme à peu près tout. Les restrictions et interdictions concernant les vêtements sont relativement nombreuses et variées: nombre de poches et de boutons, longueur maximum des rebords de finition, largeur des ceintures et des jambes de pantalons, etc. Ces dernières sont limitées à 22 pouces au niveau du genou et à 19½ pouces au bas, comme l'indiquait notre informateur. Léon se souvient aussi de ce changement: « *Les pantalons moi j'en ai porté jusqu'à 14 pouces en bas de large [...] quand je me suis marié là pas mal (1939). Ensuite ça venu des petites pattes de pantalons on était pu capable, ça prenait toute pour se rentrer la jambe dedans* ».

Un vêtement de contestation

Par la suite apparaît la mode des « zoot-suiters », ces hommes qui portent les cheveux longs sur la nuque et des pantalons aux bas étroits. Cette mode américaine semble présente en Beauce dans les années 1940. « *Ça sortit le « zoot-suit », ils*



Figure 11: Andréa portant un pantalon dont le bas mesure 22 pouces au total (11 pouces de large), lors de son voyage de nocces en 1937. Photographie reproduite lors de l'enquête. Copie déposée aux AFUL, Fonds Jocelyne Mathieu.

ont parti une mode à l'extrême, le pantalon pour être selon les décrets, un pantalon qui allait en pointu du bas » (Andréa). La perception de cet informateur, voulant que le « zoot-suit » soit conforme aux décrets en temps de guerre, est contraire à ce qu'ont retenu les histoires du costume. Costume de scène des vedettes de jazz

américaines, le « zoot-suit » serait récupéré, selon Auger et Lamothe (1982: 24), pour narguer les marins aux pantalons à larges jambes et au crâne rasé. Tout au cours de la guerre, « le zoot-suit » est un costume de contestation face aux restrictions et au moralisme ambiant. Le « zoot-suit » se caractérise par les excès, la démesure et l'inutilité: très longues vestes, « pantalons remontant presque à la poitrine, se resserrant à la taille pour s'évaser au niveau des cuisses et terminer en tubes étroits cassés sur des escarpins vernis », chaîne de montre très longue, traînant jusqu'à terre et autres accessoires flamboyants. Interdit par le gouvernement américain en 1942 à cause des excès de matières premières qu'il nécessite en période de restrictions, le « zoot-suit » n'en prend que plus de valeur aux yeux de ses porteurs contestataires (Remaury, 1994: 583). Un autre informateur, Julien, situe la mode du « zoot-suit » un peu plus tard, soit à la fin des années 1940 et début des années 1950.

Le pantalon féminin

La mode féminine est aussi touchée par la guerre: au début des années 1940, les vêtements adoptent les lignes et les couleurs de l'uniforme militaire (Auger et Lamothe: 1982: 19), de coupe simple et nécessitant peu de tissu (Laver, 1990: 252). Beaucoup plus importante et durable, la mode du port du pantalon par les femmes a marqué un tournant dans la mode: « *la seule différence [dans la mode] c'est qu'on portait pas de culottes, nous autres les filles, jamais* » (Simone). Le début du port du pantalon par les femmes viendrait du « bloomer », culotte bouffante fermée au bas des genoux, lancée par une Américaine pour le cyclisme au milieu du XIX^e siècle. Ce vêtement n'aurait jamais été accepté de façon générale au Canada pour cette activité (Brett, 1969: x). Le terme bloomers a été employé par un informateur qui raconte que sa mère achetait des bloomers vendus par des marchands itinérants (« peddleurs »). Il décrit ces bloomers comme étant des sous-vêtements longs, des « culottes à grands manches » (Gérard) (Figure12).

On retrouve le premier exemple de culottes courtes (« breeches ») pour femmes publié dans le catalogue Eaton en 1923, comme vêtement de sport (Brett, 1969: xiv). En fait, dès 1922 *L'Éclairer* publie un court texte sur les « filles-culottes », ces « personnes de sexe féminin, le buste couvert d'un habit court ou d'un chandail, et les jambes enfouies dans des culottes jambonneaux, serrées aux genoux, bouffantes sur les cuisses. Les « filles-culottes » pratiquent le ski, le traîneau, la



Flash! Don't Miss This!
Presenting the Season's Outstanding Value in
Rayon Knit Undergarments

Ladies! Just wait till you see these Unites! Fine quality Rayon
rama and expert workmanship went into their making and, on
top of that, dainty styling and exquisite finishing details. You'll
be thrilled! Colors: White or Tea Rose. Misses' and Women's
sizes: Small, Medium and Large (10 to bust 32 to 42).

35¢
Each

| | | | |
|--|---|---|---|
| (A) 19-E338—Vest. Price Maitreel, each... 35¢ Price delivered, each... 35¢ | (B) 19-E337—Bloomer. Price Maitreel, each... 35¢ Price delivered, each... 35¢ | (C) 19-E328—Loose-Leg Pants, Price del, each 35¢ | (D) 19-E336—Cuff-Knee Pants, Price del, each 35¢ |
|--|---|---|---|

Figure 12: Les « bloomers ». Source: Catalogue Eaton printemps-été 1941. p. 66.

traîne; on n'en a encore vu que peu de spécimens sur la raquette et le patin » (L'Éclairer, 1983:39). En 1924, une illustration accompagnant une chronique sportive dans le même journal montre quatre femmes en costume de sport: une

skieuse et une patineuse en jupe; une femme en toboggan et une en raquettes portant des culottes aux genoux (Figure 13) (*L'Éclaireur*, décembre 1924).

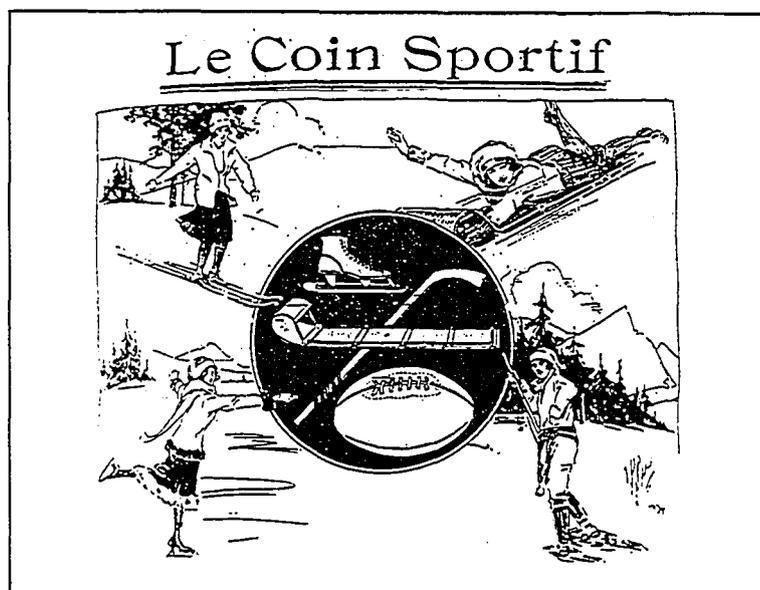


Figure 13: Entête d'une chronique sportive publiée dans *L'Éclaireur* en 1924. On y remarque deux femmes portant la culotte. Source: *L'Éclaireur*, 18 décembre 1924, p. 5.

En fait, le pantalon féminin est presque exclusivement réservé aux activités sportives tel le ski et le cyclisme jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale (Figure 14).

Maman nous faisait faire des robes en costume de flanelle. On embarquait ça, on se mettait un gros gilet en dessous de ça, pi on avait des gros pantalons, et puis on rembarquait un pantalon de couleur, de la couleur de la robe, ça pouvait être rouge, ça pouvait être bleu, ça pouvait être brique. C'est comme ça qu'on s'habillait pour aller patiner. Des robes ici là [aux genoux] comme les patineuses, on avait nos patins blancs (Isabelle).

Malgré le fait que le pantalon soit réservé aux activités sportives, le clergé exerce un contrôle rigoureux sur la tenue que portent les femmes, même dans ces

circonstances: « la première qui a porté des culottes pour aller en bicycle, nous dit Simo... elle s'est fait nommer en chaire le dimanche suivant! »



Figure 14: Femmes en pantalon, lors d'un voyage de pêche en 1940. Photographie reproduite lors de l'enquête. Copie déposée aux AFUL, Fonds Jocelyne Mathieu.

Au moment de la guerre, les femmes remplacent la main d'oeuvre masculine dans les usines et adoptent alors un costume approprié: salopette, pantalon ou bleu de travail (Figure 15). Elles ne délaisseront pas le pantalon par la suite, celui-ci entre au contraire dans la plupart des garde-robes féminines.



Figure 15: Publicité publiée dans *La Revue moderne* pour inciter la population à ne pas juger les femmes qui portent le pantalon: c'est leur vêtement de travail. Source: *La Revue moderne*, vol. 23, no 11, mars 1942, p. 2.

Le pantalon ça commencé, pour moi là, ça commencé pas mal la dernière année d'études à l'école normale, ça veut dire ça à l'année 1945 à peu près. Ça commençait le pantalon là. Dieu sait si c'était du confort hein... Surtout pour la chaleur. Mais les hommes...ça devenait un peu vulgaire une femme qui était en pantalon. C'était niaiseux comme ça (Lucille).

Le pantalon, en effet, met plus en évidence les formes féminines, mais surtout il rend les sexes indistincts. ce qui scandalise bien des gens:

Les femmes s'habillaient comme les hommes, là c'était pas drôle. (Clermond).

Moi j'ai accepté le pantalon d'abord, j'avais toujours aimé ça, j'avais toujours rêvé d'avoir des pantalons quand j'étais jeune. C'était dur d'en avoir parce qu'ils voulaient pas qu'on en porte, parce qu'ils disaient que c'était garçon, pi c'était ci, pi c'était ça. J'avais à peu près 13-14 ans (1949-1950). Ils disaient « Ah t'es pas belle en pantalon, t'as l'air d'un garçon ». Mais j'aimais ça, pi j'ai toujours aimé ça, pi j'en porte encore. J'aime mieux ça qu'une robe (Jeanine).

Encore aujourd'hui, certains hommes montrent des réticences face au port du pantalon par les femmes, voyant là un manque de féminité.

Malgré une augmentation de sa popularité dans les années 1940, le pantalon est encore réservé à certaines circonstances:

Les pantalons on n'avait pas le droit de mettre ça. Des petites culottes ici (aux genoux) on n'avait pas le droit de mettre ça, au chalet oui, mais dans le village c'était pas permis, parce que tu te faisais pointer du doigt par le curé le dimanche [...] On en portait [des pantalons] quand on allait au chalet, dans les années 1940, en 1944 j'pense... Des shorts on n'en mettait pas, on en mettait au chalet, des costumes de bain, la plupart du temps on restait en costume de bain toute la journée [...] Personne nous voyait. Mais quand on voulait aller au village, à Ste-Germaine, ben là c'était une petite jupe, une petite blouse, ou ben un petit pantalon. On portait jamais en nudité, fallait toujours avoir quelque chose (Isabelle).

En 1941, des illustrations de femmes en pantalon sont diffusées dans *L'Éclaireur*, dont une mentionnant que les « slacks » sont « idéals pour la pratique des sports parce qu'ils sont très confortables » (4 décembre 1941: 2) (Figure16).

La mode du short serait, elle, apparue au début des années 1930 (Guillemard, 1991: 113; Laver, 1990: 242). Le short est inspiré de celui que l'armée britannique portait dans les jungles des Indes (Toussaint-Samat, 1990:379). On constate, d'après ce

que nous dit Isabelle dans la citation précédente, que l'adoption du short féminin²⁹ en Beauce a débuté à peine 10 ans après l'apparition du mot, en 1933 (Laver, 1990: 242; Robert, 1987: 1810). Jeanine commence à en porter au début des années 1950 seulement:

On commençait à porter des shorts, c'était plutôt genre jupe-culotte, mais pas trop court, on gardait ça un peu en haut du genou, on ne portait pas tellement parce qu'on était gênée, on portait ça à la maison seulement (Jeanine).

L'arrivée du pantalon féminin est sans contredit une des nouveautés qui a le plus marqué l'ensemble de nos informateurs: 12 personnes sur 20 en ont parlé. Pour plusieurs des femmes rencontrées, l'absence du port de pantalon dans leur enfance semble le changement majeur de la mode au cours de leur vie, la plupart (7/10) spécifiant cette absence au sujet des vêtements qu'elles portaient dans leur enfance.

On ne portait pas de pantalon long parce que c'était pas la mode (Jeanine).

Pas de pantalons, des jupes ou des petites robes (Estelle).

Les pantalons on n'avait pas le droit de mettre ça (Isabelle).

Quand on jouait dehors, on n'avait pas de pantalon (Lucille).

Y avait pas de grands pantalons, c'était pas la mode (Jeanne).

En général, les femmes apprécient cette nouveauté. Confortable et plus chaud que le port d'une jupe, le pantalon rassure entre autres les mères qui voient partir leurs fillettes à l'école par les grands froids d'hiver.

Je trouve que les jeunes sont chanceux de porter des pantalons, parce que nous on en n'avait pas. Quand les enfants portaient, ils s'en allaient à la classe, seulement que des bas, puis des culottes [...] quand les pantalons ont sorti, j'étais bien contente, pour les enfants... (Estelle).

Elle-même reste cependant réticente au port du pantalon:

À peu près en 57, disons que là on a eu envie d'en porter des pantalons, je suis pas forte à porter des pantalons ben gros. Là je porte des bermudas à cette heure que je suis plus âgée. On n'en portait pas tellement. C'était pas la mode ben, ben (Estelle).

Le port du pantalon par les femmes a permis l'émergence de ses propres légendes, dont celle-ci, racontée par Hermann: le curé, rencontrant sur la rue une de ses

29. Nous étudierons plus loin le port du short par les hommes.

paroissiennes portant le pantalon la salue d'un « Bonjour Monsieur! » La jeune fille lui répond, du tac au tac: « Bonjour Madame! »³⁰.



Figure 16: Les « slacks », qu'on dit très confortables pour le sport. Source: *L'Éclaireur*, 4 décembre 1941, p. 2.

30. Cette histoire nous a aussi été racontée par quelques personnes au cours de cette recherche, lors de discussions informelles. C'est pourquoi nous pensons qu'elle fait partie de la tradition orale.

Les influences américaines

On remarque, à travers les exemples mentionnés, l'importance des influences américaines dans le costume beauceron. La Beauce, par sa situation géographique constitue une route de passage entre la ville de Québec et le Maine, aux États-Unis. Son isolement relatif au début du XX^e siècle est rompu par le développement de la circulation automobile et les chemins de fer. La stagnation de l'économie rurale en Beauce au cours du XIX^e siècle, son agriculture de type extensif, qui impose rapidement des limites au peuplement à cause de l'espace géographique restreint, l'absence de grandes villes et d'industries pour absorber les excédents de la population rurale et la forte attraction exercée par les villes et industries américaines, qui se développent rapidement au XIX^e siècle, sont des facteurs qui auraient encouragé l'émigration de nombreux Beaucerons vers les États-Unis (Lavertue, 1980: 17). « *Y en avaient beaucoup qui allaient du côté des États, y en avaient beaucoup de St-Ephrem, pi dans les coins ici, qui s'étaient en allés à Lewiston travailler par là dans les années de crise, ça s'en allait à Lewiston travailler dans les factries* » (Clermond). On évalue généralement que 48 000 personnes ont quitté la Beauce entre 1871 et 1951, se dirigeant non seulement vers les États-Unis, mais se dispersant aussi dans les Cantons de l'Est et à travers le Québec (Lavertue, 1980: 16-17).

L'émigration des Québécois vers les États-Unis aurait connu son sommet entre 1880 et 1890, pour ensuite ralentir. Une seconde vague, aussi importante en nombre mais représentant un plus faible pourcentage de la population à cause de l'accroissement de la population canadienne, a lieu entre 1920 et 1930. On constate au cours de cette période un important mouvement de retour au Canada. D'après Yolande Lavoie, « la proximité des deux pays favorisait la mobilité et rendait les mouvements migratoires sensibles aux moindres fluctuations économiques » (Lavoie, 1973: 80). À partir de 1930, des restrictions politiques amenant une quasi fermeture des frontières des États-Unis limitent l'émigration des Québécois à un nombre très modeste d'individus (Lavoie, 1981: 51).

Les mouvements de population entre la Beauce et les États-Unis sont fréquemment liés à l'exploitation forestière des forêts du Maine. Dans ces cas, il s'agit généralement de départs temporaires, qui n'en constituent pas moins des occasions de rapprochement avec la culture américaine. Ces échanges de population créent

un mouvement d'ouverture, en mettant le monde rural québécois en contact avec de nouvelles expériences (Linteau et al., 1989a: 565), qui ne sont pas sans influence sur la mode beauceronne. Jeanine raconte:

Nous autres on avait la chance d'avoir celui-là [le catalogue] des États-Unis parce que papa travaillait là. Il l'apportait. Ils appelaient ça Sears Roebuck. On avait ce catalogue-là. Nos vêtements de dimanche c'était là que papa les prenait. Il les achetait dans ce catalogue là. [...] Il nous ramenait des vêtements. La mode était pas pareille, tu pouvais dire « Ah tiens, ça vient des États-Unis ça ». C'était pas la même mode. Le matériel était beau, soyeux [...] il pouvait y en avoir dans le matériel. des étampes, nous autres on voyait pas ça. Une fois il m'avait fait venir une robe, je me souviens, il y avait quatre étampes comme ça dans la jupe et une en avant. Ça on voyait pas ça nous autres.

Sept informateurs ont fait allusion à la présence de membres de leur famille aux États-Unis. Pour la plupart, ce sont les échanges de vêtements entre les familles qui permettent un contact avec la mode des États-Unis. Comme le dit Hermann, il n'y avait « pas une famille qui n'avait pas des mon oncle pi des ma tante, pi des frères pi des soeurs aux États et qui ramenaient du linge, si tu voulais passer cute un peu tu t'habillais un peu comme eux autres » (Hermann). Comme nous l'avons vu précédemment, les vêtements donnés par la parenté des États-Unis sont soit portés tels quels, ou plus fréquemment transformés pour les ajuster pour un enfant plus petit.

Non seulement cette parenté revenait en Beauce visiter sa famille, mais les Beaucerons pouvaient aussi occasionnellement se rendre aux États-Unis.

Y avait une de mes tantes qui était du côté américain, elle avait deux grands garçons, les vêtements qu'ils portaient plus elle nous les donnait. Ça faisait notre affaire, on portait ça. Du côté américain les vêtements coûtaient rien à l'époque là-bas, la piastre valait rien. Quand ils allaient du côté américain mes parents, ils ramenaient des choses qu'on pouvait pas se payer ici, c'était trop cher ici. C'était avantageux pour ceux qui avaient accès à ça (Charles).

Je me souviens parce qu'on allait visiter de la parenté aux États-Unis puis on comparait les affaires. Ce qu'eux autres avaient en avant, nous autres on l'avait après (Jean-Guy).

En fait, il semble que l'influence américaine se fait sentir de façon plus intense dans la région de Saint-Georges, plus près de la frontière: six des sept informateurs nous ayant parlé de ces contacts avec les États-Unis vivent dans cette région. De leur côté, les gens de Saint-Joseph et Sainte-Marie semblent plus tournés vers Québec,

où ils vont à l'occasion magasiner. Les gens de la région de Saint-Georges se rendent occasionnellement eux aussi à Québec, mais de façon plus exceptionnelle.

Les « breeches »

Tout comme les femmes, les hommes auraient commencé à porter le short vers le début des années 1950, selon Gérard. Cependant, la plupart des hommes portaient, dans leur enfance, ce qu'ils appellent les « breeches », pantalons bouffants resserrés sur les mollets (Guillemard, 1991: 105), ou encore des « pantalons de golf » ou « knickerbocker » (Figure 17). Cependant aucun de nos informateurs ne les a nommés par ce dernier nom. Selon Louise Gagnon (1991: 253-254), les « breeches », vêtement d'origine américaine, se popularisent à Montréal dans les années 1860, pour les jeunes garçons de 5 à 10 ans environ. L'adoption de ce vêtement donne une allure masculine aux jeunes garçons, tout en marquant une différence avec le costume de l'homme adulte, qui lui porte le pantalon. En Beauce, le pantalon court était porté de façon généralisée par les jeunes garçons pendant toute la période étudiée (11/20 en parlent), soit pour aller à l'école ou comme vêtement de dimanche.

On avait des pantalons golf pour aller à l'école, avec des bas golf qui avaient un repli aux genoux avec des dessins, fallait qu'il soit beau un peu (Roland).

L'hiver, c'était des culottes « breeches », ça part petit dans le bas de la jambe, pi nos bas de laine embarquaient par là dessus, pour pas qui s'infilte de neige entre les deux. Rendu aux genoux, c'était bouffants vers l'extérieur, des deux côtés là. C'était en vêtement chaud là, je peux pas te dire quel genre d'étoffe (Hermann).

Et puis les garçons, ils portaient les culottes courtes longtemps avant de porter les culottes longues, ça pris du temps avant que ça soit la mode les culottes longues. Y avait les culottes aux genoux, avec un beau bas golf. Y avaient l'air plus jeune, comme de raison. Ça pris du temps avant qu'ils portent des culottes longues (Simone).

On portait des « british », des culottes aux genoux avec des pads de cuir sur les fesses et sur les genoux, bruns ou bleu foncé, et des gros bas de laine domestique, tricotés par ma mère (Jean-Guy).

En fait, les « breeches » sont loin d'être une nouveauté propre à cette période, ce vêtement étant porté par les garçons pendant environ un siècle, avec très peu de variantes, tant en Europe qu'en Amérique. Ce n'est que pendant la Deuxième Guerre que les garçons ont recommencé à porter couramment des pantalons longs (Deslandres, 1976: 175). Si l'on considère la définition que nous avons donnée du

costume populaire, les « breeches » en seraient un parfait exemple: habillement de la majorité de la population (chez les jeunes garçons), ses modèles ne sont pas particulièrement originaux et montrent peu de variations dans le temps. La simplicité de ce vêtement permet aussi de le porter dans différentes circonstances (dimanches, école).



**Low-Priced Blue Serge
Two-Bloomer Suit**

6.85

Sizes 26 to 34-inch chest for ages 8 to 16 years.

94-504 Full-fitting, strongly-sewn and lined Suit, made of a good weight Chevlot-finish Blue English Serge of Wool and Cotton mixture. Supplied with two pairs of roomy bloomer pants with expandable fasteners at knees. Three-button, single-breasted model with set-in skirt pockets and all-round loose belt. Good value. Price..... **6.85**

**Splendid Value in
Bigger Boys' Suit**

7.65

Sizes 31 to 36-inch chest, for ages 12 to 18 years.

94-550 Bigger Boys' Suit in conservative model, cut of a neat Brown Heather Wool and Cotton English Tweed, in radio pattern. Lustré body lining in coat. Roomy bloomer pants with Governor fasteners at knees. A popular style suit. Price..... **7.65**

Figure 17: Culottes aux genoux pour garçons ou « breeches ». Source: Catalogue Eaton, printemps-été 1927, p.165.

En fait, la longue durée de sa popularité et de la transmission des modèles en font pratiquement un costume traditionnel: on retrouve les «breeches» dans le catalogue Sears de 1897 (Israël, 1993), comme dans les publicités du magasin Maurice Pollack de Québec, dans le journal *L'Éclaireur*, en 1941.

Le jean

Le jean, pour les informateurs de plus de 60 ans, c'est l'« overall », le vêtement de travail évitant de salir ou d'abîmer ses autres vêtements. Il est donc très difficile pour eux d'imaginer porter un jean comme vêtement mode, non seulement pour eux, mais même pour leurs enfants.

La mode y a eu des jeans...moi j'ai été 50 ans dans le commerce au détail, j'ai jamais voulu vendre une paire de jeans, ça rentrait pas dans le magasin, ça me mettait en maudit. Pourquoi? parce que c'était de l'exploitation d'une mode que je pensais qui durerait [pas]...c'était le vêtement pour aller faire le train, la même chose que les «overall». L'origine de cette mode là, c'est que les mineurs au Klondike ou aux États-Unis, ils arrivaient avec leur tente, et puis quand ils trouvaient pas le filon puis qu'ils étaient rendus à bout de ressources, ils taillaient la tente pour faire des vêtements et puis ils avaient des rivets, ils rivaient ça avec des rivets, il y avait pas de couture pi ces choses là. Puis là nous autres, la belle jeunesse avec ça, je trouve moi que c'est de valeur. Moi les jeans ont jamais rentré dans la maison, je détestais les jeans... Les filles, le premier morceau qu'elles se sont acheté avec leur argent, c'est une paire de jeans (Andréa).

Il est vrai que les différences formelles sont minimes entre le jean et l'« overall », puisque ce dernier se vendait sous forme de salopette ou de pantalon, appelé « waist overall ». Ce n'est que vers les années 1950 que le symbolisme du jean commence à changer: d'un vêtement associé à la pauvreté et aux travaux manuels, il devient le symbole de non conformité et de révolte des jeunes face à la culture de leurs parents, qu'ils considèrent dépassée (Finlayson, 1990: 17-22). On trouve dans ce conflit de générations un autre élément d'explication à la réticence des parents face à la popularité des jeans chez les jeunes.

Ce même conflit surgit quelques années plus tard, de façon plus aiguë, avec la mode hippie: « *Ce qui m'a dérangé le plus ça été les hippies. Ça j'ai trouvé ça dégoûtant. Les grands cheveux longs ça m'a dérangé pas mal. On a eu du trouble avec ça nous autres. Ça été une période difficile à passer* » (Roland).

La robe de maternité

Une nouvelle avenue de recherche nous est suggérée par Gérard, qui nous met sur la piste d'un vêtement témoignant d'un changement dans les mentalités:

La seule chose qui a arrivé des États, ça je peux dire ça, parce que ma mère a vu ça pour la première fois, une robe maternité. Ça c'était extraordinaire de voir ça, parce qu'autrefois une femme qui avait un enfant, c'était malheureusement, se cacher, fallait pas qu'elle montre qu'elle attendait un enfant. Ma tante était arrivée avec les robes maternité, puis maman a donc trouvé ça beau. Là le monde se sont mis... ça arrivé au Canada ça aussi là. Peut-être que ça venait de Montréal ou d'ailleurs aussi. Mais là y se sont mis à en porter. Vers 1958 (Gérard).

L'apparition de ce vêtement correspond certainement à un changement dans les moeurs: la femme enceinte n'a plus à se cacher, et elle peut enfin porter des vêtements adaptés à sa situation.

Après les trois premiers mois de grossesse, et parfois avant, selon l'évolution de sa taille, la femme enceinte abandonnait presque complètement ses activités sociales pour se confiner au foyer. Il n'y a pas si longtemps, la grossesse provoquait une certaine gêne, et nombreuses hélas! étaient les puritaines qui s'exclamaient d'indignation devant une femme enceinte dont le comportement n'était pas complexé. Depuis quinze ans, l'optique a changé du tout au tout, dans ce domaine comme dans bien d'autres (Bertrand et Morin, 1966: 74-75).

Les robes de maternité apparaissent cependant beaucoup plus tôt: on retrouve les premières représentations de ces vêtements dans le catalogue printemps-été 1941 de Eaton. On y voit alors six tenues « very smart at keeping your secret » (Figure 18). Témoignant d'un changement des mentalités, le catalogue printemps-été 1957 offre quant à lui trois pages de vêtements de maternité, sans aucune allusion à des choses à cacher.

Bref, l'influence américaine est remarquable dans presque toutes les nouveautés mentionnées et dans leur dénomination même: « overall » ou jean, short, « breeches », « bloomers », etc³¹. Remarquons que les nouveautés vestimentaires dont nous parlons, celles qui nous semblent s'être le mieux intégrées dans le

31. L'importante utilisation de termes anglais doit aussi être reliée à la proximité de la population anglophone des Cantons de l'Est, qui selon le géographe Raoul Blanchard permet aux Beaucerons d'apprendre quelques bribes d'anglais. Ils seraient ainsi moins dépayés aux États-Unis, ce qui rendrait l'émigration « plus tentante ici qu'ailleurs » (1947:364).

MATERNITY DRESSES

*smart styles that are
clever at concealment*



A "Dutcher Day" Three-piece which mother-to-be of all ages considers one of the elegant maternity styles on the market. Made of purple rayon crepe with crisp white embroidered Cotton, silk-and-lace collar. Skirt on a plain rayon bodice top, has domed adjustment. Front, loose-fitting top comes well down over the hip.
Colors: British Navy (Stellum), Monterey Rose (Dusky Rose), Black.
To Fit Bust..... 32 34 36 38 40 Ins.
Length about..... 41 42 43 43 44 Ins.
40-E186—Price.....4.98

B Redingote effect. "Martha Washington" Maternity Dress of printed, supple rayon rayon—very smart in keeping with recent. Domed adjustment across the front of the neckline allow extra fullness when it is needed. White pattern is a refreshing contrast to the colorful ground shades. Note the youthful collar draped with White Ground (esters) Navy, Rose, Teal Green (Silksh-croch).
To Fit Bust..... 32 34 36 38 40 Ins.
Length about..... 41 42 43 43 44 Ins.
40-E185—Price.....2.98

B
40-E185
2.98

Figure 18: Les premières robes de maternité illustrées dans le catalogue Eaton. Source: *Catalogue Eaton*, printemps-été 1941. p. 18-19.

quotidien des Beaucerons, ne correspondent pas tellement à celles que retiennent les histoires du costume, concentrées qu'elles sont sur le travail des grands couturiers. Voilà sans contredit un des intérêts majeurs de l'enquête ethnographique, celui de mettre en évidence des aspects cachés ou méconnus du quotidien.

Une Beauce moderne

Si la modernité vient des États-Unis, et que les Beaucerons sont d'assez près en contact avec la culture américaine grâce à des membres de leur famille et à la proximité géographique de ces deux territoires, on peut se questionner sur le degré de modernisation de la Beauce. À titre d'exemple d'une ouverture sur la modernité américaine, mentionnons qu'une soirée de « vues animées » a été présentée à Saint-Georges en 1924. Grâce aux dénonciations préalables de ce genre de divertissement par le curé, la soirée n'aurait pas connu un grand succès, selon le journaliste de *L'Éclaireur*, qui lui-même encourage la population à ne pas fréquenter ces activités (*L'Éclaireur*, 30 octobre 1924:3). La télévision fait quant à elle une entrée remarquée en 1952:

Depuis un an déjà, on entend parler de télévision chez nous, mais seulement quelques-uns avaient eu l'avantage d'en apprécier les bienfaits et surtout de l'autre côté de la frontière. Mais la semaine dernière, nous avons eu le plaisir d'assister à une séance de télévision et ce à St-Georges même, grâce à l'esprit d'initiative de M. Armand Catellier, propriétaire de Catellier Radio Service, qui depuis plusieurs mois travaillait à l'installation d'un appareil à télévision chez lui (*L'Éclaireur*, 1983).

Ce soir là, les sept canaux captés étaient américains, cette séance s'étant tenue avant même les débuts de la télévision de Radio-Canada. On a pu y voir « un programme de boxe qui avait lieu au Madison Square Garden, [...] un programme de lutte à Détroit, un sketch et différentes autres scènes très intéressantes » (*L'Éclaireur*, 1983).

Dans le catalogue Eaton, le premier poste de télévision est mis en vente en 1954-1955 seulement (Charland, 1992: 85). À peine sept ans après les débuts de la télévision de Radio-Canada en 1952, les données de l'inventaire économique et industriel sur la Beauce nous révèlent que la télévision a rapidement pris place dans la majorité des foyers beaucerons: en 1959, 79% des familles de Sainte-Marie et Saint-Joseph possèdent un poste de télévision; 68% à Vallée-Jonction, 67% à Saint-

Martin; 63% à Tring-Jonction et Saint-Frédéric; 52% à Saint-Victor. Ces chiffres suivent d'assez près la moyenne québécoise qui est de 79.4% en 1958 et 88.8% en 1960 (Linteau et al., 1989b: 390). Dès ses débuts, la télévision offre un nouveau lieu d'inspiration et de diffusion pour la mode. Les vêtements portés par les animateurs ou commentateurs, mais surtout ceux des vedettes rock, particulièrement Elvis Presley et les Beatles, influencent les choix des jeunes.

La diffusion des modes en Beauce se fait relativement rapidement grâce à l'augmentation des communications routières et médiatiques. Le développement de la circulation automobile, bien qu'en retard au Québec par rapport à l'Ontario jusqu'après la guerre, offre néanmoins des occasions d'observer de nouvelles modes: « *Dans mon temps les automobiles circulaient, vers 19-20, on communiquait plus, on allait magasiner (à Québec)* » (Roland). Les gens de passage, Américains ou citadins, diffusent les nouveautés de la mode, car ils portent semble-t-il des vêtements légèrement différents: « *les gens de la ville qui venaient se promener, ils étaient pas habillés tout à fait comme les autres* » (Roland). « *On voyait passer des Américains qui avaient des pantalons blancs, ça c'était... puis le « sailor » (chapeau carré bas, comme Maurice Chevalier), les bâtons de golf, ça c'était une curiosité. Y avait le panama aussi, une autre catégorie de personnes plus âgées* » (Andréa).

Les exemples de nouveautés dont nous ont parlé nos informateurs montrent bien que la Beauce n'est pas un milieu à l'abri des changements de la mode, et que bien que les Beaucerons adoptent parfois les modes avec quelques années de retard, ils y sont très réceptifs et les acceptent généralement dans une période relativement courte. « *Ils allaient moins vite peut-être à embarquer, peut-être qu'ils usaient tellement leur linge que, y osait peut-être pas... mais autant que possible, quand ils voyaient quelque chose de nouveau là, y aimaient à l'avoir* » (Gérard).

D'un autre côté, on reste attaché à la tradition, en continuant de fabriquer des vêtements à la maison, de les transformer pour économiser, de les recycler en pièces de textiles domestiques. Comme le souligne Lenclud, « *tout changement, si révolutionnaire puisse-t-il apparaître, s'opère sur fond de continuité, toute permanence intègre des variations* » (1987: 113).

C'est cette dualité entre tradition et innovation qui marque la période 1920-1960 en Beauce (comme dans le reste du Québec), qui amène certaines personnes à

chercher les symboles d'une identité canadienne-française dans différentes régions, à enquêter pour identifier des « personnalités » propres à ces régions, entre autres par l'identification de costumes régionaux.

CHAPITRE 3 UN COSTUME BEAUCERON?

Le costume régional³² se compose du mélange de différents éléments issus tant de la tradition qu'influencés par la mode. Il est une image fixée à un moment donné, lorsqu'un groupe humain prend conscience de sa cohésion et qu'il souhaite afficher son identité. Il devient un symbole, instaure un cliché. Selon Madeleine Doyon, les costumes régionaux « ont été fabriqués de toutes pièces ou en partie dans les familles selon une certaine mode qui s'est cristallisée dans certaines régions et en particulier chez les paysans. C'est une mode qui dure comme les gens eux-mêmes, comme les habitants » (Doyon, 1954c: 1).

Au Québec, rien ne peut laisser croire à l'existence même d'un costume régional, bien que les recherches des folkloristes pour identifier la personnalité du Canadien et son costume aient ancré dans l'inconscient collectif ces images stéréotypées du coureur des bois et de l'habitant. Leurs costumes se caractérisent par l'adaptation au climat: capot d'étoffe, tuque rouge, bottes sauvages, ceinture de laine ou ceinture fléchée (Figure 2). Nous ne mettons aucunement en doute l'existence de ces costumes, décrits par de nombreux observateurs dans leurs récits de voyage à la fin du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle³³. Cependant, on peut s'interroger sur la place attribuée —ou plutôt non attribuée — à ce costume dans les programmes d'encouragement aux costumes régionaux. Associé à la vie rurale, le costume de « l'habitant » comporte probablement une connotation négative dès le moment où la population urbaine devient plus importante en nombre et que les contacts des ruraux avec la ville se multiplient. D'ailleurs, en Europe, les costumes régionaux masculins ont généralement été abandonnés avant ceux des femmes, car ils sont devenus gênants pour les hommes, plus en contact avec les villes (Snowder, 1979:12).

32. Sur le concept de costume régional, revoir l'introduction, à la page 2.

33. Pour une revue de ces écrits, voir Louise Gagnon, 1991: 269-282. Madeleine Doyon avait repéré la plupart des textes anciens décrivant les costumes canadiens. Voir le Fonds Madeleine Doyon-Ferland, Archives de Folklore de l'Université Laval, BF2588 et BF 2589 (le costume dans la littérature).

Les caractéristiques propres aux costumes féminins semblent moins bien définies. Les costumes estivaux sont rarement décrits dans les textes anciens, peut-être parce qu'ils sont relativement semblables à ceux que connaissent les observateurs dans leur pays, qu'ils suivent la mode européenne de plus près. D'après Séguin (1968: 12), en Nouvelle-France, les citadines sont très fières et suivent les modes de France, mais « l'habillement de la campagnarde est fort heureusement plus pratique et plus simple. Elle porte déjà couramment les tissus domestiques dès la fin du XVIII^e siècle » (1968:13). Certains prétendent qu'encore au début du XIX^e siècle, les campagnardes se soucient peu de la mode, car « la terre suffisait à nos paysannes » (Doyon, 1946: 116). De façon générale, on concède que le costume féminin se compose d'une robe ou d'une jupe et d'un corsage de même étoffe, d'un tablier et d'une coiffe. Il ne fait que peu référence à l'hiver, sauf peut-être par l'épaisseur des étoffes de la robe.

Dans le *Bulletin des Agriculteurs* en avril 1942 (p. 50), Alice Ber s'interroge: « chez nous, le costume national n'a pas eu d'existence marquée. Serait-il à propos d'en créer un? » Cette question nous semble résumer toute la problématique de l'existence des costumes régionaux au Québec dans la première moitié du XX^e siècle: on sait qu'ils n'ont pas vraiment existé, mais la quête de pittoresque provoquée notamment par le développement du tourisme suscite des interrogations sur l'intérêt d'en inventer.

Nous analyserons donc d'abord ce contexte favorisant la quête de costumes régionaux au Québec, alors que le tourisme et l'artisanat sont envisagés non seulement comme d'importantes sources de revenus, mais aussi comme des moyens de garder la population rurale attachée à la terre. Nous présenterons ensuite les travaux de Roger Larose, dit « Régor » et de Madeleine Doyon, car leurs recherches pour l'identification et la (re-) création de costumes régionaux, dont un costume beauceron, nous apparaissent particulièrement révélatrices de l'intérêt porté aux costumes régionaux à l'époque. Enfin, nous essaierons de percevoir l'accueil réservé à ces costumes et leur popularité, à travers différents écrits, principalement des articles de journaux et des textes de conférences.

Bien que nous étudions le cas beauceron, nous référerons à un ensemble de circonstances et d'événements entourant le courant de régionalisme au Québec,

afin de cerner comment la recherche et la création d'un costume beauceron se situent dans ce mouvement.

Tourisme et quête de pittoresque

Au cours de la période 1920-1960, la Beauce vit une phase de transformations profondes, principalement marquée par le passage de l'agriculture à l'industrie. C'est une époque de contrastes, où elle hésite entre la sauvegarde et la mise en valeur des traditions et la modernité américaine qui la rejoint à toute vitesse. Cette ouverture sur l'autre, l'Américain si proche et si « envahissant », et la menace que l'on sent sur la culture canadienne-française, favorisent la recherche d'une identité propre aux Canadiens français (Bouchard, 1993a). Elle se construit autour de la famille, de la vie rurale, de la foi catholique et des origines françaises. Voilà les principales caractéristiques qui établissent sa distinction et que l'on se doit de préserver.

Entreprises à la fin du XIX^e siècle, cette quête identitaire et la valorisation du passé qui l'accompagne entrent dans une nouvelle phase dans la première moitié du XX^e siècle. Dès lors, le gouvernement québécois appuie non seulement le maintien, mais la revitalisation des traditions de multiples façons, entre autres par l'implication du ministère de l'Agriculture dans la revitalisation de l'artisanat auprès des Cercles de fermières et par les programmes des écoles agricoles et ménagères. Le développement du tourisme, stimulé par l'accroissement des déplacements en automobile, vient nourrir le processus. En 1939, les rapports de Jean-Marie Gauvreau sur l'artisanat et d'Albert Tessier sur le tourisme, présentés au ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, visent la réintégration d'un artisanat de qualité et des traditions canadiennes-françaises qui ont presque disparu, dans un but avoué de propagande touristique: « le retour à des coutumes et des procédés typiques enrichira notre atmosphère et contribuera à lui donner un caractère « différent », inattendu » (Tessier, 1939: 30). Ce courant vivificateur se manifeste aussi dans l'habitation, alors que l'Office du Tourisme de la province recense les maisons comportant le caractère français si recherché, tout en tentant de « fixer leur provenance des diverses provinces de France » (Brassard, [s.d.]: 1).

La popularisation du tourisme au cours de la première moitié du XX^e siècle met en valeur les spécificités de chaque peuple, spécificités qu'il faut conserver, car ce sont

les différences pittoresques qui par leur attrait, assureront la présence des touristes étrangers: « l'intérêt qu'offre la province de Québec aux touristes américains prend sans doute son origine dans la couleur locale de ses traditions, de sa langue, de son folklore, de ses arts domestiques, de son autochtonie caractéristique³⁴ ».

Pour stimuler l'intérêt des touristes, la diversité régionale doit être encouragée. Dans ce contexte, Albert Tessier suggère la création d'un plan d'ensemble teinté de régionalisme, où se dégageraient les particularités de chaque région, où les thèmes principaux seraient fixés afin de maintenir la variété de la production artisanale, évitant ainsi la saturation du marché touristique (Tessier, 1939, 30). L'artisanat doit être développé « suivant les aptitudes et les ressources propres à chaque région » (Gauvreau, 1939: 37). En fait, le développement des industries domestiques doit suivre celui du tourisme.

Facteur primordial dans la création du visage pittoresque de la province, l'artisanat constitue de plus un moyen de réintégrer quelques-uns des Canadiens français qui « ont répondu à l'appel de la patrie » lors de la Deuxième Guerre mondiale (Gauvreau, 1940: 9). De même, la réintégration au foyer domestique des femmes qui ont quitté la maison pour remplacer la main d'oeuvre masculine dans les usines fait partie des préoccupations. On envisage aussi l'artisanat comme une façon de retenir à la campagne quelques ruraux, garçons et filles, leur évitant ainsi de céder à l'attrait des villes et de risquer d'aller rejoindre les rangs des chômeurs urbains (Désilets, 1937a: 14; Gauvreau, 1940: 12-13; Riou et Gauvreau, 1953: 45).

Ces préoccupations ont amené la création d'un centre de brayage du lin à Beauceville en 1928 (RMA, 1928: 209; voir chap. 1), alors que le gouvernement étudie les moyens de répandre et de perfectionner la culture du lin, dans l'objectif d'augmenter la production de toile domestique, non seulement pour l'utilisation domestique mais aussi à des fins de vente de produits artisanaux aux touristes (Désilets, 1937b:7; FMIC, dossier « Culture du lin »). Ces mêmes soucis auraient présidé à la mise sur pied de l'école de céramique de Beauce en 1941, lieu où l'on souhaite réaliser une fusion entre agriculture et artisanat. Non seulement lié au contexte de popularité de l'artisanat à l'époque, la création de l'école de céramique

34. Extrait d'une entrevue accordée à la presse par M. Elmer P. Resseguie, représentant canadien de la Scripps-Howard Newspapers Co., de New York, reproduit dans *Le Soleil*, 28 mars 1946, p. 22.

veut répondre au problème de chômage des jeunes, dû à l'accroissement de la population et à la mécanisation de l'agriculture (Chartier, 1948:10). À l'origine, les jeunes hommes qui y étudient suivent des cours d'agronomie et de céramique (*L'Éclaireur*, 7 mai 1942:1; Chartier, 1948). On espère ainsi qu'ils pourront travailler à l'agriculture l'été et se constituer un revenu d'appoint par la céramique l'hiver. Le programme est rapidement modifié (dès 1943), l'équipement nécessaire à la production céramique étant trop important pour que l'établissement individuel soit rentable. Les cours d'agronomie sont abandonnés et on se concentre sur la céramique. La construction d'un comptoir de vente de la production est prévue: « l'édifice sera de vieux style canadien et ne manquera pas d'attirer les Américains qui circulent en très grand nombre dans la Beauce, l'été » (*L'Éclaireur*, 1983: 73). Les fermières ouvrent, elles aussi, un comptoir de vente permanent en Beauce (RMA, 1944:113). En 1946, les fermières de Beauceville installent un comptoir d'artisanat saisonnier entre Saint-Joseph et Beauceville, dans l'ancienne école de céramique, pour la période touristique estivale (FMACF, dossier Beauceville). Dès les années 1920, le magasin P.F. Renault de Beauceville, comme d'autres commerces à travers la province, collabore avec le Service de l'Économie domestique par l'organisation d'expositions favorisant le développement des industries domestiques (Désilets, 1937a: 14). Cependant, certains croient que ces quelques efforts ne suffisent pas. Ainsi, selon le géographe Fernand Grenier, « la Beauce ne tire aucun parti de son artisanat extrêmement intéressant et qui pourrait se développer, de la céramique de Saint-Joseph dont la jeune école a déjà donné des oeuvres de grande valeur, rien non plus de ses produits de l'érable qui pourraient donner lieu à un intéressant commerce d'été » (Grenier, 1955:167-168).

Pourtant, la présence du courant d'encouragement au développement du tourisme par le gouvernement est attestée en Beauce. Tout d'abord, un « Syndicat d'initiative de la Beauce » est créé en 1933. Ces syndicats, inspirés d'un modèle français et liés au Conseil du tourisme, doivent s'occuper d'inventorier et de promouvoir les attraits touristiques de leur territoire (FMIC, dossier « Conseil du tourisme et syndicats d'initiative »). Cependant, un document daté de 1936 affirme que le Syndicat de la Beauce est en pratique inexistant. D'autres activités témoignent de l'intérêt porté à la question du tourisme dans la région, dont la tenue d'une réunion sur le tourisme à Saint-Georges, le 17 novembre 1941. À cette occasion, le directeur de l'Office du tourisme de la province, Maurice Hébert présente une conférence sur le sujet (*L'Éclaireur*, 20 nov. 1941: 1, 10). Des extraits du rapport de Tessier sont

publiés dans *L'Éclaireur* les 13, 20 et 27 novembre 1941. Selon certains, « La Providence a doté la Beauce de façon admirable au point de vue pittoresque, pourquoi ne profiterions-nous pas de cet avantage précieux? » (*L'Éclaireur*, 18 mai 1950: 5). Le portrait que trace Grenier du développement touristique de la région en 1955 est cependant plutôt sombre:

la Beauce est sûrement l'une des régions les plus agréables de la Province et l'une de celles qui sont restées le plus authentiquement françaises. [...] En outre, la Beauce n'a fait jusqu'ici aucun effort pour attirer le tourisme. Disons-nous même qu'elle a tout fait pour l'éloigner? Il faut voir toutes ces fermes mal entretenues le long de la route; les pancartes monstrueuses qui bordent la route et sont presque toujours rédigées en anglais; les magasins des villages dont les murs sont affreusement tapissés d'affiches multicolores annonçant exactement les mêmes produits que le touriste américain vient de laisser dans son pays; les hôtels dont les noms suintent la banalité —Midway, Modern, Maple leaf, etc.— et qui, de plus, n'offrent qu'un service médiocre et ne disposent d'aucune tradition culinaire originale; toutes ces « heated cabins », etc. (Grenier, 1955:167-168).

L'hôtellerie occupe d'ailleurs une place très importante dans le développement du tourisme et le caractère pittoresque de la province. Le ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, qui s'occupe aussi de l'hôtellerie et du tourisme, encourage les hôteliers à décorer et à meubler leur établissement « à la canadienne » afin de donner aux touristes le cachet canadien-français qu'ils recherchent (Gouin, 1938:12 et 149). Des suggestions de mobilier pour les hôtels sont d'ailleurs proposées par l'École du meuble en 1936 (FMIC, dossier « École du meuble »). En mai 1950, le ministère offre un cours aux hôteliers de la Beauce. À cette occasion, ces derniers ont adopté le port d'un costume féminin composé d'une jupe ample et d'un boléro noir pour leur personnel féminin (*L'Éclaireur*, 18 mai 1950: 5).

Le visage pittoresque du Canada français que l'on tente de vendre aux touristes dans les dépliants promotionnels, parfois peu en accord avec la réalité, fait dire à Albert Tessier dans son *Rapport sur le tourisme*: « Par souci de dignité et pour sauvegarder nos meilleurs intérêts, hâtons-nous de mettre la réalité en accord avec notre littérature publicitaire! Car c'est notre publicité qui a raison » (Tessier, 1939:6).

Le besoin de créer des costumes régionaux

La recherche de costumes régionaux se situe dans un ensemble plus large d'une idéologie non plus de survivance et de conservation, mais de revitalisation du

passé. La création de costumes régionaux canadiens est perçue comme un moyen parmi d'autres pour créer ce pittoresque que souhaite les touristes étrangers, car le costume crée une image instantanée, un « cliché » que le touriste associe facilement à une région. Le costume régional adopte généralement « une forme facilement identifiable [...] qu'une reconnaissance aisée permet de hisser au rang d'élément emblématique » (Maguet et Tricaud, 1994: 26). De plus, le costume est mobile, permettant d'identifier « une personnalité régionale » même hors de son contexte (sa région) (*ibid.*: 14). « Une fois fixées dans l'esprit du public et devenues familières, ces images peuvent se prêter à des utilisations secondaires, touristiques et publicitaires notamment » (*ibid.*: 19).

Les racines françaises, selon Albert Tessier, multiplient le corpus de traditions canadiennes-françaises: « nous avons notre propre folklore, nos costumes pittoresques, nos légendes, nos souvenirs, et par une fortune merveilleuse, nous pouvons puiser dans tout le folklore français. Tout ce qui se fait en France dans ce domaine, pourrait presque se transporter ici sans transposition essentielle » (Tessier, 1939: 33). Les costumes canadiens sont donc recherchés dans nos racines françaises, et par un raccourci, ils ne peuvent que ressembler à ceux des provinces de France d'où sont venus les ancêtres: « La vieille province française du Québec » (Tessier, 1939: 5) doit retrouver sa physionomie française et afficher ses couleurs à travers ses costumes. Ainsi, « les étrangers viendraient de partout visiter notre province, dont le panorama et les mœurs paisibles les charmeraient; ils y viendraient chercher un souvenir de la France et le doux écho de notre langue » (Ber, 1942d: 35).

Le charme pittoresque et la variété des costumes régionaux français servent donc de source d'inspiration et stimulent l'imagination des promoteurs de cette idée au Québec. En France comme en Europe, la différenciation des particularités régionales s'accroît grâce à l'introduction et à la distribution plus facile de nouvelles matières, favorisées par l'industrialisation et le développement des chemins de fer (Cuisenier, 1987: 76), mais aussi à cause de l'ouverture sur les régions voisines, qui amène une prise de conscience des différences (Seid, 1984: 88). Le romantisme éveille un intérêt pour les costumes paysans et la mise en valeur du costume régional: dès le XIX^e siècle, leur côté pittoresque est recherché par les touristes qui visitent les villages où peuvent être observés ces costumes, qui

atteignent alors le sommet de leur développement (Snowder, 1979:7; Gáborján, 1969: 7; Seid, 1984: 89).

Au Canada français, au début du XX^e siècle, alors que le costume de l'habitant semble rejeté, la valorisation d'un costume féminin typiquement canadien suscite l'intérêt. L'attrait pour le costume féminin s'explique peut-être par les possibilités de création qu'il offre, grâce à l'utilisation de matériaux divers et à la multiplicité des couleurs disponibles.

La prolifération des fêtes populaires et des centenaires de paroisses au Québec stimule peu à peu le développement de la popularité des costumes régionaux. En fait, selon Tessier, il faut multiplier les fêtes nationales pour multiplier les occasions de créer du pittoresque (Tessier, 1939:31). Dans ces occasions, la population aime à se costumer de vêtements d'inspiration ancienne associés à différentes époques, allant de la Nouvelle-France à l'époque victorienne. Lors du Deuxième centenaire de Sainte-Marie de Beauce, en 1944, les costumes portés réfèrent à « tantôt une galante marquise, tantôt une célèbre Marie-Antoinette » ou encore à Catherine de Médicis (Comité des fêtes du deuxième centenaire, 1944: 22). L'enthousiasme des jeunes filles pour les costumes anciens lors des fêtes patriotiques, « pourrait faire croire que l'idée d'une robe nationale serait bien accueillie » (Ber, 1942a: 47).

L'introduction et la propagation de l'idée du costume régional: le projet de Régor

Au milieu des années 1940, le ministère de l'Industrie et du Commerce confie à Roger Larose, dit « Régor », dessinateur en haute couture et créateur de modèles, le projet de créer des costumes régionaux québécois³⁵. L'objectif principal de ce projet est d'« offrir à la population rurale des vêtements et accessoires attrayants, convenables à notre climat, et typiques à chacune des régions de la Province ». Les buts fixés sont nobles: rendre la province attrayante afin d'attirer les touristes et former « un esprit franchement canadien dans l'art de se vêtir » (*L'Action Catholique*, 1945: 15). De plus, la création de costumes régionaux devrait augmenter les revenus provinciaux et encourager les jeunes à demeurer au foyer paternel pour

35. La copie du contrat entre Régor et le ministère de l'Industrie et du Commerce n'est ni signée, ni datée. Cependant, le ministère ayant changé de nom en 1943 (auparavant ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce) et le ministre Paul Beaulieu étant entré en fonction le 30 août 1944, l'entente ne peut qu'être postérieure à cette date (Deschênes, 1993).

fabriquer des souvenirs. Pour réussir à propager l'idée du costume régional, on encourage la création d'écoles où les jeunes apprendraient à confectionner des accessoires régionaux; le port des costumes régionaux dans les établissements hôteliers; la promotion des costumes auprès d'associations comme les Cercles de fermières. On propose aussi la tenue d'expositions et de conférences et de la publicité dans les revues de mode.

Par son contrat avec le ministère (annexe G), Régor s'engage à donner une série de conférences à travers la province, où il présentera des croquis et modèles de costumes et à organiser des expositions présentant au moins 20 créations, avec défilé de mannequins. Il devra aussi fournir des modèles d'ornements de vêtements, mais surtout « au moins quatre-vingts et au plus cent cinquante patrons de costumes de grandeur standard, avec croquis en couleur ». Régor écrira aussi des articles sur le costume régional pour publication dans les journaux et revues, avec croquis et photos. Il devra créer des modèles exclusifs pour les hôtels, les Cercles de fermières et autres organisations, et diriger la réalisation d'un film sur le costume régional.

Dans le cadre de son projet, Régor propose la division du territoire québécois en dix régions. À chaque région serait associé un costume, inspiré de ceux des provinces de France d'où sont venus les ancêtres qui ont occupé ces territoires. Pour les régions peuplées plus récemment, « il faut chercher notre inspiration dans leur économie et leur topographie » (*L'Action Catholique*, 1945: 15). De ce point de vue, les possibilités agricoles régionales paraissent déterminantes dans l'apparence du costume³⁶. En théorie, les particularités territoriales des régions conditionnent la production des ressources naturelles, donc l'accès aux matières premières disponibles. Il semble donc tout à fait normal que les costumes diffèrent selon les régions. En pratique, il est toutefois peu probable que la diversité régionale dans l'agriculture québécoise influence les ressources disponibles, les possibilités de production de matières textiles étant relativement semblables dans l'ensemble du Québec.

36. Le meilleur exemple de création de costumes correspondant aux possibilités du territoire est certainement celui du Centenaire du Royaume du Saguenay en 1938, alors que chaque paroisse porte un costume dont les couleurs correspondent à ses supposés caractères prédominants. Voir Hamel, 1995.

Parmi les régions délimitées par Régor, on remarque la Vallée de la Chaudière (Ber, 1942d:35). Malheureusement, nous n'avons retrouvé aucun croquis ni aucune description des costumes conçus pour cette région, probablement elle aussi subdivisée en plusieurs sous régions.

La réalisation de l'ensemble du projet inclus dans ce « contrat relatif à l'introduction et à la propagation de l'idée du costume régional dans la Province » rapporterait à Régor un minimum de 14 500\$ et un maximum d'un peu plus de 20 000\$. D'après un mémo agrafé à la copie du contrat, son salaire aurait été de 7800\$, auquel s'ajoute une subvention allant jusqu'à concurrence de 5000\$.

Bien que nous ne puissions connaître quelle part du projet fut réalisée³⁷, nous savons que le programme a été au moins partiellement mis en place, puisque nous avons retrouvé différents articles rendant compte de ces activités. Ainsi, dans une conférence présentée à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec en décembre 1944, « Le conférencier expliqua la nécessité de la création d'un tel costume, et les avantages à retirer, tant au point de vue économique qu'artistique. [...] Ce sera une source de revenus au point de vue économique, par la venue des touristes et du côté artistique, par l'intérêt que susciterait un tel costume chez les jeunes » (*Le Soleil*, 1944:15). En 1945, le programme de propagande pour les costumes régionaux est publié dans *l'Action Catholique*. On y résume les buts et objectifs du projet et l'ensemble des moyens proposés pour sa mise en application.

Régor serait actif dans la propagande de costumes régionaux depuis le début des années 1930, soit bien avant son contrat avec le ministère (Ber,1942d: 35). Dès 1942, ses projets de création de costumes régionaux semblent connaître un certain succès: les membres du comité régional des fêtes du Bas-Saint-Laurent se disent « convaincus de l'importance de ce costume pour le maintien des moeurs et des coutumes d'un peuple fier » (Ber, 1942d: 35). Régor a subdivisé le Bas-Saint-Laurent en sous régions, auxquelles sont associées des régions françaises. Ainsi, le costume de la région de Montmagny s'inspire de celui de Douarnenez en Bretagne, celui de la région de l'Islet, de Cancale; celui de la région de Kamouraska, de

37. Les rapports du ministère de l'Industrie et du Commerce n'étant pas publiés avant 1959 (sauf en 1942 et 1943), il est assez difficile de connaître quelle part de l'ensemble de ce projet fut effectivement produite. Malgré nos recherches pour retrouver des traces d'un film sur le costume régional, nous n'avons pu confirmer si ce dernier fut réalisé ou non.

Pontivy, etc., avec des variantes pour les villages (Figure 19). « Toute la population de Sainte-Anne de la Pocatière est prête et n'attend plus que le règlement des derniers détails d'ordre matériel avant de donner l'essor à cette magnifique innovation qui ne doit pas être temporaire, mais permanente » (Ber, 1942d: 35). Ainsi, on peut supposer que l'obtention de l'appui du ministère de l'Industrie et du Commerce constitue un aboutissement dans le travail de propagande de Régor.



Figure 19: Costumes créés par Régor pour la région de Kamouraska, inspirés des régions du Batz et de Cancale en Bretagne. Source: *L'Action Catholique*, 7 janvier 1945: 4.

Encore en 1957, à l'occasion des fêtes du tricentenaire de la seigneurie de Longueuil, Régor a créé douze costumes, originaux parce qu'inspirés de costumes régionaux français. Il s'agit de robes que l'on dit « tout à fait adaptées à la forme de vie du vingtième siècle » (*La Presse*, 1957: 28) (Figure 20). Les femmes « pourront choisir le modèle qu'elles trouveront le plus approprié à leur personnalité et à l'emploi qu'elles en voudront faire ». À Longueuil aussi, on croit que le port d'un

costume historique pourrait être à l'origine d'une tradition locale (*La Presse*, 1957: 28).

L'importance accordée à la différenciation régionale semble toutefois relative. D'après ce qu'en a compris Alice Ber, les costumes proposés par Régor peuvent être confectionnés de « tissu paysan » ou de tissu commercial; les couleurs sont selon les préférences de chacune ou selon la mode et « chacune apporterait la marque de son talent et de sa personnalité ». « Les costumes proposés ne manquent donc pas d'allure moderne, ils sont commodes et pratiques tout en gardant leur caractère original » (Ber, 1942d: 35). C'est cette liberté qui a charmé Mme Ber et lui fait endosser le projet (Ber, 1942d: 35). Régor explique qu'« il s'agit simplement de porter avec une robe aux lignes simples, [...] des accessoires qui seraient typiquement canadiens » (*L'Action Catholique*, 1945: 15). « Tous y ajoutent un peu de leur tempérament et de leur caractère, créant ainsi un costume franchement personnel » (*L'Action Catholique*, 1945: 4). Avec une telle ouverture d'esprit, on peut s'interroger sur la différenciation et l'identification possible de traits typiques à chacune des régions.



Figure 20: Costumes créés par Régor pour le tricentenaire de la seigneurie de Longueuil, inspirés de costumes de la Saintonge, de l'Alsace et du Poitou. Source: *La Presse*, 19 janvier 1957: 28.

Des costumes authentiques: les recherches de Madeleine Doyon

Ces « costumes inventés » par Régor auraient stimulé Madeleine Doyon dans ses recherches pour retrouver les authentiques costumes canadiens (Godin, 1988: 25). Elle justifie son travail de reconstitution par le désir de ne plus voir, dans les différentes fêtes, des « costumes inventés ». « Ceux qu'un certain artiste de Montréal, un dessinateur de modes, nommé Régor, a voulu lancer en 1946, lors d'une campagne qu'il avait entreprise à travers la Province en accord avec nos sociétés patriotiques et l'office du Tourisme » (Doyon, 1954c: 2). « Sitôt qu'ils prennent une allure paysanne, dit-elle, on se hâte d'appeler folkloriques ces costumes inventés, soit-disant (sic) traditionnels, alors que souvent ils sortent de l'imagination féconde d'artistes douteux » (Doyon, 1954a: 16-17).

Dans les années 1940, ses enquêtes ethnographiques lui ont permis de recueillir suffisamment de données pour former « un ensemble agréable, assez complet pour devenir le costume traditionnel de cette région [la Beauce]. Les documents pris à diverses sources semblent présenter les caractères d'une incontestable authenticité ». Selon elle, « de tels documents encourageraient à la prudence nos inventeurs de costumes régionaux! » (Doyon, 1946: 116).

Rappelons la description du costume beauceron, selon les résultats des recherches de Madeleine Doyon: « capeline blanche, fichu rouge, robe de toile quadrillée de rouge, tablier bleu, jupon rouge brodé et souliers fins » (Figure 21). Cette description du costume féminin beauceron correspond à peu de choses près à celles qu'elle donnerait des costumes charlevoisiens ou acadiens: les variantes touchent essentiellement les motifs et les couleurs. Quant au costume masculin, le costume de l'habitant tel qu'on le connaît peut difficilement être utilisé lors des festivités estivales puisque c'est un costume d'hiver (Doyon, 1954c: 2). Elle crée donc un costume estival masculin « blanc ou mi-blanc mi-couleur, selon le tissu de sa chemise ou de ses pantalons. Le mouchoir rouge ou les bretelles de couleur le rendent très pittoresque » (Doyon, 1954c, 3) (Figure 22).

Bien que se fondant sur des sources différentes de celles de Régor, Madeleine Doyon expose elle-même l'ensemble des résultats de ses recherches comme des données permettant la *création* de costumes régionaux. Dans un compte-rendu de la conférence qu'elle a prononcée devant les membres de la Société Saint-Jean-

Baptiste de Notre-Dame du chemin, le journaliste de *L'Action Catholique* présente ces costumes comme étant

non pas des costumes, genre paysan, « inventés » à même les réminiscences de costumes étrangers; non pas des costumes historiques, c'est-à-dire ceux qui nous sont venus de France ou d'Angleterre et qui appartiennent au monde international; mais des costumes bien à nous, des costumes qui se sont développés au Canada, conformes au climat et à l'économie de notre pays, et dont les matériaux sont sortis tout entiers de notre sol. Ces costumes sont l'expression de notre vie d'autrefois³⁸.



Figure 21: Costumes beaucerons reconstitués par Madeleine Doyon dans les années 1940. Au centre, le costume de dimanche; de chaque côté, le costume de travail. Source: Fonds Madeleine Doyon-Ferland, Archives de Folklore, Université Laval.

38. « Nos costumes régionaux », *L'Action Catholique*, supplément 4 avril 1954, p. 11. Cet extrait s'inspire de la conférence présentée par Madeleine Doyon-Ferland devant la section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste de Notre-Dame du Chemin, le 17 février 1954.

La promotion de ces costumes est faite conjointement par les Archives de folklore de l'Université Laval, lieu de travail de Madeleine Doyon, et la section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste de Notre-Dame du Chemin. En 1954, la société Saint-Jean-Baptiste lance une campagne de promotion en faveur des costumes régionaux (Doyon, 1954c, 3) espérant que chaque région aura sous peu son propre costume, « et que les Canadiens se montreront fiers de leur passé en chassant de leurs célébrations patriotiques les costumes « inventés » qui ne représentent absolument rien du génie de nos humbles aïeules » (*L'Action Catholique*, 4 avril 1954: 11). À l'occasion du défilé de la Saint-Jean-Baptiste de 1954 à Québec, un char allégorique présentait le costume régional de l'Île d'Orléans, tel que reconstitué par Madeleine Doyon (Doyon, 1954c: 3).

Ces pittoresques costumes paysans sont diffusés, entre autres, sous forme de poupées (Figure 22) et de cartes postales, ces dernières étant distribuées par la Société Saint-Jean-Baptiste et par le Service de l'Enseignement ménager du Département de l'Instruction publique (Lessard, 1988: 71). Madeleine Doyon diffuse les résultats de ses recherches dans le cadre de plusieurs conférences, dont une devant les techniciennes en enseignement ménager, en janvier 1947 (Doyon, 1947a) et une au Cercle de fermières de Beauceville en avril 1950 (FMACF, dossier « Beauceville »). Un extrait de son article sur le costume beauceron, publié à l'origine dans *Les Archives de Folklore* en 1946, est reproduit dans *L'enseignement primaire* en 1951. Conformément au souhait des dirigeants des écoles ménagères dès le congrès de 1926, ce texte portant sur le costume national peut servir de lecture, de texte à analyser et de dictée, tout en transmettant un attachement aux traditions canadiennes-françaises.

Les recherches de Madeleine Doyon se situent dans la tendance internationale de l'époque en matière de recherche sur les costumes, qui se construit alors sur le savoir et la mise en valeur d'un patrimoine vestimentaire (Godin, 1988: 21-24). À ce moment, l'étude du folklore consiste à recueillir ce que l'on considère comme les derniers vestiges des traditions, afin de les préserver de la disparition. L'ouverture sur le monde, favorisée par le développement des communications et du tourisme, met en évidence les diversités et la « couleur locale » de chaque pays (Figure 23). Au cours de ses travaux, Madeleine Doyon recherchait un costume authentiquement canadien, « sorti de notre sol », adapté au climat et influencé par les premiers habitants du continent, les Amérindiens (Godin, 1988:18-19).

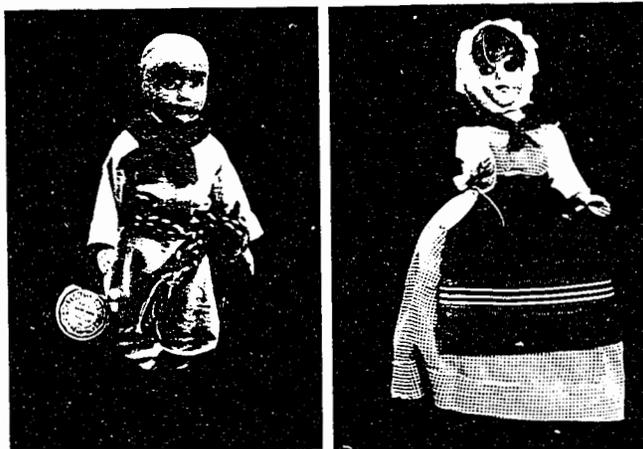


Figure 22: Poupées vêtues de costumes beaucerons. Source: Fonds Madeleine Doyon-Ferland, Archives de Folklore, Université Laval.

Le costume stéréotypé de l'habitant correspond assez bien à ces critères. Cependant, les costumes féminins conçus par Madeleine Doyon semblent bien loin de cet archétype et montrent des similitudes frappantes avec les costumes régionaux français (Figure 24). Doyon ira jusqu'à conclure que comme en France, les particularités des costumes régionaux québécois s'observent principalement « dans la composition et l'ornementation de la coiffe et du tablier » (Godin, 1988: 28).

Étonnamment, la différenciation régionale semble plus ou moins rigoureusement appliquée par Madeleine Doyon elle-même, puisque les costumes qu'elle propose à l'Hôtel de la Roche-Pleureuse de l'Île-aux-Coudres, dans Charlevoix, sont inspirés du costume beauceron (FMDF, dossier « Costumes: Québec (et régions) »).



Figure 23: Madeleine Doyon, à droite, portant un costume reconstitué qu'elle a dessiné. Source: *National Geographic Magazine*, septembre 1950, p. 353.



Figure 24: Carte illustrant les costumes régionaux français, montrant des similitudes évidentes avec les costumes dessinés par Madeleine Doyon. Source: Fonds Madeleine Doyon-Ferland, Archives de Folklore, Université Laval.

L'accueil et la popularité des costumes régionaux

Les tentatives québécoises de création de costumes régionaux semblent avoir connu peu de succès, même dans les milieux qui en faisaient la promotion. Nous n'avons pas trouvé de documents permettant d'évaluer l'accueil réservé au projet de Régor par la population. Cependant, à voir la croisade entreprise par Madeleine Doyon contre ces « costumes inventés », et les nombreuses allusions qu'elle y fait dans ses conférences, on peut croire que ceux-ci ont connu une certaine popularité. Lors de sa conférence au Club Richelieu en 1954, elle affirme: « Ces faux costumes canadiens sont malheureusement trop en vogue encore. Ceux sortis de l'imagination de Régor connurent un certain succès auprès de quelques autorités et institutions québécoises et, en particulier, chez les hôteliers de la région du nord de Montréal » (Doyon, 1954b: 2). Elle les décrit comme « de petits costumes, joliment présentés, qui plaisaient à la population, mais qui ne représentaient en rien la vie canadienne » (Doyon, 1954b: 1). Ceux-ci auraient foisonné dans les parades de la Saint-Jean-Baptiste et dans les centennaires (Doyon, 1954a: 17). Elle ajoute que deux pièces de vêtements ont connu la faveur populaire: la coiffe hollandaise et le corselet de veilleurs noir lacé (Doyon, 1954b: 2). Même à Saint-Frédéric de Beauce, en 1957, le costume officiel du centenaire comporte ce fameux corselet noir (Le Soleil, 14 juin 1957).

Trop habitués au port de costumes d'inspiration historique et à des costumes du type de ceux créés par Régor, la population semble montrer peu d'intérêt pour les costumes « authentiques » recréés par Madeleine Doyon:

Ce qui est malheureux c'est que nos gens si habitués de se contenter de l'à peu près ne prennent pas le temps de constater la différence qui peut exister entre de l'authentique et de l'inventé. Aussi quand on leur présente nos vrais costumes, la plupart du temps ils ne les acceptent pas, parce que disent-ils ils ne ressemblent pas à ceux qu'ils ont vus tant de fois aux tricentenaires et qui leur plaisaient tant. [...] C'est ainsi que plusieurs ne veulent accepter les costumes canadiens que j'ai reconstitués, nos véritables et seuls vrais costumes sous prétexte qu'ils font trop mexicains³⁹ (Doyon, 1954c: 3).

Madeleine Doyon reprend régulièrement la question de l'acceptation de ses costumes lors de ses conférences. Face aux difficultés qu'elle semble rencontrer

39. Le manuscrit du plan de la conférence contient de très nombreuses fautes de frappe, que nous n'avons pas reproduites afin d'alléger la lecture.

pour faire accepter ceux-ci par la population, on peut s'interroger sur le rôle de l'appui gouvernemental dans l'acceptation de costumes régionaux au Québec. Elle tentera, comme son concurrent Régor, de gagner l'appui du ministère de l'Industrie et du Commerce. Luc Lacourcière, directeur des Archives de folklore de l'Université Laval, fait parvenir une lettre datée du 11 octobre 1946 au sous-ministre de l'Industrie et du Commerce accompagnée d'exemplaires des cartes postales illustrant les costumes reconstitués par Doyon (FMIC, dossier « Costumes régionaux »).

Deux tendances semblent se dégager de ce mouvement de valorisation des costumes canadiens. Bien qu'ayant un but commun, soit d'encourager le port des costumes régionaux et nationaux, Doyon cherche à créer des costumes de représentation pour des fêtes patriotiques. Pour elle, ce costume est un emblème identitaire: « il faudra le prendre tel qu'il est, c'est-à-dire, un symbole » (Doyon, 1954a: 17). De son côté, Régor, plus créateur de mode qu'historien du costume ou folkloriste, s'efforce d'intégrer des techniques ou des motifs traditionnels dans les vêtements quotidiens (Figure 25). Régor nous semble ainsi plus près de la philosophie du ministère de l'Agriculture et de l'École des arts domestiques qui diffusent des modèles décoratifs aux artisans afin de diversifier et d'améliorer la qualité de la production. C'est ce même but qui amènera la création d'une école de mode qui « formerait des dessinateurs, capables d'exprimer le bon goût et le confort nécessaires à notre climat, dans des créations canadiennes » (*L'Action Catholique*, 1945:15).

En fait, l'appui accordé ou non par le gouvernement à chacun de ces projets nous semble conditionné par la définition des buts à l'origine même de ces deux projets. Le gouvernement ne se préoccupe pas que de créer des costumes régionaux donnant un caractère pittoresque à la province. Le projet confié à Régor est défini sur des bases économiques: il cherche à stimuler la création et le port de vêtement typiquement canadien, favorisant ainsi la production artisanale, à des fins domestiques, mais surtout pour le marché touristique. Face au développement rapide des sports d'hiver, qui créent un nouveau marché, on souhaite offrir des costumes de sport ayant un caractère canadien, fabriqués de flanelle artisanale ou

d'étoffe à « makinaw »⁴⁰ (Gauvreau, 1939: 14). Comme le dit Gauvreau, costume canadien ne signifie pas nécessairement costume d'« habitant » (1939:48).



Figure 25: Manteaux du soir et gilets de sport réalisés au crochet d'après les dessins de Roger Larose dit « Régor ». Les motifs se veulent d'inspiration amérindienne. Notons que ce type de motifs floraux s'est développé dans l'art amérindien au cours du XIX^e siècle, en s'inspirant des motifs décoratifs populaires à l'époque victorienne. Source: Gauvreau, 1940: 26.

De plus, ce projet correspond peut-être mieux aux attentes du public, car à en croire certains auteurs, le port d'étoffes du pays est devenu à la mode en milieu urbain au cours des années 1930 et 1940 (Potvin, 1942: 223; RMA, 1933: 30; Bériau, 1943:18; Gauvreau, 1939: 9). Les citadines seraient de plus en plus nombreuses à se vêtir de lin et de laine du pays, par coquetterie bien plus que par fierté nationale (Ber, 1942a: 47). « On parle de plus en plus de porter des étoffes du pays. Les citadins et

40. « Étoffe de laine à larges carreaux dont on fait des blouses très chaudes. Ces blouses elles-mêmes ». Bélisle, [1955]: 727.

certains en particulier se sont faits les champions de cette heureuse initiative. [...] Il est aussi chic d'en porter soi-même que les Américaines et les Américains, touristes de la Malbaie, par exemple » (Gauvreau, 1939: 9). Ainsi, le port de vêtements mode fabriqués d'étoffe du pays, ferait des dames « les drapeaux vivants, les drapeaux charmants de chez nous autour desquels tous s'empresseront, j'en suis sûr, de se rallier » (Gouin 1938:147-148).

Dans un article publié dans *L'Éclaireur* en 1942, les étudiantes de l'école normale de Beauceville sont montrées par Françoise Gaudet-Smet⁴¹ comme un modèle à suivre pour la mise en valeur de costumes typiquement canadiens:

Combien sont-elles là devant vous, élèves de l'École normale de Beauceville qui portent fièrement le nouvel uniforme de leur création? *Jupe de flanelle tissée-main. Corsage de toile-du-pays. Cravate tricotée. Béret initialé.* [Les religieuses] ont travaillé pendant deux ans, sans se lasser. Trouver la filasse de lin, insister auprès de chaque élève pour que sa maman tisse et la laine et la toile, cela a été tout un problème devant lequel elles se sont révélées inlassables chercheuses, excellentes mathématiciennes et grandes économistes (*L'Éclaireur*, 19 mars 1942: 3) (Figure 26).

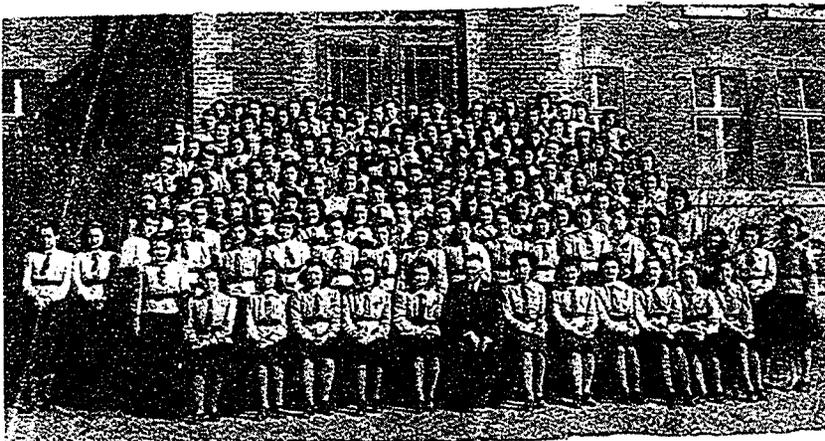


Figure 26: Les élèves de l'École normale de Beauceville arborant leur uniforme fabriqué de tissu domestique. Source: *L'Éclaireur*, 19 mars 1942:3.

41. Fondatrice de la revue *Paysana*, Madame Smet y « donne des conseils judicieux aux fermières », sur l'économie domestique et l'artisanat. La revue est subventionnée par le ministère de l'Agriculture (Gauvreau, 1939: 19).

Un costume « symboliquement historique »⁴²

Peu de descriptions de costumes peuvent être rapprochées des costumes reconstitués par Madeleine Doyon, si ce n'est les quelques références au costume de travail aux champs décrit au premier chapitre, constitué d'une longue robe de coton, d'un chapeau de paille et de chaussures de cuir de fabrication domestique. Le plus souvent, l'image que nos informateurs conservent de la mode d'autrefois est que tous portaient des vêtements semblables, généralement de couleurs sombres, *ce qui nous approche beaucoup plus de la mode victorienne (longueur des robes, des manches, jupons, « bustles », crinolines) que d'un costume régional du type de ceux reconstitués par Madeleine Doyon ou Régor*. On peut ainsi comprendre pourquoi, lors des fêtes patriotiques, on préfère porter des costumes historiques, d'inspiration victorienne ou autre: la population préfère s'identifier à une belle image de son propre passé, donc au costume des dimanches vu sur les photographies plutôt qu'au costume de travail du quotidien. Peu importe que ce costume soit fidèle à la réalité historique, il faut qu'il soit beau et qu'il corresponde à ce que la population veut qu'il soit. Comme le résume si bien Nicole Pellegrin, « la création de costumes historiques ou régionaux à des fins récréatives a contribué à ancrer dans l'imagination collective et /ou locale, des stéréotypes vestimentaires qui, pour être des leurres idéologiques et des aberrations scientifiques, n'en sont pas moins devenus des repères affectifs et des pivots identitaires indéracinables » (Pellegrin, 1993: 84, note 8).

Ainsi, on peut encourager le port de costumes régionaux, mais ce qui est porté n'est pas nécessairement ce qu'on « devrait » porter. Alors que dans la production artisanale on a relativement bien réussi à stimuler la production domestique, on reproche cependant constamment le choix des modèles pas assez inspirés de la région habitée ou pas assez canadien. On n'arrive pas non plus à contrôler la qualité de ce qui est produit. De même, on peut tenter de développer l'intérêt pour le port de costumes régionaux lors des fêtes patriotiques, mais ce que la population choisit de porter n'est pas nécessairement ce qu'on lui suggère.

Ainsi, ces costumes sont des constructions identitaires, basées sur des données historiques et sur la tradition, adaptés aux innovations de la mode et diffusés comme

42. Nous reprenons ici l'expression de Ber, 1942b: 45.

symbole de la tradition et de l'identité canadienne-française. Ce qu'il y aurait de traditionnel dans ces costumes dits traditionnels serait moins leurs formes exactes ou les matériaux dont ils sont faits que l' « idée » ayant présidé à leur construction (Lenclud, 1987:115).

CONCLUSION

Donnant une grande place aux témoignages de nos informateurs, notre recherche souhaitait vérifier l'existence de particularités régionales dans le costume et les pratiques vestimentaires des Beaucerons, en mettant en évidence la part respective des pratiques traditionnelles et des innovations, de même que leurs inter-influences.

En confrontant ce discours oral au contexte idéologique des années 1920 à 1960, nous avons perçu l'influence du discours social valorisant le maintien des traditions sur les usages vestimentaires quotidiens de la population.

Nous constatons d'abord que la transmission d'une forme particulière de costume, tel le costume de l'habitant, se fait plutôt rare. Dans la mesure où le costume traditionnel se définit par la transmission dans le temps de modèles d'une certaine stabilité, quelques vêtements nous amènent à poser la question de la détermination de ce qu'est un vêtement traditionnel. En effet, les cas des « breeches » et du jean nous semblent répondre à ces critères de traditionnalité, bien qu'il soit clair qu'aucun de nos informateurs — et probablement aucun Québécois — ne perçoive ces vêtements comme traditionnels.

La reproduction de modèles traditionnels dans le costume touche principalement l'approvisionnement en matières premières, ainsi que la fabrication et le recyclage des vêtements. L'omniprésence des pratiques de transmission à brève échéance, comme le don à l'intérieur de la famille, de même que la mise en place d'un processus de hiérarchisation des vêtements, témoignent d'un constant souci d'économie. La reproduction de ces coutumes sur plusieurs générations constitue l'aspect traditionnel le plus fort que nous avons pu identifier dans le domaine vestimentaire en Beauce.

Les témoignages oraux révèlent que la production domestique demeure relativement importante en Beauce au cours de la période 1920-1960: fabrication d'étoffe domestique, confection de vêtements et recyclage persistent dans la majorité des familles. À notre avis, le maintien de ces pratiques traditionnelles jusqu'aux années 1960 doit beaucoup à la propagande gouvernementale.

En effet, l'analyse de données statistiques montre l'importante croissance et la revitalisation de la culture du lin, de l'élevage du mouton, du filage et du tissage domestiques au cours de la période étudiée. Ces pratiques traditionnelles de production domestique, en net déclin depuis la fin du XIX^e siècle, connaissent une renaissance grâce aux diverses formes d'encouragement qu'offrent le gouvernement.

L'État promeut le maintien des traditions, de la vie rurale et la revitalisation de l'artisanat domestique, dans le but de garder les familles rurales à la terre. On espère ainsi éviter l'accroissement du chômage urbain et soutenir l'économie en période de crise économique et de guerre. On planifie aussi le retour des soldats et des femmes au foyer après la guerre.

Le maintien de la production domestique est aussi associé à un constant souci d'économie. « La décision d'une famille de produire ses vêtements plutôt que de les acheter serait liée à une stratégie en rapport avec le revenu disponible. À cet égard, le tissage domestique serait plus important dans les régions du Canada où les revenus de la ferme sont les plus bas » (Lamontagne et Harvey, 1997a: 2, citant Ingwood et Irwin, 1993). La propagande gouvernementale a d'ailleurs tiré profit de ces préoccupations économiques: son succès remarquable tient entre autres à la crise économique des années 1930 (Riou et Gauvreau, 1947:73).

La période étudiée est marquée par de nombreuses contradictions, caractéristiques d'une phase de modernisation: les pratiques traditionnelles sont valorisées, alors que des images de modernité sont diffusées de plus en plus rapidement par les médias et grâce à l'amélioration des moyens de transport. Ainsi, la dualité entre tradition et innovation se manifeste sur plusieurs plans. Alors que les catalogues rendent accessibles une variété de tissus et de vêtements prêts-à-porter dans toutes les régions à des coûts relativement abordables, la production d'étoffes domestiques est encouragée. D'un côté, on reste attaché à la tradition, en continuant de fabriquer des vêtements à la maison, de les transformer pour économiser, de les recycler en textiles. De l'autre, on utilise les catalogues des grands magasins comme principale source d'inspiration dans l'application des pratiques de confection domestique, et on achète de plus en plus de vêtements tout faits.

La proximité géographique de la Beauce et des États-Unis et la présence de Beaucerons en territoire américain provoquent de fréquents contacts avec la culture américaine. Les exemples de nouveautés vestimentaires dont nous ont parlé nos informateurs, souvent d'influence américaine, montrent bien que la Beauce n'est pas un milieu à l'abri des changements de la mode. Bien que les Beaucerons adoptent parfois les modes avec quelques années de retard, ils sont très réceptifs et perméables à l'intégration des innovations, qu'ils acceptent généralement dans une période relativement courte.

L'intérêt croissant pour le tourisme favorise le développement de la production artisanale, afin de satisfaire les demandes des visiteurs en quête de produits pittoresques. Ce contexte stimule aussi la recherche de symboles identitaires permettant de mettre en évidence le visage différent du Québec et de ses régions: le costume régional apparaît comme un aspect intéressant de la création de cette image pittoresque, à cause de la reconnaissance instantanée qu'il peut offrir.

Existe-t-il un costume beauceron? Nous ne croyons pas que des caractéristiques particulières distinguent de façon significative le costume beauceron de ceux d'autres régions du Québec, bien que des analyses comparatives devraient être réalisées pour l'affirmer avec certitude. Nos résultats d'enquête montrent peu d'éléments pouvant être considérés caractéristiques de la région. Outre les quelques références au costume de travail aux champs décrit au premier chapitre, peu de vêtements mentionnés par nos informateurs peuvent être rapprochés des costumes beaucerons reconstitués par Madeleine Doyon⁴³. Bien que basée sur des éléments ayant existés, l'image qu'elle a fixée, à un moment donné, du costume beauceron est une construction symbolique. Quant à nos informateurs, le souvenir qu'ils conservent de la mode d'autrefois se résume le plus souvent à une image inspirée de la mode victorienne: tous portaient des vêtements semblables, généralement de couleurs sombres.

Un seul trait pourrait, selon deux informateurs, indiquer une différenciation régionale —mais difficilement vérifiable—: les Beauceronnes seraient plus fières dans leur apparence que les femmes de Québec (Gérard, Lucille). Bref, « les identités

43. Nous ne rejetons pas les résultats des enquêtes de Madeleine Doyon. Les descriptions de costumes faites par ses informatrices sont probablement aussi fiables que celles que nous avons recueillies nous-mêmes.

régionales —les processus d'identification et d'attachement à un espace et à une communauté donnés— importent probablement plus que les disparités objectives à caractère ethnographique: s'il y a relativement peu de traits culturels vraiment propres à la Beauce ou au Saguenay, nous savons bien toutefois qu'il existe des Beaucerons et des Saguenayens » (Bouchard, Gauthier et Huot, 1993: 298).

Choisir son identité

Dans ce contexte de quête identitaire et de remise en valeur des traditions, la population peut sembler avoir été manipulée. Peut-être jusqu'à un certain point. Mais la population a tout de même fait des choix parmi les pratiques et les symboles valorisés. Elle les a acceptés ou rejetés, selon qu'ils répondent ou non à des besoins pragmatiques ou symboliques. Elle n'est pas passive, mais joue un rôle actif. Nous croyons même qu'elle est consciente de participer à la survie, au maintien des traditions, bien que ses choix soient souvent d'abord effectués par souci d'économie ou par résistance au changement. Ainsi, le tissage et la production artisanale, qui peuvent apporter des sources de revenus supplémentaires directes aux artisanes, obtiennent un certain succès. Par contre, le port de costumes régionaux, qui correspond à des visées idéologiques et économiques reliées moins directement au quotidien de l'ensemble de la population (on vise plutôt le marché touristique), semble connaître un succès mitigé.

Nous rejoignons ainsi la problématique de l'authenticité des productions —et des reconstructions— symboliques. De façon générale, la population semble peu se soucier de l'authenticité des traditions. On le perçoit dans les écrits de la période, alors que les promoteurs de l'artisanat —qui se posent en « arbitre de l'authentique » (McKay, 1994: 107)— se plaignent constamment des thèmes choisis par les artisanes, qui ne sont pas assez canadiens, pas assez près du sol, pas assez authentiques. En effet, la tendance romantique veut que plus l'objet ou l'oeuvre artisanal est naturel et « enraciné » au sol local, plus il est authentique (McKay, 1994, 194-208). C'est ainsi qu'en plus de s'inspirer des provinces de France, Régor cherche les costumes authentiques dans l'économie et la

topographie des régions, et que Doyon considère nos authentiques costumes canadiens comme issus du sol.⁴⁴

On devine aussi une « construction de l'authentique » dans le discours de nos informateurs. Pour eux, les pratiques traditionnelles qu'ils évoquent sont authentiques, vraies, transmises de génération en génération, et non pas stimulées ou recrées artificiellement. La mémoire collective ne semble pas avoir retenu la quasi disparition des pratiques traditionnelles de fabrication d'étoffes domestiques entre 1890 et 1930. Les activités de filage et de tissage domestiques sont perçues comme une transmission entre les générations, dans une continuité de mère en fille, sans ruptures, sans réactivation et encouragement gouvernemental. Pourtant les témoignages écrits sur le succès de l'opération de revitalisation sont assez nombreux et éloquentes: ils mentionnent clairement la réactivation de pratiques disparues (Bériaux, 1943; Gauvreau, 1939; etc.).

Bien qu'ils aient réussi à stimuler la production artisanale, les arbitres de l'authentique n'arrivent pas à contrôler le choix des thèmes, ni la qualité de la production. De même, malgré les efforts d'encouragement au port de costumes régionaux « authentiques » lors des fêtes patriotiques, ce qui est porté n'est pas nécessairement ce qu'on « devrait » porter. La raison en est simple: le symbolisme attribué à ces costumes régionaux ne rejoint pas l'image identitaire que la population a d'elle-même. On préfère se vêtir de costumes historiques, inspiration d'images que l'on a du passé, de l'époque plus ou moins lointaine où les pionniers ont commencé à bâtir la région. La population s'identifie alors à une belle image de son passé, souvent inspiré des costumes de dimanche vus sur les photographies, plutôt qu'au costume de travail du quotidien. Peu importe que ce costume soit fidèle à une vérité historique, il faut avant tout qu'il réponde à une efficacité symbolique, celle de l'identification à son passé, réel ou imaginaire.

Le même problème de non-identification aux symboles proposés par les élites amène Paul Gouin à constater que les Canadiens français qui visitent son comptoir d'artisanat de Montréal le font « en somme comme on va dans un musée. On ne

44. Ajoutons l'exemple du Saguenay, où l'on crée des costumes dont « le vert-feuille symbolise les forêts, le jaune-moisson l'agriculture, le gris argent le commerce et l'industrie, le rouge l'ardeur de la foi et du patriotisme » (*La Presse*, 3 septembre 1938, cité dans Hamel, 1995: 227), et celui de la Nouvelle-Écosse, où le gouvernement sanctionne la création d'un tartan aux couleurs de la mer, du ciel, du sol et de la forêt (McKay, 1994: 206-211).

semblait pas très bien se rendre compte que les bibelots que nous exposions pouvaient très bien orner les murs d'une maison, pouvaient très bien servir sur la table de travail ou même la table familiale » (Gouin, 1938:190-191).

Cependant, le passage du temps peut favoriser une ré-appropriation des symboles. Dans l'ouvrage récemment publié par Les Cercles de fermières du Québec (1995), un chapitre présente les « trésors du patrimoine » de chacune des 25 fédérations. La pièce artisanale représentant la fédération regroupant Beauce-Nord, Beauce-Sud, Frontenac et Mégantic-Compton n'est nulle autre qu'une « poupée beauceronne d'époque », créée par Madame Bibiane L.-Maheux, de Saint-Georges, « d'après les recherches de Mme Madeleine Doyon-Ferland » (Cercles de fermières, 1995: 313). Accompagnant la photographie de la poupée, on retrouve de larges extraits du texte de Madeleine Doyon (1946) décrivant le costume de Mademoiselle Beauce à la fin du XIX^e siècle. Après 50 ans, voilà qu'une Beauceronne s'identifie à ce costume dit traditionnel, recréé dans les années 1940; sa reproduction dans le livre des fermières comme pièce représentant la région l'érige en symbole de l'identité beauceronne. Ce costume obtient ainsi, bien naïvement, un peu du rôle symbolique que Madeleine Doyon souhaitait qu'il occupe.

BIBLIOGRAPHIE

Sources:

Sources orales:

Fonds Jocelyne Mathieu, Archives de Folklore, Division des archives, Université Laval (Enquêtes sur la Beauce par Nathalie Hamel) (F1420).

Sources manuscrites:

Fonds Madeleine Doyon-Ferland, Archives de Folklore, Division des archives, Université Laval (F399):

Boîte BF 2656:

DOYON, Madeleine, 1947a: « En quête de costumes populaires ». Conférence prononcée devant les techniciennes en sciences ménagères de Québec, en janvier 1947.

Boîte BF 2657:

DOYON, Madeleine, 1954a: « Le costume canadien », conférence aux membres de la Société des Conférences, Université d'Ottawa, 14 novembre 1954.

1954b: « [Le costume] », conférence au Club Richelieu de Québec, 21 juillet 1954.

1954c: « Plan de la conférence au Club Richelieu 21 juillet 1954 ».

1954d: « [Le costume] », conférence prononcée le 17 février 1954 devant la section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste de Notre-Dame du Chemin.

Boîte BF2659: Dossier « Costume de Québec ». Dossier « Écrits sur Madeleine Doyon-Ferland ».

Boîte BF2584: Dossier « Costumes: France ». Dossier « Costumes: Québec (et régions) ».

Boîte BF2585: Dossier « Costumes: Québec (et régions) ».

Archives nationales du Québec à Québec:

Fonds du Ministère de l'Agriculture du Québec; Cercles de fermières:
Dossiers « Beauceville », « Saint-Georges » et « Sainte-Marie ».

Fonds du Ministère de l'Industrie et du Commerce:
Boîte 173: Dossier « Dossier de presse 1949-1950 ».

Boîte 179: Dossier « Culture du lin ».
Dossier « Conseil du tourisme et syndicats d'initiatives ».

Boîte 180: Dossier « Costume régional ».

Boîte 182: Dossier « École du meuble ».

Sources imprimées:

ARCHIVES DE FOLKLORE, UNIVERSITÉ LAVAL, 1954: *Mémoire présenté par les Archives de folklore de l'Université Laval à la Commission Royale d'Enquête sur les problèmes constitutionnels*. Sainte-Foy, Les Archives. 27 p.

BER, Alice, 1942a: « Étoffes nationales ou costumes paysans? ». *Le Bulletin des Agriculteurs*. Avril, p. 47 et 50.

1942b: « Avons-nous une paysannerie? ». *Le Bulletin des Agriculteurs*. Mai, p. 45.

1942c: « Quand il y a un festival... ». *Le Bulletin des Agriculteurs*. Juin, p. 43.

1942d: « Robes et coiffes canadiennes ». *Le Bulletin des Agriculteurs*. Juillet, p. 35 et 43.

1942e: « Le règne de l'économie ». *Le Bulletin des Agriculteurs*. Novembre, p. 41.

BÉRIAU, Oscar, 1933a: *La teinturerie domestique*. Québec, Ministère de l'Agriculture. 188 p.

1933b: *Tissage domestique*. Québec, Ministère de l'Agriculture. 216 p.

1943: *Tissage domestique*. Québec, Ministère de l'Agriculture. 332 p.

BILODEAU, Georges-Marie, 1931: *Le vrai remède. Étude sur la crise actuelle. Remèdes proposés*. Québec, L'Action sociale. 170 p.

BOUCHARD, Georges, 1927a: « Les petites industries féminines à la campagne ». *La Voix nationale*. Vol 1, no 1, Juin, p.14.

1927b: « La fermière de nos jours et la fermière de demain ». *La Voix nationale*. Vol 1, no 2, Août, p. 7 et 10.

1927c: « La fermière de demain ». *La Voix nationale*. Vol 1, no 3, Septembre, p.14.

1932: « La renaissance des arts domestiques ». *Le Canada français*. Québec, Université Laval, Vol XIX, p. 352-366.

CANADA, BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE, *Recensement du Canada pour les années 1921, 1931, 1941, 1951, 1956, 1961*.

- CANADA, COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE, 1943-1945: *Décrets, ordonnances et règlements canadiens de guerre*. Ottawa, Imprimeur du roi. Volume 1, 1943 et Volume V, 1945.
- CARLESS, William, 1925: *The Arts and Crafts of Canada*. Montréal, Université McGill. 18 p.
- CERCLES DE FERMÈRES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, 1949: *Mémoires soumis à Monsieur le président et aux membres de la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences au Canada*. Sainte-Anne de la Pocatière. 12 p.
- COMITÉ DES FÊTES DU DEUXIÈME CENTENAIRE, 1944: *Compte-rendu des fêtes du deuxième centenaire de Sainte-Marie-de-Beauce du 5 au 9 juillet 1944*. Sainte-Marie-de-Beauce, Comité des fêtes du deuxième centenaire. 152 p.
- CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, 1943: *L'Économie domestique à l'école complémentaire et aux cours de lettres-sciences*. Québec. 280 p.
- CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, 1925: *L'Économie domestique à l'école primaire: Théorie et pratique: IVe année*. Québec, Presses de l'Action Sociale Ltée. 177 p.
- DÉSILETS, Alphonse, 1926: *Pour la terre et le foyer. Économie rurale et domestique éducation et sociologie*. Québec, Chez l'auteur. 215 p.
- 1937a: « Nos industries domestiques ». *Le terroir*. Vol XIX, nos 2-3, juillet-août, p. 13-15.
- 1937b: « Nos industries textiles: Depuis Mgr de Laval jusqu'à nos jours ». *Le terroir*. Vol XIX, no 6, novembre, p. 5-8.
- Deuxième congrès provincial de sciences ménagère et d'éducation familiale*. 1934. Québec, Service provincial de l'Enseignement ménager-agricole, Département de l'instruction publique.
- DOYON, Madeleine, 1946: « Le costume traditionnel féminin. Documents beaucerons ». *Archives de folklore*. Montréal, Fides. no 1, p. 112-120.
- 1947b: « Le costume traditionnel féminin. Documents de Charlevoix ». *Archives de folklore*. Montréal, Fides. no 2, p. 183-189.
- 1951: « Le costume national existe-t-il? ». *L'enseignement primaire: journal d'éducation et d'instruction*. Vol. XI, no 4, Décembre, p. 398-404.
- GAUDET-SMET, Françoise, 1942: « Une grande joie ». *Paysana*. Mars, p. 5 et 15. Aussi publiée dans *L'Éclaireur*, 19 mars 1942, p. 3.
- GAUVREAU, Jean-Marie, 1939: *Rapport général sur l'artisanat*. Ministère des affaires municipales, de l'industrie et du commerce, province de Québec. 38 p.
- GOUIN, Paul, 1938: *Servir 1. La cause nationale*. Montréal, Editions du Zodiaque. 250 p.

- ISRAEL, Fred L., 1993: *1897 Sears, Roebuck Catalogue*. New York et Philadelphie, Chelsea House Publishers. 786 p.
- L'Action Catholique*, 7 janvier 1945 et 27 janvier 1945: « Le costume régional dans la province de Québec », p. 14-15.
- 17 novembre 1954: « Décor et costumes typiquement québécois », p. 1.
- 4 avril 1954: « Nos costumes régionaux », supplément, p. 11.
- LAMARCHE, Marcolin Antonio et al., 1937: *Notre américanisation: enquête de la Revue dominicaine (1936)*. Montréal, Oeuvre de Presse dominicaine. 266 p.
- La Revue Moderne*. 15 mars 1920; mars 1942.
- La Revue populaire*. Mai 1946: « Les provinces de France dans nos hôtelleries ». p. 14.
- La Presse*, 30 mars 1946: « Rappel du passé ».
- 19 janvier 1957: « Un ravissant cortège de costumes régionaux égaiera la rive sud ». p. 28.
- L'Éclaireur*, 1920 à 1960. Beauceville, Compagnie de l'Éclaireur Ltée. Microfilm, Montréal, Société canadienne du microfilm. (Mars et août 1922; octobre et décembre 1924; juin et août 1939; avril, septembre à novembre 1941; mars-juin 1942; mai 1950).
- 20 novembre 1941: « L'oeuvre beauceronne, une oeuvre collective »: M. Hébert ». p. 1 et 10
- 19 mars 1942: « Une grande joie ». p. 3.
- 7 mai 1942: « Ottawa a les yeux sur vous, jeunes céramistes de Beauce ». p. 1 et 10.
- 18 mai 1950: « Les hôteliers adoptent un costume ». p. 5.
- L'Éclaireur Progrès, octobre 1908-octobre 1983: depuis 75 ans nous écrivons l'histoire de la région*. 1983. Lac-Échemin, Presses lithographiques inc. 132 p.
- L'événement*, 8 mai 1958: « Les grandioses fêtes de Champlain seront une brillante rétrospective de 350 ans d'histoire ». p. 28.
- Le Soleil*, 14 décembre 1944: « Étude sur le costume ». p. 15.
- 28 mars 1946: « Causes de l'intérêt que portent les touristes à notre province ». p. 22.
- 24 mai 1954: « Épargnez-nous! Le tourisme ne veut pas d'imitations! ».
- 14 juin 1951: « Le Centenaire de Saint-Frédéric ». p. 30.

- 8 mai 1958: « Le respect de la vérité historique dans le vêtement: une tâche difficile ».
- « Les industries rurales au Canada », 1917: *Almanach du peuple de la Librairie Beauchemin*. Montréal, Librairie Beauchemin. p. 255-259.
- LONG, George W. 1950: «Sea to Lakes on the St. Lawrence». *National Geographic Magazine*. Vol. XCVIII, no 3, septembre, p. 323-366.
- MARQUIS, Gaston, 1938: « Le tourisme ». *Le Terroir*. Vol XIX, no 8, Janvier, p. 9-10 et 17.
- PINEAULT-LÉVEILLÉE, Ernestine, 1936: « Notre américanisation par la femme ». *Revue dominicaine*. vol 42, p.127-149.
- POTVIN, Damase, 1942: « L'École des Arts Domestiques ». *Aux fenêtres du Parlement de Québec. Histoire, traditions coutumes, usages, procédures souvenir anecdotes*. Québec, Editions de la Tour de Pierre. p. 213-224.
- Premier congrès pédagogique provincial d'enseignement ménager*. 1927. Québec, L'action sociale. 478 p.
- QUÉBEC, MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. « Rapport du ministre de l'Agriculture de la province de Québec » (pour les exercices 1915-1960). *Documents de la Session*. Québec, L'Assemblée.
- QUÉBEC, MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE, 1959: *Inventaire économique et industriel: Beauce*. Québec, Ministère de l'industrie et du commerce.
- QUÉBEC, MINISTÈRE DES AFFAIRES MUNICIPALES, DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE, 1941: *Inventaire des Ressources naturelles et industrielles 1941: Comté municipal de Beauce*. Québec, Ministère des affaires municipales, de l'industrie et du commerce.
- QUÉBEC, SERVICE DE L'INVENTAIRE DES BIENS CULTURELS, 1977: *Le patrimoine beauceron: essai d'une approche d'ensemble*. Québec, Direction générale du patrimoine, Ministère des affaires culturelles. 103 p.
- RIOU, Paul et Jean-Marie GAUVREAU, 1947: « Les formes de l'activité artisanale ». Dans Société Royale du Canada, *Mémoire de la société royale du Canada*. Ottawa, La Société. Tome XLI, Troisième série, mai, p. 69-87.
- 1953: « Le rôle économique, social et culturel de l'artisanat ». Dans Société Royale du Canada, *Mémoire de la société royale du Canada*. Ottawa, La Société. Tome XLVII, Troisième série, juin, p. 33-55.
- ROULEAU, Raymond-Marie, 1931: « Mandements de S. Ém. Le Card. Raymond-Marie Rouleau (Archevêque de Québec) sur les modes immodestes ». *La Semaine Religieuse de Québec*. vol 43, no 22, (29 janvier 1931), p. 338-344.
- T. EATON Co., 1920-1960: *Eaton's Catalogues*. Montréal, T. Eaton Co. Microfilm. Ottawa, Canadian Library Association. Printemps-été 1927, 1941 et 1957.

TESSIER, Albert, 1939: *Rapport sur le tourisme*. Ministère des affaires municipales, de l'industrie et du commerce, province de Québec. 41 p.

TURCOT, Henri, 1928: *La petite industrie de la laine au Canada français*. Ottawa, Ministère du Commerce. 19 p.

Études:

ADROSKO, Rita J., 1992: « The Fashion's in the Bag: Recycling Feed, Flour and Sugar Sacks During the Middle Decades of the 20th Century », *Textiles in Daily Life*. Seattle, Proceedings of the Third Biennial Symposium of the Textile Society of America, September 24-26, 1992. p.129-138.

ANGERS, Maurice, 1996: *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Anjou, CEC. 381 p.

AUDET, Bernard, 1980: *Le costume paysan dans la région de Québec au XVII^e siècle*. [Montréal], Léméac. 214 p.

AUGER, Geneviève et Raymonde LAMOTHE, 1981: *De la poêle à frire à la ligne de feu: La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre '39-'45*. Montréal, Boréal Express. 232 p.

BACK, Francis, 1988: « Le capot canadien: ses origines et son évolution aux XVII^e et XVIII^e siècles ». *Canadian Folklore canadien*. vol 10, no 1-2, p. 99-128.

1991: « S'habiller à la canadienne ». *Cap-aux-Diamants*. no 24, p. 38-41.

BAHOELI, Pierre et al., 1981: *Le miracle économique beauceron*. Travaux des étudiants de la maîtrise en aménagement du territoire et développement régional dans le cadre du laboratoire d'aménagement, 1980-1981. Québec, Université Laval. Volume 1, 128 p.

BAILLARGEON, Denyse, 1993: *Ménagères au temps de la crise*. Montréal, Éditions du remue-ménage. 311 p.

BAKER, Patricia, 1992: *Fashions of a decade. The 1940s*. New York, Facts on File.

BAUSINGER, Hermann, 1993: *Volkskunde ou l'ethnologie allemande*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme. 343 p.

BEAUDOIN-ROSS, Jacqueline, 1988: « The Influence of Fashion on Folk Costume ». *Canadian Folklore Canadien*. vol. 10, no 1-2, p. 79-97.

BÉLANGER, France et al., 1990: *La Beauce et les Beaucerons: portraits d'une région 1737-1987*. Saint-Joseph-de-Beauce, La société du patrimoine des Beaucerons. 381 p.

BÉLISLE, Louis-Alexandre, [1955]: *Dictionnaire Bélisle de la Langue Française au Canada*. [Montréal], Société des Éditions Leland.

- BERNIER, Louise, 1961: « L'évolution de l'artisanat dans la province de Québec ». Mémoire de baccalauréat. Outremont. 51 p.
- BERTHO, Catherine, 1980: « L'invention de la Bretagne: Genèse sociale d'un stéréotype ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. no 35, p. 45-62.
- BERTRAND, Jovette et Yves Benoist MORIN, 1966: *Le guide vestimentaire de la femme: les secrets du chic*. Montréal, Institut de féminité. 189 p.
- BLANCHARD, Raoul, 1947: « Les Cantons de l'Est ». Dans *Le centre du Canada français*. « Province de Québec ». Montréal, Librairie Beauchemin. p. 181-369.
- BOUCHARD, Gérard, 1983: « Anciens et nouveaux Québécois? Mutations de la société rurale et problèmes d'identité collective au XX^e siècle ». *Questions de culture*. IQRC, no 5, p. 19-34.
- 1990: « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la révolution tranquille. Étude d'un refus ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol 44, no 2, p. 199-222.
- 1993a: « Une nation, deux cultures. Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) ». Dans Gérard BOUCHARD (sous la direction de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CÉFAN, Presses de l'Université Laval. p. 3-47.
- 1995: « L'ethnographie au secours de la nation: Mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900) ». Dans Simon LANGLOIS (sous la direction de), *Identité et cultures nationales: L'Amérique française en mutation*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval. p. 17-47.
- BOUCHARD, Gérard, (sous la direction de), 1993b: *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CÉFAN, Presses de l'Université Laval. 445 p.
- BOUCHARD, Gérard, Josée GAUTHIER et Marie-Josée HUOT, 1993: « Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise ». Dans Gérard BOUCHARD (sous la direction de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CÉFAN, Presses de l'Université Laval. p. 261-305.
- BOUCHER, Monique, 1945: « Étude sur les Cercles de fermières de la Province de Québec ». Mémoire de licence, Université Laval. 52 p.
- BOUCHER, Paul, 1962: *Monographies économique-sociales des comtés ruraux du Québec*. Québec, Service de l'information et des recherches, Ministère de l'Agriculture et de la colonisation.
- BOUVIER, Jean-Claude, (sous la direction de), 1980: *Tradition orale et identité culturelle: problèmes et méthodes*. Paris, CNRS. 136 p.

- BRASSARD, Sylvio, [s.d.] *Relevé photographique des vieilles maisons, bâtiments, meubles, etc. caractéristiques du style canadien-français*. Office du Tourisme de la province de Québec.
- BRETT, Katharine B., 1969: « Notes on Fashion in Costume ». Dans *A Shopper's View of Canada's Past: Pages from Eaton's Catalogues 1886-1930*. Toronto, University of Toronto Press. p. x-xiv.
- BROMBERGER, Christian, 1979: « Technologie et analyse sémantique des objets: pour une sémio-technologie ». *L'Homme*. vol. XIX, no 1, p. 105-140.
- BROMBERGER, Christian, Pierre CENTLIVRES et Gérard COLLOMB, 1989: « Entre le local et le global: les figures de l'identité ». Dans Maurice Agulhon et Martine Segalen, *L'autre et le semblable: Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*. Paris, Presses du CNRS. p. 137-145.
- CARPIN, Gervais, 1995: *Histoire d'un mot: L'ethnonyme Canadien de 1535-1691*. Sillery, Septentrion. 225 p.
- CERCLES DE FERMIERES DU QUÉBEC, 1995: *Les arts textiles: trésors du patrimoine*. [Longueuil], Cercles de fermières du Québec.
- CHARLAND, Jean-Pierre, avec la participation de Mario DÉSOUTELS, 1992: *Système technique et bonheur domestique: Rémunération, consommation et pauvreté au Québec, 1920-1960*. Québec, IQRC. « Documents de recherche » no 28. 273 p.
- CHARTIER, Paul, 1948: « Monographie de l'école de céramique de Saint-Joseph de Beauce ». Mémoire de diplôme. Université Laval. 32 p.
- CHÉNARD, Claire, 1981: « Les Cercles de fermières; une appellation tronquée ». Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- CHIVA, Isac et Utz JEGGLE (sous la direction de), 1987: *Ethnologies en miroir: La France et les pays de langue allemande*. Paris, Maison des sciences de l'homme. 396 p.
- COHEN, Yolande, 1990: *Femmes de parole: L'histoire des cercles de fermières du Québec 1915-1990*. [Montréal], Le Jour. 315 p.
- COLLECTIF CLIO, 1985: *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Quinze. 524 p.
- CONNOLLY, Loris, 1992: « Recycling Feed Sacks and Flour Bags: Thrifty Housewives or Marketing Success Story? ». *Dress*. Vol. 19, p. 17-35.
- COURVILLE, Serge, 1993: « De l'écart entre les faits de croissance et les représentations collectives: l'exemple du Québec ». Dans Gérard BOUCHARD (sous la direction de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CÉFAN, Presses de l'Université Laval. p. 75-92.
- COURVILLE, Serge et Normand SÉGUIN, 1989: *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*. Ottawa, La Société historique du Canada, Brochure historique no 47.
- CRESTON, René-Yves, 1993: *Le costume breton*. Paris, Champion. (1978), 444 p.

- CUISENIER, Jean, (sous la direction de), 1987: *Costume, coutume*. Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, Éditions de la Réunion des musées nationaux. 327 p.
- DE FONTANÈS, Monique et Yvonne DE SIKE, 1979: « Europe ». Dans *Splendeur des costumes du monde*. Paris, Museum national d'histoire naturelle. p. 24-28.
- DE KONINCK, Marie-Charlotte: 1995: « Quand les médias ont transformé la culture ». Dans *Jamais plus comme avant! Le Québec de 1945 à 1960*. Québec, Fides et Musée de la civilisation. p. 141-169.
- DE LA DURANTAYE, Odilon, 1943: « Étude sur notre artisanat féminin ». Mémoire de licence, Université Laval. 36 p.
- DELAPORTE, Yves, 1980: « Le signe vestimentaire ». *L'Homme*. XX (3), p. 109-142.
- 1984: « Perspectives méthodologiques et théoriques dans l'étude du vêtement ». *L'Ethnographie*. LXXX, p. 33-57.
- DESCHÈNES, Gaston, 1993: *Dictionnaire des parlementaires du Québec, 1792-1992*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval. 859 p.
- DESDOITS, Anne-Marie, 1993: « Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce ». Dans Gérard BOUCHARD (sous la direction de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CEFAN, Presses de l'Université Laval. p. 307-328.
- DESJARDINS, Ghislaine, 1983: « Les Cercles de fermières et l'action féminine en milieu rural, 1915-1944 ». Dans Marie LAVIGNE et Yolande PINARD, *Travailleuses et féministes: Les femmes dans la société québécoise*. Montréal, Boréal Express. p. 217-243.
- DESLANDRES, Yvonne et Florence MÜLLER, 1986: *Histoire de la mode au XX^e siècle*. Paris, Somogy. 404 p.
- DESLANDRES, Yvonne, 1976: *Le costume, image de l'homme*. Paris, Albin Michel. 298 p. Collection Aventure humaine.
- DOYON, Madeleine, 1948: *Jeux, jouets et divertissements de la Beauce*. [s.l., s.n.] 135 p.
- 1949: « La récolte de la gomme dans la Beauce ». *Archives de folklore*. vol 4.
- 1950: « Danses populaires de la Beauce ». Rapport pour le Musée national du Canada (1949), publié sous le titre « Folk dances in Beauce country » dans *Journal of American Folklore*, Avril-juin.
- 1953: « Folklore forestier ». Rapport d'une enquête en Beauce en 1952-1953. Fonds Madeleine Doyon-Ferland, Archives de Folklore, Université Laval. Boîte 91.
- 1954: « Rites de la mort, dans la Beauce ». *Journal of American Folklore*, avril-juin, Vol. 67, no 264. p. 137-264.

- 1967: « Les arts populaires ». *Esquisses du Canada français*. L'Association canadienne des éducateurs de langue française, Montréal, Fides. p. 185-207.
- DU BERGER, Jean, avec la collaboration de Simone DUBOIS-OUELLET, 1989: *Pratiques culturelles traditionnelles*. Québec, Rapports et mémoires de recherche du Célat, no 13. 238 p.
- DUMONT, Fernand, 1993: *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Boréal. 393 p.
- DUPONT, Jean-Claude, 1978: *Le légendaire de la Beauce*. Ottawa, Léméac. 197 p.
- EWING, Elizabeth, 1992: *History of Twentieth Century Fashion*. London, B.T. Batsford. 300 p.
- FARRELL-BECK, Jane et Joyce STARR JOHNSON, 1992: « Remodeling and Renovating Clothes, 1870-1933 ». *Dress*. Vol. 19, p. 37-47.
- FAUTEUX, Joseph-Noël, 1927: *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*. Québec, [s.n.], vol. II. p. 444-482.
- FERRON, Madeleine, avec la collaboration de Robert Cliche, 1974: *Les Beaucerons ces insoumis: Petite histoire de la Beauce 1735-1867*. Montréal, Hurtubise HMH. 174 p.
- FILLION, Konrad, 1970: « Essai sur l'évolution du mot habitant (XVIIe-XVIIIe siècle) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol 24, no 3, p. 375-401.
- FINLAYSON, Iain, 1990: *Denim: An American Legend*. New York, Fireside. 128 p.
- FRIEDMANN, Daniel, 1987: *Une histoire du blue jean*. Paris, Ramsay. 297 p.
- GÁBORJÁN, Alice, 1969: *Costumes paysans hongrois*. Budapest, Corvina.
- GAFFIELD, Chad, 1994: « La région: une combinaison spécifique d'éléments non spécifiques ». Dans Fernand HARVEY (sous la direction de), *La région culturelle: problématique interdisciplinaire*. Québec, CEFAN et IQRC. p. 27-31.
- GAGNÉ, Marc et Monique POULIN, 1985: *Chantons la chanson: enregistrements, transcriptions et commentaires de chansons et de pièces instrumentales*. Québec, Presses de l'Université Laval. 398 p. Collection « Ethnologie de l'Amérique française ».
- GAGNÉ-COLLARD, Agathe, Suzanne LUSSIER et Jocelyne MATHIEU, 1997: « La mode vestimentaire féminine en milieu urbain au Québec: l'exemple des années 40 ». Dans Laurier TURGEON, Jocelyn LÉTOURNEAU et Khadiyatoullah FALL (sous la direction de), *Les espaces de l'identité*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval. p. 215-224.
- GAGNON, Louise, 1991: « L'apparition des modes enfantines au Québec: reflet de coutumes vestimentaires ». Mémoire de maîtrise, Université Laval. 377 p. (Une version allégée a été publiée par l'Institut québécois de recherche sur la culture, 1992).

- GAUTHIER-LAROCHE, Georges, 1974: *L'évolution de la maison rurale traditionnelle dans la région de Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval. 321 p. Les Archives de Folklore, 15.
- GAUVREAU, Jean-Marie, 1940: *Artisans du Québec*. Trois-Rivières, Éditions du bien public. 224 p.
- GLAZEBROOK, G. De T., 1969: « Introduction ». Dans *A Shopper's View of Canada's Past: Pages from Eaton's Catalogues 1886-1930*. Toronto, University of Toronto Press. p.iii-ix.
- GODIN, Christine, 1988: « L'oeuvre pionnière de Madeleine Doyon-Ferland ». *Canadian Folklore Canadian*. vol 10, no 1-2, p. 13-33.
- GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris, Éditions de Minuit. 1973.
- GRAWITZ, Madeleine, 1990: *Méthodes des sciences sociales*. Paris, Dalloz. 1140 p.
- GRENIER, Fernand, 1955: « La Beauce: étude d'un comté rural de la province de Québec ». Mémoire de maîtrise, Institut de géographie de Paris. 184 p.
- GUILBERT, Lucille, 1992: « L'identité québécoise: les traditions dans les manuels scolaires ». Dans Jacques Dagneau et Sylvie Pelletier (Sous la direction de), *Mémoires et histoires dans les sociétés francophones*. [Québec], Célât, Université Laval. Actes du Célât, no 7, p. 13-33.
- GUILLEMARD, Colette, 1991: *Les mots du costume*. Paris, Belin, Coll. «Le français retrouvé». 349 p.
- HAMEL, Nathalie, 1993: « Rencontre de la tradition et du modernisme: Les vêtements dans la Beauce du XX^e siècle ». *Canadian Folklore Canadian*. vol. 15, no 2. p. 83-94.
- 1995: « Le costume comme emblème identitaire: La construction de l'image vestimentaire des Canadiens français ». Dans Luc NOPPEN (sous la direction de), *Architecture, forme urbaine et identité collective*, Sillery, Septentrion. Collection « Les Nouveaux cahiers du CÉLAT », no 12. p. 221-244.
- HARDY, Louise-Andrée, 1989: « De la ferme diversifiée à la ferme spécialisée: le cas de Beauce-sud, 1950-1980 ». Mémoire de maîtrise, Université Laval. 133 p.
- HARDY, René, 1993: « Notes sur le concept de culture populaire ». dans Gérard Bouchard (sous la direction de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CÉFAN, Presses de l'Université Laval. p.161-174.
- HARPER, J. Russel, 1966: *La peinture au Canada: des origines à nos jours*. [Québec], Presses de l'Université Laval. 442 p.
- HARVEY, Fernand (sous la direction de), 1994: *La région culturelle: problématique interdisciplinaire*. Québec, CÉFAN et IQRC. 231 p.

- HOBBSAWN, Eric, 1992: *Nations et nationalisme depuis 1780*. [Paris], nrf, Gallimard. (1990). 247 p.
- HOBBSAWN, Eric et Terence RANGER (sous la direction de), 1983: *The Invention of Tradition*. Cambridge, Cambridge University Press. 320 p.
- INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE, 1983: *Questions de culture*. Montréal, Léméac. no 5: « Les régions culturelles ».
- JACOB, Paul, 1995: *Les revenants de la Beauce*. Montréal, Boréal Express. 159 p.
- La Beauce*. 1981. Travaux des étudiants de la maîtrise en aménagement du territoire et développement régional dans le cadre du laboratoire d'aménagement, 1980-1981. Québec, Université Laval. 8 volumes.
- La Beauce*. 1990. Travaux des étudiants de la maîtrise en aménagement du territoire et développement régional dans le cadre du laboratoire d'aménagement, 1989-1990. Québec, Université Laval. 8 volumes.
- LACASSE, Jocelyne, 1991: *Introduction à la méthodologie utilisée en sciences humaines*. [Montréal], Études vivantes. 297 p.
- LACHANCE-FORTIN, Monique, 1980: *Le vocabulaire des croyances populaires de la Beauce: Étude linguistique et ethnographique*. Mémoire de maîtrise, Université Laval. 231 p.
- LAFORGE, Valérie, 1985: « Madeleine Doyon-Ferland ». *Culture & Tradition*, vol. IX. p. 12-29.
- LALONGER, Louise, 1996: « Passage de l'utilisation de colorants naturels aux colorants synthétiques pour des fibres textiles en milieu domestique (fin 19e, début 20e siècle) ». Mémoire de maîtrise, Université Laval. 156 p.
- LAMONDE, Yvan, 1995a: « Pour comprendre la modernité et ses multiples aspects ». Dans Marie-Charlotte DE KONINCK (sous la direction de), *Jamais plus comme avant! Le Québec de 1945 à 1960*. Québec, Fides et Musée de la civilisation. p. 17-40.
- 1995b: « En sortant de l'exposition ». Dans Marie-Charlotte DE KONINCK (sous la direction de), *Jamais plus comme avant! Le Québec de 1945 à 1960*. Québec, Fides et Musée de la civilisation. p. 171-175.
- LAMONTAGNE, Sophie-Laurence et Fernand HARVEY, 1997a: *La production textile domestique au Québec, 1827-1941: une approche quantitative et régionale*. Ottawa, Musée national des sciences et de la technologie. Collection « Transformation », 7. 90 p.
- 1997b: « De l'économie familiale à l'artisanat: les textiles domestiques ». *Cap-aux-Diamants*, no 50. p. 20-24.
- LAMY, Suzanne et Laurent, 1967: *La renaissance des métiers d'art au Canada français*. Québec, Ministère des Affaires culturelles. 84 p.

- LAPERRIÈRE, Guy, 1984: « L'adaptation à de nouveaux modes de vie ». Dans Jean SIMARD (sous la direction de), *Le grand héritage. L'Église catholique et la société québécoise*. [Québec], Musée du Québec. p.129-169.
- LAVOIE, Yolande, 1973: « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e et au XX^e siècles: Étude quantitative ». Dans Hubert Charbonneau, *La population du Québec: études rétrospectives*. Montréal, Boréal Express. p. 73-88.
- 1981: *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*. [Québec], Conseil de la langue française, Direction des études et recherches. 68 p. Documentation du Conseil de la langue française, 1.
- LAVER, James, 1990: *Histoire de la mode et du costume*. Paris, Thames et Hudson. 287 p.
- LAVERTUE, Robert, 1980: « L'industrialisation des régions périphériques: le cas de la Beauce ». Mémoire de maîtrise, Université Laval. 172 p.
- 1981: *Région, classes sociales et industrie: la question beauceronne*. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et documents de recherche, no 15. 142 p.
- LAVIGNE, Marie et Yolande PINARD, 1983: *Travailleuses et féministes: Les femmes dans la société québécoise*. Montréal, Boréal Express.
- LEMIEUX, Denise, 1983: « La socialisation des filles dans la famille ». Dans Nadia FAHMY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école: Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*. Boréal Express. p. 237-260.
- LENCLUD, Gérard, 1987: « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie ». *Terrain*. no 9, p. 110-123.
- LESSARD, Pierre, 1988: « Costumes populaires sur cartes postales ». *Cap-aux-Diamants*. Vol 4, no 2, p. 70-71.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT, 1989a: *Histoire du Québec contemporain. Vol. 1: de la Confédération à la crise (1867-1929)*. Montréal, Boréal. 758 p.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT et François RICARD, 1989b: *Histoire du Québec contemporain. vol 2: Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal. 834 p.
- LITTLE, Sharon, 1978: « Contribution to the study of artisanat: a case study of the weaving industry of Saint-Laurent, île d'Orléans, Québec ». Mémoire de maîtrise, Université Laval. 121 p.
- LORENT, Maurice, 1977: *Le parler populaire de la Beauce*. Montréal, Léméac. 224 p.

- MAGUET, Frédéric et Anne TRICAUD, 1994: *Parler provinces des images des costumes*. Paris, Réunion des Musées nationaux. Les dossiers du Musée national des arts et traditions populaires, 3. 53 p.
- MARCHAND, Suzanne, 1997: *Rouge à lèvres et pantalon: Des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*. Montréal, Hurtubise HMH. 162 p. Cahiers du Québec, Collection ethnologie.
- MARTINET, Jeanne, 1984: « Du sémiologique au sein des fonctions vestimentaires », *L'Ethnographie*. p.141-151.
- MASSICOTTE, Edouard-Zotique, 1939: « Le costume civil masculin à Montréal au dix-septième siècle ». Société Royale du Canada, *Mémoires de la Société Royale du Canada*. Ottawa, La Société. no 33, section 1, p. 127-147.
- MATHIEU, Jacques, Georges-Pierre LÉONIDOFF et John R. PORTER, 1987: « L'objet et ses contextes ». *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*. 26, p. 7-18.
- MATHIEU, Jocelyne, 1988: « Au sujet des rapports entre le costume traditionnel et la mode. Le cas du costume canadien ». *Canadian Folklore canadien*. Vol 10, nos 1-2, p. 35-52.
- 1991: « S'emmitoufler comme les gens du nord ». *Cap-aux-Diamants*. no 24, p. 30-33.
- 1994: « La région: un terrain ou un concept? Approche ethnologique ». Dans Fernand HARVEY (sous la direction de), *La région culturelle: problématique interdisciplinaire*. Québec, CÉFAN et IQRC. p. 97-110.
- MCCULLOUGH, Alan Bruce, 1992: *L'industrie textile primaire au Canada: histoire et patrimoine*. Ottawa, Lieux historiques nationaux, Service des parcs, Environnement Canada. 326 p. Études en archéologie architecture et histoire.
- MCGRATH, Judy et Doris SAUNDERS, 1984: « Waste not, want not: flour bags & other handy material ». *Them Days*. 10, no 2. p. 57-63.
- MONIÈRE, Denis, 1977. *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*. Montréal, Québec/Amérique. 381 p.
- ORY, Pascal, 1987: « L'invention du bronzage ». *Autrement*. no 91. p.146-152.
- PARADIS, Andrée, 1988: « L'avènement d'un costume canadien ». *Cap-aux-Diamants*. Vol. 4, no 2, p. 11-14.
- PELLEGRIN, Nicole, 1993: « Le vêtement comme fait social total ». Dans Christophe CHARLE (sous la direction de), *Histoire sociale histoire globale?* Paris, Maison des sciences de l'homme. p. 81-94.
- POIRIER, Edmonde, 1994: « Tradition et innovation: La création textile comme processus d'ancrage dans la tradition, 1930-1970 ». Mémoire de maîtrise, Université Laval. 137 p.
- POMERLEAU, Jeanne, 1987: *Les grandes corvées beauceronnes*. Montréal, Guérin littérature. 312 p.

- POP, Denise, 1979: « Les multiples fonctions du costume traditionnel chez les Roumains », *Vêtements et sociétés* 1, p. 311-322.
- 1984a: « Évolution vestimentaire et mode: l'exemple roumain », *L'Ethnographie*, p. 61-73.
- 1984b: « Évolution d'un système vestimentaire dans les sociétés rurales de Roumanie » *L'Homme*, XXIV (1), p. 43-64.
- PROULX, Marc-Urbain, (sous la direction de), 1996: *Le phénomène régional au Québec*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec. 317 p.
- ROBERGE, Martine, (sous la direction de Bernard GENEST), 1991: *Guide d'enquête orale*. [Québec], Publications du Québec. Collection Patrimoines, Dossiers, no 72, 265 p.
- ROBERT, Paul, 1987: *Le petit Robert 1: Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Le Robert. 2171 p.
- REMAURY, Bruno (Sous la direction de), 1994: *Dictionnaire de la mode au XX^e siècle*. Paris, Éditions du Regard, 592 p.
- ROUTH, Caroline, 1993: *In Style: 100 years of Canadian Women's Fashion*. Toronto, Stoddart. 206 p.
- ROY, Fernande, 1993. *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*. Montréal, Boréal. 127 p.
- RUDEL, David-Thierry, 1990: « Domestic Textile Production in Colonial Quebec, 1608-1840 ». *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, 31, p. 39-49.
- SEGALIN, Martine, 1993: « Cultures populaires en France: dynamiques et appropriations ». Dans Gérard BOUCHARD (sous la direction de), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, CÉFAN, Presses de l'Université Laval. p. 51-73.
- SÉGUIN, Normand, 1977: *La conquête du sol au XIX^e siècle*. Québec, Boréal. 295 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel, 1968. *Le costume civil en Nouvelle-France*. Ottawa, Musée national du Canada. 330 p.
- SEID, Roberta, 1984: « La différenciation régionale du costume rural en France: l'exemple du costume de Bethmale au XIX^e siècle ». *L'Ethnographie*, p. 85-95.
- SNOWDER, James, 1979: *The Folkdress of Europe*. Toronto, Mills & Boon.
- TOUSSAINT-SAMAT, Maguelonne, 1990: *Histoire technique et morale du vêtement*. Paris, Bordas. 470 p.
- THIVIERGE, Nicole, 1982: *Écoles ménagères et instituts familiaux: un modèle féminin traditionnel*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture. 475 p.
- 1983: « L'enseignement ménager, 1880-1970 ». Dans Nadia FAHMY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école: Femmes*,

famille et éducation dans l'histoire du Québec. Montréal, Boréal Express.
p. 119-142.

TREVOR-ROPER, Hugh, 1983: « The Invention of Tradition: The Highland Tradition of Scotland ». Dans Eric HOBBSAWN et Terence RANGER (sous la direction de), *The Invention of Tradition*. Cambridge, Cambridge University Press. p. 15-41.

VACHON, Herman, (sous la direction de Jean-Claude DUPONT), 1982: *Corpus des faits ethnographiques québécois: région de Beauce-Dorchester*. [Québec], Ministère du loisir, de la chasse et de la pêche. 385 p.

YODER, Don: 1972: « Folk Costume ». Dans Richard M. DORSON, *Folklore and Folklife: an Introduction*. Chicago and London, University of Chicago Press. p. 295-323.

ANNEXES

ANNEXE A

PRÉSENTATION DES INFORMATEURS

- *Charles Bégin*
Artiste et enseignant, né en 1934 à Saint-Martin. Il vit maintenant à Saint-Georges. Son père était propriétaire d'un magasin général.
- *Gisèle Carrier*
Commerçante de vêtements féminins et modiste. Née en 1938 à Vallée-Jonction, où elle réside toujours. Parents agriculteurs.
- *Isabelle Cliche*
Infirmière, s'occupe d'une pouponnière chez-elle pendant de nombreuses années. Née en 1929 à Saint-Joseph. Fille d'un médecin.
- *Jeanine Fortin*
Ménagère et artisane, née en 1936 à Saint-Zacharie. Elle s'installe à Saint-Georges en 1950, où elle vit depuis. Son père travaillait aux États-Unis.
- *Roland Giguère*
Dentiste, né à Sainte-Marie en 1913, dans une famille de marchands. Vit maintenant à Québec.
- *Colette Gilbert Bolduc*
Commerçante, magasin général. Née en 1940 à Québec, elle grandit à Saint-Georges. Vit à Saint-Ephrem depuis 1962.
- *Clermond Hamel*
Propriétaire d'une scierie et commerçant de bois, né à Saint-Ephrem en 1923, il y a toujours vécu. Père agriculteur.
- *Estelle Jacques Lessard*
Agricultrice, née en 1926 à Saint-Joseph, où elle vit toujours. Parents agriculteurs.
- *Léon Jacques*
Agriculteur et paysagiste, né en 1918 à Saint-Joseph, où il a toujours vécu. Parents agriculteurs.
- *Jean-Guy Lessard*
Artiste, né en 1945 à Saint-Georges, où il vit encore. Père ouvrier.
- *Bertrand Marois*
Designer de vêtements pour hommes, né à Saint-Ephrem en 1952, dans une famille d'agriculteur. Vit maintenant à Québec.
- *Hermann Mathieu*
Notaire, né à Saint-Ephrem en 1936, dans une famille d'agriculteur. Il vit toujours à Saint-Ephrem.

- *Simone Mercier Voyer*
Couturière, fille d'un tailleur. Née en 1909 à Saint-Georges où elle a toujours vécu.
- *Jeanne Moffatt Goulet*
Agricultrice née en 1898, originaire de Québec. Arrivée à Saint-Ephrem en 1904.
- *Antoinette Morin*
Ménagère, agricultrice et artisane, née en 1916 à Notre-Dame des Pins, où elle vit toujours.
- *Julien Poulin*
Marchand de vêtements pour hommes. Né aux États-Unis en 1936, arrivé à Sainte-Marie en 1939.
- *Annette Rodrigue Bolduc*
Propriétaire d'un magasin général, née à Saint-Samuel (comté Frontenac) en 1912. Vit à Saint-Ephrem. Enseignante avant son mariage.
- *Lucille Rodrigue Cloutier*
Enseignante, née à Beauceville en 1930, où elle vit toujours. Parents agriculteurs.
- *Andréa Thibaudeau*
Propriétaire d'un magasin de vêtements pour hommes et commerçant de copeaux de bois. Né en 1915 à Saint-Georges, où il vit toujours. Son père était aussi commerçant.
- *Gérard Veilleux*
Contremaître pour la compagnie de chemins de fer, né en 1926 à Saint-Joseph. Vit maintenant à Vallée-Jonction. Parents cultivateurs.

ANNEXE B

QUESTIONNAIRE D'ENQUÊTE

Projet: « L'influence de la mode sur le costume québécois »

I-INFORMOGRAPHIE:

- Nom(s)
- Age
- Lieu de naissance, déplacements et résidence actuelle
- Apprentissages
- Occupations
- Situation familiale d'origine et de reproduction
- Autres particularités

COMMENTAIRES:

II-HABILLEMENT DANS L'ENFANCE:

1- Trousseau de baptême

- 2- Types de vêtements:
- de semaine,
 - de jeu,
 - de travail
- (~mode)
- pour l'école
 - des dimanches
 - fêtes

3- Vêtements de fabrication domestique, achetés, prêtés, passés...

4- Les vêtements et la tradition:

- ce qu'il fallait faire
- ce qu'il ne fallait pas faire
- pour protéger le corps (ses parties), la santé
- pour la chance...

5- Destinations des vêtements: (durée des vêtements)

- repassés
- donnés
- récupérés (textiles)
- transformés (autres vêtements)
- conservés

III-HABILLEMENT DE JEUNESSE:

- 1- Développement de l'autonomie (possibilités de choix)
- 2- Types de vêtements:
 - de semaine
 - (~mode) - des dimanches et fêtes
 - pour le travail et les loisirs, école
- 3- Vêtements de fabrication domestique, achetés (travail, occasions), prêtés, passés...
- 4- Les vêtements et la tradition:
 - ce qu'il fallait faire
 - ce qu'il ne fallait pas faire
 - pour protéger le corps (ses parties), la santé
 - pour la chance...
 - en rapport avec la séduction
- 5- Destinations des vêtements: (durée des vêtements)
 - repassés
 - donnés
 - récupérés (textiles)
 - transformés (autres vêtements)
 - conservés

IV-HABILLEMENT DES ADULTES: (à partir du mariage ou l'équivalent)

- 1- Types de vêtements:
 - de semaine (travail, intérieur...)
 - (~mode) - des dimanches et fêtes
 - sport
- 2- Vêtements de fabrication domestique, achetés, prêtés, passés...
- 3- Les vêtements et la tradition:
 - ce qu'il fallait faire
 - ce qu'il ne fallait pas faire
 - pour protéger le corps (ses parties), la santé
 - pour la chance...
- 4- Destinations des vêtements: (durée des vêtements)
 - repassés
 - donnés
 - récupérés (textiles)
 - transformés (autres vêtements)
 - conservés

V-LA MODE:

- Ce qu'on retient de la mode (avant, aujourd'hui)
- Jusqu'où on accepte l'innovation (avant, aujourd'hui)
 - Qui suit la mode? (avant, aujourd'hui)
 - Pourquoi?
 - Comment?
- Quelle mode connaissez-vous? (avant, aujourd'hui)
 - Europe: France, Italie...
 - États-Unis: New York, Californie...
 - Canada: Toronto, Montréal...
 - Québec...
- Quels couturiers connaissez-vous? (avant, aujourd'hui)
- Quels couturiers aimez-vous?
- Quels magazines, catalogues, journaux, patrons ou modèles:
 - à la maison (avant, aujourd'hui)
 - achetés (avant, aujourd'hui)
 - prêtés (avant, aujourd'hui)
 - vus (avant, aujourd'hui)
 - Pourquoi ceux-là? (disponibilité, coût, goût...?)
 - Ce qu'on en retient? pourquoi? comment?
 - Certains conservés? (+Scrap books)

ANNEXE C

Grille d'analyse du contenu des entrevues: Classement thématique

Tradition

-costumes traditionnels

masculin, féminin

-pratiques traditionnelles

apprentissage (familial, scolaire et cours)

fabrication domestique:

traitement du lin

filage de la laine

tissage d'étoffe

tricot

confection de vêtement

confection de chaussures

hiérarchie

par temps: semaine / dimanche

par activités: école / jeux / travail / loisir

passé d'un enfant à l'autre

recyclage et transformation

de vêtements en vêtements

de vêtements en textiles

don dans la famille

don pour les pauvres

Nouveautés

breeches

pantalons pour femmes

shorts

jeans / overall

Approvisionnement et diffusion de la mode

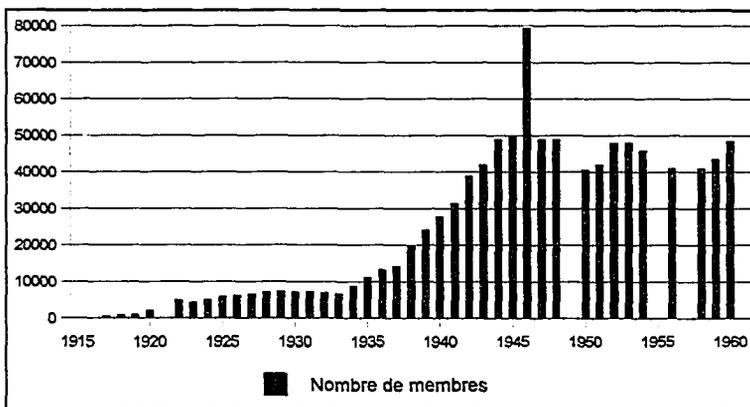
marchand, magasin, marchand itinérant (lieux)
catalogue
couturière, tailleur
achat vêtements
achat tissu
patrons

Influences

église
restriction (longueur manches et jupes)
scapulaires, médailles
chapeau
États-Unis
villes
guerre
accroissement des déplacements

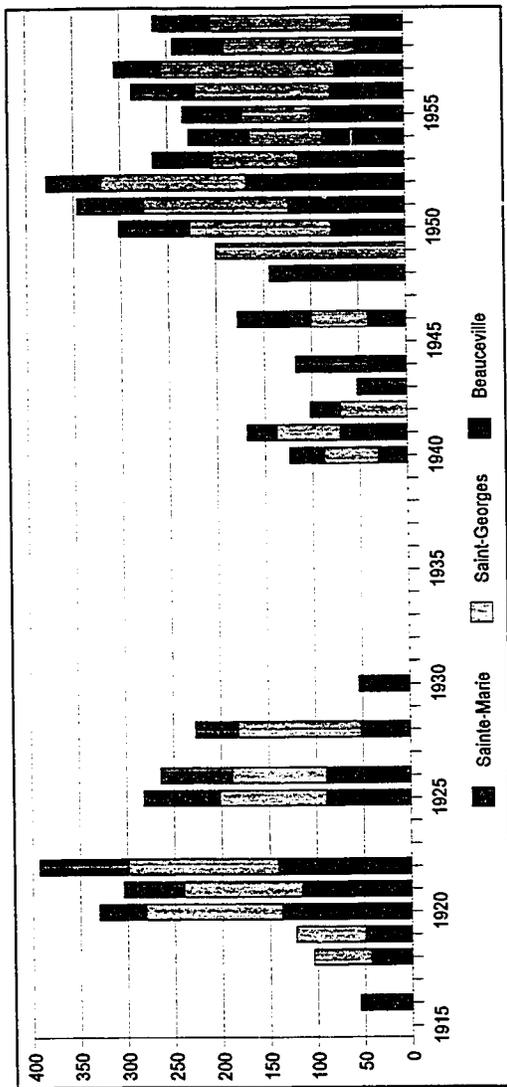
ANNEXE D

Effectifs des Cercles de fermières de la province de Québec (1916-1960)



ANNEXE E

Nombre de membres, Cercles de fermières de Beauceville, Saint-Georges et Sainte-Marie (1916-1959)



ANNEXE F

**Lieux d'achats de vêtements ou de tissus nommés par les informateurs,
Beauce (1898-1991)**

| LOCALITÉ | NOM | MENTION DES ACHATS OU DU GENRE DE MAGASIN | PÉRIODE |
|-----------------|-----------------------------|--|------------------------|
| Sainte-Marie | Camille Darac (Setlakwe) | | 1951-1959 |
| | Lacroix | | 1936-1951 |
| Saint-Joseph | Auguste Perron | Magasin général, vêtements pour enfants | 1926-1946 |
| | Henri Lessard | Vêtements pour hommes | 1926-1946 |
| | Bégin | Vêtements pour hommes | 1926-1946 |
| | Tailleur Poulin | Vêtements pour hommes | 1926-1946 |
| | Jean Légaré | Vêtements pour femmes | 1951-1955 |
| | Madeleine | Vêtements pour femmes | 1991 |
| | Miracle | Vêtements pour femmes | 1991 |
| | Beauceville | --- | Vêtements pour enfants |
| P.F. Renault | | Magasin à rayons | 1930-1952 |
| Monsieur Gousse | | Marchand de tissus | 1930-1952 |
| Balthazar Labbé | | Vêtements pour femmes; aussi marchand itinérant | 1951-1955 |
| Saint-Georges | — (2) | | 1923-1952 |
| | Davis (2) | | 1945-1967 |
| | Sévigny | | 1945-1967 |
| | Smith | | 1945-1967 |
| Saint-Georges | Demoiselles Jacob (2) | Vêtements pour femmes | 1939-1967 |
| | Andréa Thibaudeau | Vêtement pour hommes | 1945-1967 |
| Saint-Ephrem | Monsieur Cloutier | Magasin général construit en 1896. Vend des trousseaux de baptême. | |

| | | | |
|--------------------|--------------------|--|-----------|
| | Ernest Mathieu (2) | Magasin général (vêtement, épicerie quincaillerie) | 1912-1952 |
| | Léo Caron | Magasin général | 1923-1952 |
| Saint-Honoré | -- | | 1923-1952 |
| Thetford- Mines | -- | | 1923-1952 |
| La Guadeloupe | Buteau | Marchand de gros | 1923-1952 |

Note: « -- » indique que l'informateur a dit qu'il achetait des vêtements dans cette municipalité, sans toutefois nommer le magasin. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'informateurs qui ont mentionné ce magasin, lorsqu'il y en a plus d'un.

ANNEXE G

**Copie du contrat entre le ministère de l'Industrie et du Commerce
et Roger Larose, dit «Régon»**

Signé

Contrat relatif à l'introduction et à la propagation
de l'idée du costume régional dans la Province.

ENTRE L'honorable Paul Beaulieu, Ministre de l'industrie et du commerce, agissant en sa dite qualité au nom et pour le compte du Département de l'industrie et du commerce de la Province de Québec,

D'une part;

ET Monsieur Roger LaRose dit Régor, dessinateur en haute couture et créateur de modèles, demeurant à Montréal, 2150 rue Tupper, app. 15,

D'autre part;

ONT ETE ARRÊTÉES LES CONVENTIONS SUIVANTES:

Art. 1^{er}.- Le susnommé Roger LaRose dit Régor promet et s'oblige envers le Ministre de l'industrie et du commerce, ce acceptant, d'introduire et de propager dans les diverses régions de la Province son projet de costume régional, dans les conditions suivantes:

1^o En donnant une série d'au moins douze et d'au plus vingt conférences, dans un rayon de deux cents milles de la Cité de Québec, au prix de \$180 chacune, jusqu'à concurrence d'une somme de \$3000, telles conférences devant être accompagnées d'une exposition de croquis et de modèles appropriés.

Telles conférences pourront être données au-delà du rayon susmentionné, en par le Département de l'industrie et du commerce payant les frais additionnels de déplacement et de transport;

2^o En organisant au moins cinq et au plus huit expositions, avec parade de modèles, au prix de \$1500 par exposition, jusqu'à concurrence d'une somme de \$10000, chacune de ces expositions comportant la présentation d'au moins vingt créations, avec mannequins, et ne devant pas être données en dehors des villes de Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Chicoutimi, Hull, Rivière-du-Loup et St-Jérôme;

3^o En créant et en fournissant au Département de l'industrie et du commerce, pour la petite industrie, au moins cinquante et au plus cent modèles d'ornements particuliers au vêtement, au prix de \$25 par modèle, jusqu'à concurrence de \$2000, chacun de ces modèles comportant un dessin technique et un ornement-type;

4^o En livrant au Département de l'industrie et du commerce au moins quatre-vingts et au plus cent cinquante patrons de costume de grandeur standard, avec croquis en couleur, au prix de \$25 par patron, jusqu'à concurrence de \$3000;

5^o En fournissant au Département de l'industrie et du commerce, pour publication dans les journaux ou revues, au moins dix et au plus vingt articles sur le costume régional, avec croquis et photos pour illustrer ces articles, au prix de \$60 par article, jusqu'à concurrence d'une somme de \$1000;

6^o En créant, à la demande du Ministre, des modèles exclusifs pour les hôtelleries, les cercles de fermières et autres institutions ou organisations, au prix de \$100 par modèle, en sus des frais de déplacement ou de transport et d'une somme de \$10 par jour, jusqu'à concurrence de \$30, pour aller rencontrer les intéressés et se familiariser avec les conditions locales.

Art. 2.- Le Département s'engage à faire faire un film de propagande pour le costume régional d'une durée de vingt minutes, ce film devant être illustré avec des dessins et des modèles appropriés et devant être composé suivant le thème de l'exposé annexé au présent contrat pour en faire partie intégrante et sous la direction artistique du susnommé Roger LaRose dit Régor, et à payer à ce dernier une somme de \$1000 pour ses services à cette fin, y compris la fourniture des croquis nécessaires.

Toutes les dépenses occasionnées pour la réalisation de ce film seront assumées et encourues par le dit Département.

du Département susdit
Art. 3.- Les sommes payables au susnommé Roger LaRose dit Régor en vertu du présent contrat seront exigibles, sur production de factures, au fur et à mesure de l'exécution dudit contrat, c'est-à-dire après chaque conférence, chaque exposition, chaque article fourni, etc.

Dans le cas où le susnommé Roger LaRose dit Régor ne pourrait pas, pour une cause quelconque, atteindre les minima mentionnés à l'article 1^{er}, ceci n'affectera en aucune façon les prix unitaires fixés ci-dessus, ces minima étant prévus exclusivement en faveur du susnommé Roger LaRose dit Régor.

Art. 4.- Le présent contrat sera exécuté d'accord avec le Ministre de l'industrie et du commerce ou de son préposé, en laissant cependant au susnommé Roger LaRose dit Régor, toute la latitude voulue pour lui faciliter l'exécution de ses engagements.

Fait double à Québec, le

Ministre de l'industrie et du commerce.

Roger LaRose dit Régor